

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Le fil du temps

Corine Marienneau

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CORINE

Le fil du temps

**CORINE
DE**

TELEPHONE

Flammarion

Le Fil du temps

Tome 1



Corine

Le Fil du temps

Tome 1

Flammarion

POP culture

Collection dirigée par Laurent Chollet

© Flammarion, 2006

ISBN : 978-2-0806-8655-8

« Il faut s'approprier le passé pour pouvoir vivre le présent. »
Ken Loach – 2006

À ma fille Naomi

Il était une fois dans le cosmos un atome d'hélium. Seul, il ne savait rien faire, ne servait à rien. Il rencontra deux autres atomes d'hélium. Ils s'associèrent, entrèrent dans une interactivité subtile, et à eux trois, créèrent l'atome de carbone. Lui fut capable de beaucoup de choses pour que la vie apparaisse sur terre.

« J'existe grâce à mes contacts avec les autres : je suis les liens que je tisse (...) et ce que j'ai à faire dans la vie, c'est de créer ce tissage. Et pour y parvenir, il faut que j'aie appris à le faire⁽¹⁾. »

Je ne sais pas si j'ai appris, mais ma vie semble être une tentative acharnée d'y parvenir.

Introduction

Mon père est né en 1924. Il avait quinze ans en 1939 et vingt et un ans en 1945. Fils unique, il vivait à Arcueil, une banlieue populaire au sud de Paris.

Son adolescence, c'était la faim, la panique de l'exode seul avec sa mère, la démerde avouable ou pas, les bombardements...

Si aujourd'hui je l'interroge sur cette période, il parle difficilement et dépense une énergie phénoménale pour empêcher ses larmes de couler ; il ne veut plus être touché. Il dit :

— La faim, c'est terrible ; c'est terrible, la faim.

Ma mère est née en 1922, au Pays basque.

Son adolescence, c'était la vie en compagnie des Allemands, dans l'école occupée dont son père était le directeur, à Hendaye ; la semaine, elle était pensionnaire à Bordeaux, en classe préparatoire.

Puis elle est « montée » poursuivre ses études à Paris. Le débarquement allié avait déjà eu lieu lorsqu'en juillet 1944 les Allemands ont arrêté son père, « devant ses élèves ! ». Elle l'a cherché partout, de poste de police en kommandantur, dans le fief de Papon ; elle expliquait bien que son père n'était pas juif. Elle a vu le train à bestiaux partir de la gare ; elle s'est doutée qu'il était dedans. Elle ne savait pas encore qu'il avait aidé un réseau de résistance. Elle ne savait pas non plus pour où le train partait.

Mon père a malgré tout réussi à intégrer l'école d'ingénieurs des Arts et Métiers, boulevard de l'Hôpital à Paris, pendant que ma mère, élève de l'École nationale supérieure de l'enseignement technique, était hébergée dans ces mêmes locaux.

C'est là qu'ils se sont rencontrés et qu'ils ont gagné le concours de danse de la fête de l'école. Depuis, ils n'ont cessé de danser, dès qu'une occasion se présentait à eux.

Ensemble, en 1945, ils sont allés à l'hôtel Lutétia chercher son père

à elle qui revenait des camps de la mort. Elle ne se souvient plus qu'ils étaient ensemble ; et ça, ça l'énerve, mon père.

Ils se sont mariés à Hendaye, le 2 août 1946. Puis Catherine est née en avril 1947, et la nouvelle famille est partie pour Cincinnati, dans l'Ohio. Mon père avait accepté un poste dans une entreprise américaine, car après ces années effrayantes, c'était drôlement chouette de vivre en Amérique.

Ils étaient beaux comme des stars de cinéma, la société américaine était pleine de promesses, il avait un bon métier et le deuxième enfant était déjà en route.

Cécile est née en février 1949, à Cincinnati.

Et puis, le contrat terminé, la famille est rentrée en France avec un beau réfrigérateur tout rond et des disques 78 tours de Bessie Smith, Fats Waller, Earl Hines...

Mon père fumait des Chesterfield sans filtre et il avait acheté une quatre-chevaux. Elle ressemblait à une petite grenouille.

Pas de place

Novembre 1951.

— Des angoisses ? Bien sûr que non ! C'est pathologique, les angoisses ! Non ! Il n'y avait pas de place, c'est tout !

Merci maman. Je voulais juste savoir si, lorsqu'on t'a posé un stéthoscope sur le ventre et qu'on t'a dit qu'il y avait deux cœurs qui battaient, je voulais juste savoir si tu avais éprouvé des angoisses.

Au matin du 7 mars 1952, je suis née, vingt minutes après ma sœur jumelle. J'ai été nommée Corine, avec un seul « n ». D'après Maman, c'est l'employé de mairie qui s'est trompé. D'après Papa, c'est lui-même qui a choisi cette orthographe ; pourquoi mettre deux « n » à Corine, alors qu'il n'y en a qu'un à Catherine par exemple ? Ils maintiennent chacun leur version et Papa lève les yeux au ciel en plissant le front, tord la bouche et secoue la tête pour exprimer son agacement. Ma jumelle s'appelle Élisabeth.

Je suis allergique au lait de Maman. Je pleure souvent ; je hurle, à vrai dire. Je suis toute rouge. Je demande beaucoup d'attention. Sur les photos ou sur les films 8 mm que mon père prenait et montait avec enthousiasme et application, on me voit pendue aux jupes de ma mère, criant, quémendant de l'amour ; image déjà différente de celle de mes sœurs. Catherine est raisonnablement gaie, parfaite petite fille modèle, semblant à son aise dans le moule choisi pour elle. Cécile est triste et baisse souvent la tête. Élisabeth est retirée dans une absence très tôt délibérée :

— Je me souviens très bien que, vers l'âge de trois ans, j'ai compris qu'il valait mieux me taire, me dira-t-elle quarante ans plus tard.

Moi je n'ai rien compris. J'ai faim de contacts, de relations, de tendresse, de câlins. Le soir dans mon lit, je suce mon pouce gauche de manière effrénée, et de la main droite, je sors mon petit nombril de son trou et je le tortille. Tout cela est interdit, sous peine d'avoir plus tard les dents en avant et un vilain nombril.

D'abord, j'ai eu des petits gants blancs, attachés avec une pression ; faciles à retirer. Ensuite, on m'a mis un doigtier en métal ; une sorte de cage qui recouvrait le pouce, solidement attachée au poignet par un lacet. Je tentais de l'enlever en la soulevant et en pliant mon pouce mais, ce faisant, je tirais sur le lacet, et les nœuds se resserraient. Je les attrapais furieusement avec les dents, et lorsqu'ils étaient mouillés, c'était encore pire ; j'avais mal au pouce, mon poignet était scié par le lacet. Je finissais par m'endormir, épuisée.

C'est vraiment excitant le matin de Noël. Toute la nuit, Élisabeth et moi avons dormi, bien sûr, mais dans l'accompagnement du Père Noël ; nous sommes avec toi, dans les cheminées, sur les toits, assises dans le traîneau que tu conduis dans le bleu nuit de la voûte étoilée ; nous sommes avec toi, et nous t'attendons. Nous nous réveillons plus tôt que d'habitude :

— Chut ! Fais pas de bruit !

Il paraît trop long ce couloir, et les lames du parquet risquent de craquer.

Ah ! Oui ! Il est passé ! Chut ! Que c'est dur de se taire quand on a envie de crier ! La joie est tellement compressée qu'il me semble que je vais éclater. J'exulte silencieusement. Mais nous n'avons sûrement pas le droit d'être là. La peur de se faire prendre me serre le cœur. Que faire ? Retourner dans la chambre ? Chut !

Je suis la seule enfant à la maison. Sans doute suis-je malade. Mes sœurs sont à l'école.

Maman est au lit, comme tous les jours jusque tard dans la matinée. Je vais la rejoindre. Je sens sa transpiration. Je me couche, mon ventre contre son ventre, ma tête entre ses seins, les jambes écartées et repliées autour de son corps. Nous ne parlons pas. Nous restons prostrées un long moment dans une fusion délitescente, mortifère. Les mots ne sont pas là.

Je ne suis pas bien grande, puisque la table arrive juste au-dessus de mes yeux. C'est une table recouverte d'un tissu jaune aux motifs provençaux. Le papier peint est jaune aussi dans la chambre des « grandes ». Je n'ai rien à faire dans cette chambre ; d'ailleurs, il me semble que je n'ai sûrement pas le droit d'y être. Avec la main droite, je réussis à attraper les ciseaux qui sont sur la table. C'est trop tentant. Je dois impérativement expérimenter ce qu'on vit quand on coupe. Ce petit coin de nappe qui pend juste à la bonne hauteur me paraît parfait. Je coupe un tout petit bout, juste pour voir ; ça n'est pas grave... Oh mon Dieu ! Qu'ai-je fait ! C'est irréparable, je le sais ; c'est définitif ; c'est ça, couper ? Je remets vite les ciseaux sur la table, je pose à côté le minuscule triangle de tissu et je retourne précipitamment dans la chambre des « petites ». Ça ne va pas du tout ; la culpabilité et la peur m'étrangent. Que va-t-il se passer maintenant, tout à l'heure ?

Je ne sais pas qui a vu mon méfait en premier. Sans doute Catherine. En fait, c'est grave ; trop grave pour que je me dénonce. Je m'enfonce dans un gouffre obscur et silencieux. Je suis terriblement seule.

Lorsque mon père rentre du bureau, il est immédiatement informé du drame. Et là, il peut s'en donner à cœur joie. Il va jouer son rôle préféré ; tout prendre en main, mener l'enquête, découvrir la coupable, obtenir des aveux, diriger le procès, décider de la peine ; sa jouissance est perceptible ; il est le juge suprême, le tout-puissant. Maman s'en remet totalement à lui, subjuguée.

Ça se passe après le dîner. Nous sommes tous réunis dans la chambre des « petites », assis par terre, en cercle :

— Qui a coupé la nappe ?

Silence. Je m'enfonce toujours plus profond dans ce gouffre sans son, sans lumière, et sans air ; c'est atroce. Je voudrais avouer, mais aucune parole ne sort de moi. J'étouffe. Cécile et Élisabeth ont la tête baissée. Elles subissent, impuissantes. Catherine suit le procès avec l'attention et l'application qui la caractérisent ; elle aime la justice.

Cette scène s'est reproduite plusieurs jours de suite ; sans doute pas autant dans la réalité que dans ma mémoire.

Un soir, épuisée après la répétition de LA question, j'ai regardé Maman et j'ai cherché de l'aide dans ses yeux. J'y ai vu quelques

lointaines lueurs de compassion, m'y suis agrippée comme une condamnée que j'étais, comme si c'était ma dernière planche de salut. Elle m'a ouvert les bras et je me suis blottie contre elle en pleurant à gros sanglots hoquetants.

Je me rappelle avoir reproduit le même type de comportement à l'égard de ma fille, lorsqu'elle avait quatre ans. Pendant l'été, nous étions chez des amis, et leur petit garçon avait établi une jolie relation silencieuse avec elle. Un matin au petit déjeuner, j'ai remarqué dans la belle chevelure brune de ma fille une mèche coupée. J'ai soumis les deux enfants à la question, avec cette même insistance oppressive subie lorsque j'étais enfant. Ils se sont installés dans un mutisme inaccessible, se soutenant du regard. Plus ils se taisaient, plus je voulais savoir.

Mon amie n'en revenait pas :

— Mais arrête ! Laisse-les tranquilles !

Je n'ai jamais su.

Je suis assise – toujours à la même place – à table. Je suis seule. Toute la famille a fini de dîner et je n'arrive pas à manger mes épinards. Pourtant, il le faut. Je prends de toutes petites bouchées et les mastique avec une envie de vomir irréprouvable. Mon père me gronde ; je dois prendre des bouchées plus grosses et me dépêcher. J'obéis. Soudain, c'est plus fort que moi, je vomis dans mon assiette. Les larmes coulent, je n'en peux plus. Mon père est furieux ; il est hors de question que je m'en tire comme ça ; c'est sûrement une combine de ma part pour échapper à mes épinards. Très bien ; je vais rester à table et manger mon vomi.

Je ne sais pas jusqu'à quelle heure je suis restée devant mon assiette, à mettre des petits bouts de matière verte dans ma bouche, à les avaler péniblement avec mes larmes salées qui coulaient sans discontinuer et se mélangeaient à la nourriture. Je crois que c'est encore Maman qui m'a sauvée, les limites du convenable ayant été atteintes pour elle.

Saurais-je un jour ce qui dans la vie de mon père a pu susciter un comportement si autoritaire, des méthodes d'éducation si dures ? Nous ne pouvons pas en parler, car il se maintient dans un déni absolu ; je suis folle, et j'ai tout inventé. Je relis souvent la première page de la « Lettre au père » de Franz Kafka.

Je me souviens d'un épisode concernant ma sœur Cécile : elle devait avoir sept ou huit ans. Sa maîtresse avait averti notre mère que Cécile avait mordu une petite fille.

Notre père est rentré du bureau et s'est mis au travail ; il a fabriqué deux panneaux en carton qu'il a reliés par de la ficelle. Sur chacun des panneaux, il a inscrit en belles grosses lettres : « **ATTENTION, JE MORDS.** » Ensuite il a disposé les ficelles sur les épaules de Cécile, et l'a transformée en femme-sandwich, copiant ainsi les hommes qu'on voyait parfois faire de la publicité dans la rue. Puis il l'a envoyée seule chercher le pain à la boulangerie. Je n'oublierai jamais la souffrance et l'humiliation. Bien qu'enfouies au plus profond de Cécile, elles émanaient de tout son être, et je les partageais, les absorbais comme une éponge. Mon cœur gonflé se soulevait jusqu'à ma gorge.

Parfois, pour nous punir d'une bêtise quelconque, notre père nous demandait de nous frapper nous-mêmes. D'une main, nous devions nous taper sur l'autre main. Bien sûr, au début, nous nous exécutions

mollement. Alors il disait : « Plus fort ! », et ne s'arrêtait que lorsque les larmes coulaient. Elles coulaient rapidement, car la douleur psychique était plus vive que la douleur physique.

Je m'évade dans les livres. Mon conte préféré s'intitule « Les cygnes sauvages(2) ».

Elle est belle ; sa peau est transparente, ses grands yeux bleus sont d'une tristesse infinie, une larme coule sur sa joue gauche. C'est Élisabeth. Elle et ses onze frères qu'elle aime tant ont été frappés d'une malédiction et chassés de chez eux par une méchante marâtre ; la nuit, ses frères sont hommes, le jour, ils sont cygnes. Seule Élisabeth peut les sauver ; elle doit de ses mains nues ramasser des orties brûlantes, en faire une sorte de lin et en tisser onze cottes de mailles sans prononcer un seul mot. Elle va réussir.

Malgré tout, je suis follement amoureuse de mon papa. Il est le plus beau, si vif, drôle, doué, élégant ; il sait tout faire. Je désire éperdument me faire aimer de lui. J'espère qu'il me regarde, qu'il me voit ; et ça n'arrive que lors des réprimandes. Me voit-il alors vraiment ? J'adore l'appeler « mon petit papa chéri » comme il nous demande souvent de le faire, pour rire. C'est mon héros. Le samedi midi, je l'attends le cœur battant, les joues en feu et les yeux brillants, dans le préau de l'école maternelle où il vient nous chercher, Élisabeth et moi. Dès la grille, avant que nous puissions le voir, il siffle dans ses doigts pour prévenir de son arrivée. Je bondis du banc et vérifie d'un coup d'œil que ça fait bien sourire la maîtresse au visage revêche, et oui, ça la fait bien sourire. Je suis gonflée de fierté.

Entre Maman et moi, il y a comme un désert vaporeux, indéfini. Elle n'est pas disponible ; elle n'est là que pour mon père. Par un lien étrange et complexe que je crois être l'amour, elle se rend complice d'un despotisme aussi inconscient que virulent. La relation de couple de mes parents est si exclusive, si serrée qu'elle ne laisse aucun accès, aucun espace de vie, même pour leurs enfants. Ils se sont déposés leurs secrets, se sont enchaînés l'un à l'autre. Ils sont seuls au monde.

Et c'est ainsi que je grandis, dans un monde fermé, clivé, où ce qui n'est pas parfait est nul, où éducation rime avec soumission, où pour se faire aimer, il faut être la première. Question de génération, sans doute. Quoi que... Sigmund Freud est né en 1856, Françoise Dolto en 1908.

En tout cas, dans ces années cinquante, l'expression et la mise en pratique des valeurs laïques et républicaines ont finalement donné lieu à une pédagogie presque plus sèche et plus rigide que celle soutenue par les valeurs chrétiennes. On ne parle pas d'amour, mais plutôt de mérite. « On a ce qu'on mérite » est d'ailleurs l'une des devises préférées de mon père.

L'impression qu'il me reste est que nous, les enfants, n'étions pas des sujets pensants, mais de la matière inerte à mettre en mouvement selon les idées de la morale bourgeoise dominante et selon celles de nos parents ; des objets de valorisation de leur couple idéal. Ils étaient nos créateurs, avaient toute autorité sur leur création, et ce pour notre bien. Nous nous trouvions dans l'impossibilité de nous considérer comme des individus. Et le fait même d'avoir un désir, un rêve ou une

pensée propres à nous, était inconsciemment vécu comme un crime de lèse-majesté. Il fallait se fondre et se dissoudre dans le moule. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à m'extirper d'une sorte de paralysie, d'interdiction de pensée, de création, de vie.

C'est pour rendre service à mon parrain Roger, un copain des Arts et Métiers, que mon père lui a racheté sa petite maison dans un village de l'Oise. Elle est ancienne, en pierres. De la rue, on entre dans la cour pavée par un étroit couloir coincé entre notre maison et celle de la vieille voisine qui vit seule avec son fils, un vieux garçon mutique. Il y a un puits, et deux autres bâtiments ferment la cour. Et derrière la cour, il y a un jardin avec des poiriers dont il faut ramasser les fruits et les manger tous les automnes pendant des mois. Il y a de la rhubarbe aussi, dont Maman fait des tonnes de compote amère, et de l'oseille désagréablement acide que Papa met systématiquement dans les omelettes et dont Maman prétend qu'elle apaise les brûlures des orties que nous devons arracher.

Papa travaille dans le jardin comme un terrassier. Maman l'aide et rince le linge avec l'eau de pluie de la citerne, car elle est plus douce que l'eau du robinet.

Le sol de la maison est fait de tommettes peintes en rouge bordeaux. Il n'y a que quatre pièces habitables dont deux chambres, et nous dormons toutes les quatre dans l'une d'elles. Lorsque nous arrivons le vendredi soir, on allume un feu dans la cheminée et Maman met à chauffer des briques qu'elle enveloppera ensuite d'un linge et glissera au fond de nos lits glacés. En attendant l'heure du coucher, Maman se colle jambes écartées devant la cheminée, masquant le feu pour tous, et elle relève ses jupes pour se chauffer les fesses. Je déteste cette appropriation égoïste et impudique des flammes.

Nous venons tous les week-ends et pendant les vacances. Au fil du temps et des printemps, je découvre les joies infinies de la campagne. Car ici, nous sommes libres d'aller et venir, à pied ou à vélo. Quelquefois, je monte sur ma bicyclette et je pars seule, osant sortir du village et m'aventurer sur des routes inconnues qui mènent vers un ailleurs lointain que je n'atteindrai pas. Mais avant cet ailleurs, il y a la petite route goudronnée, bordée de coquelicots et de bleuets, de marguerites et de boutons d'or. Elle serpente dans la campagne inhabitée, au milieu des monts et des champs de céréales. De-ci de-là, un bosquet vert foncé, un peu inquiétant car il pourrait cacher quelqu'un. Il y a les descentes enivrantes et le vent dans les narines, et cette sensation d'espace, de liberté, de solitude qui fait peur juste un peu, juste ce qu'il faut. Sous l'effort, les cellules se réveillent, le sang coule mieux, le corps se réchauffe et vibre.

À quelques maisons de la nôtre, vient en week-end une famille de

quatre garçons. C'est un hasard étonnant. Les deux plus grands, Félix et Michel, organisent des boums dans leur salle de jeux. Ils ont un électrophone et tous les 45-tours des Beatles. Et deux spots lumineux ; un rouge et un bleu. Il n'y a que nous et nous sommes tous très timides, mais c'est avec Michel que je danse mon premier slow.

Ma bicyclette est un peu grande. Un jour, en posant le pied à terre, j'ai senti ma jupe qui restait accrochée à la selle. Je me suis vite retournée pour la remettre en place et j'ai vu le visage de Michel, arrêté derrière moi. Il était cramoisi. J'étais très gênée, d'autant que je sentais ma culotte me rentrer un peu dans les fesses. Et puis oui, je me suis souvenue, c'était cette vieille culotte usée qu'avaient déjà portée mes sœurs ! Mais Michel et moi étions maintenant intimes, complices ; nous partagions une émotion, un secret.

Nous avons rencontré un garçon du village. Il est plus vieux que nous. Il traîne beaucoup. Je crois que son père est alcoolique et que c'est très misérable chez lui. Il nous a emmenés dans une grange à l'extérieur du village, et là, nous avons escaladé les bottes de paille et fait des concours de saut. Ça pique, ça démange, mais c'est doux et chaud quand même ; et ça sent tellement bon, et c'est tellement drôle. Je peux rire et crier tout mon saoul. Les bottes se défont les unes après les autres.

Nous sommes rentrés à la tombée de la nuit.

Le lendemain, le fermier s'est plaint. Le jeune homme n'en était pas à sa première bêtise. Alors Papa l'a pris en main. Il lui a parlé, l'a sermonné, invité à manger. Et là, le jeune homme a volé de l'argent, je crois. Papa ne l'a pas lâché. Il a continué le travail de redressement. Mais il n'était ni cruel, ni humiliant. C'est comme s'il avait trouvé un fils pour quelques semaines. Ou peut-être était-ce lui-même qu'il retrouvait ? Il me semble qu'il lui a fait du bien.

Cette fois-ci, je suis partie seule à pied sur les petits chemins où nous ramassons des mûres. Ce n'est pas la saison. C'est bizarre, je vois une feuille d'arbre qui gigote sur le sol. Alors je m'accroupis et j'observe, et puis je soulève la feuille et découvre un minuscule bébé lièvre, transi et grelottant.

Oui, c'est d'accord, je peux le garder. Nous le nourrirons avec les biberons de poupée. Nous l'appellerons Pascal, car je l'ai trouvé le jour de Pâques. Voilà, j'ai un ami, un amour, je peux enfin m'investir, je suis très heureuse. Pascal circule librement, même dans l'appartement parisien. Il grandit bien, répond à l'appel de son nom et est très affectueux. Je l'emmène faire les courses et se promener avec une laisse. Je ramasse bien ses petites crottes. Mais voilà qu'il commence à ronger tout ce qu'il rencontre, et en particulier les fils électriques. Il

doit partir.

Nous l'avons relâché dans la campagne, dans un champ. J'étais malheureuse et inquiète.

Nous avons eu des poussins pendant un été et lorsque l'un d'entre eux est devenu coq, Papa lui a coupé le cou avec une hache. Et le corps sans tête courait dans tous les sens, tandis que Papa nous expliquait quelque chose à propos du système nerveux.

Nous l'avons mangé. C'était bon. Papa cuisine bien.

Septembre 1962. J'ai dix ans et je suis en sixième au lycée Camille-Sée dans le 16^e arrondissement de Paris. C'est un lycée de jeunes filles où la discipline est particulièrement stricte ; nous portons une blouse rose une semaine, bleue la semaine suivante, afin d'inciter les familles à les laver ; les pantalons sont interdits, sauf si la température extérieure est négative ; le maquillage aussi est interdit et dès mon arrivée, j'ai vu une élève de seconde se faire traîner dans les toilettes pour se laver le visage. Tout est nouveau : la taille des bâtiments, la foule des élèves, les différents professeurs selon les matières, les changements de salle. Mon monde s'agrandit, mais mon espace de liberté ne s'ouvre pas pour autant.

Je ne vois plus Danièle, ma copine d'école. Elle est fille de concierge, et n'ayant pas été guidée ni soutenue dans son travail scolaire, elle n'a pas été acceptée au lycée. Elle est dans un collège, qui la conduira vers la vie professionnelle dès la troisième. La sélection est précoce et brutale. Je suis confrontée à la ségrégation sociale, et j'en souffre.

En musique, nous avons pour professeur une vieille fille nerveuse et un peu folle, cloîtrée dans un passéisme ridicule. Toute maigre, coiffée d'un chignon mal bouclé et mal décoloré, elle tente de nous faire chanter *Jean petit qui danse*. Sa voix fluette et aiguë est vraiment désagréable. Elle est tellement loin de nous qu'inévitablement, elle n'a aucune autorité. Alors nous chahutons à longueur de cours. Un jour, elle se met très en colère, au bord de la crise de nerfs. Quatre noms, dont le mien, sont hurlés ; nous avons deux cents lignes à copier pour la semaine suivante.

— Mais qu'est-ce qu'on doit copier, Madame ?

— ÇA M'EST ÉGAL ! N'IMPORTE QUOI QUI AIT RAPPORT À LA MUSIQUE !!!

C'est beaucoup deux cents lignes, mais nous trouvons une idée excitante. Nous allons lui copier des chansons paillardes ; *Le Curé de Camaret* par exemple et autres tubes qu'une de mes amies sait où trouver. Au cours suivant, nous rendons nos lignes, pouffant de rire, ravies de notre audace. La semaine suivante, la petite voix fluette nous annonce avec un plaisir sardonique que nous avons un zéro de conduite, assorti d'une exclusion du lycée de trois jours. C'est une sanction terrible, exceptionnelle. C'est une catastrophe. C'était si drôle

jusque-là !

Je me jette à l'eau et raconte mon histoire à mes parents en commençant bien par le début. Mon père, amusé, est plutôt fier de moi. Il aime lui aussi se faire remarquer, ne pas se soumettre. Je tiens de lui et il s'aime à travers moi ; il me soutiendrait presque. En tout cas, c'est ce que je ressens. Et puis, lorsque l'annonce de la sanction arrive, ça ne rigole plus du tout ; il passe à l'ennemi. Je ne compte plus. Ce qui compte, c'est que l'une de ses filles lui fait l'affront d'être exclue du lycée.

Je ne me rappelle pas la punition. Je n'ai gardé en souvenir qu'un sentiment d'abandon, de trahison.

1963. Dans le salon-salle à manger, il y a une petite télévision. Elle est allumée tous les soirs à l'heure du dîner. Il n'y a qu'une chaîne, en noir et blanc. Kennedy est mort ; assassiné. Je regarde Jackie tentant de s'enfuir de la voiture par l'arrière(3) totalement paniquée après la deuxième balle qui a frappé son mari. John et Jackie ; ils sont aussi beaux que mes parents sur les photos d'Amérique. Je suis triste.

Depuis l'âge de quatre ans, je vais deux fois par semaine à la Schola Cantorum prendre des cours de danse classique avec les sœurs Schwartz. Le lundi, c'est Solange : elle est sévère, sèche, mais réellement investie et passionnante. Le jeudi, c'est Jeannine : elle est douce et maternelle. Je les adore toutes les deux et je veux devenir danseuse. La peine et le travail ne me rebutent pas, bien au contraire. Je passe tous les concours de fin d'année avec enthousiasme, et je suis certaine de réussir un jour le concours d'entrée à l'école des petits rats de l'Opéra. Mais ça ne se fera pas. Mon père ne veut pas de « saltimbanque » dans la famille. Je suis rongée par la frustration.

Je l'absorbe, lui, mon père, lorsqu'il joue des percussions sur la table. Il danse, il fait le pitre, il est l'animateur de ce foyer. Je mets mes pieds sur les siens, il me prend les mains, et nous dansons comme des canards boiteux, et j'en redemande. Moi aussi, comme toi Papa, j'ai envie de danser, de rire, de chanter.

J'ai onze ans. Je ne sais plus comment j'ai réussi à collecter l'argent nécessaire, mais j'ai pu aller seule chez le petit disquaire du quartier acheter le dernier 45-tours de Claude François *Marche tout droit*. C'est un acte d'autonomie dont je ne suis pas sûre qu'il sera apprécié, mais tant pis, je prends le risque. J'adore l'énergie qui se dégage de cette chanson et l'envie irrésistible de danser qu'elle me procure. Je vais dans la chambre de mes grandes sœurs, devant l'énorme armoire à glace Louis XV qui prend toute la place, et je m'entraîne à danser le twist, la nouvelle danse à la mode. Catherine rentre du lycée. Elle me surprend en train de me déhancher devant la glace et demeure horrifiée ; il faut vite prévenir les autorités supérieures qu'il se passe des choses graves dans la famille. Catherine prend son rôle d'aînée très à cœur.

C'est encore une fois un drame épouvantable. Là non plus, je ne me souviens pas de la punition, mais je retiens qu'il est inconvenant et condamnable d'avoir envie de chanter et de danser comme j'en ai envie. Mais toi Papa, tu dances, tu fais le clown... je n'y comprends rien.

La même année, nous étions à Hendaye comme tous les étés, et j'avais été invitée à une fête d'anniversaire. Nous étions nombreux à danser sur les tubes du moment. Lorsque mon père est venu me chercher, il a échangé quelques mots avec un grand-père basque qui attendait sa petite fille. Tous deux nous regardaient nous déhancher, et tandis que je m'approchais, le grand-père a dit avec son bel accent :

— Cette petite, elle est faite pour l'amour !

Sur le chemin du retour, mon père m'a signifié que je me conduisais comme une « pute ».

Hendaye... la longue plage de sable fin, les dunes, l'espace immensément ouvert où mes poumons se gonflent d'allégresse ; le ciel s'enfonce dans l'océan et l'horizon m'invite. L'Espagne est sous mes yeux, encore mystérieuse et étrangère. Les vagues sont mes meilleures compagnes de jeu ; elles me portent, me roulent et me malaxent, me font tourbillonner.

Je suis petite, peut-être sept ou huit ans. En sortant de l'eau, je tente maladroitement de changer mon maillot avec une serviette autour de la taille. Mon père arrive discrètement par-derrière, tire sur la

serviette d'un coup sec, et me voilà nue aux yeux de tous. Tandis que Maman éclate de rire, je remonte la serviette autour de mon corps, paniquée et empêtrée dans la culotte mouillée qui colle à mes cuisses. Les gens autour rient aussi, dans une complicité polie, un peu gênés tout de même, entre adultes.

Plus tard, vers mes treize ans, je suis atteinte d'une vilaine scoliose. Des séances de gymnastique corrective hebdomadaires me sont prescrites, et mes parents se sont adressés à un praticien proche de la maison. C'est un homme d'environ quarante ans. Je lui fais sans doute beaucoup d'effet, car au bout de quelques séances, son toucher devient subrepticement ambigu et son regard me demande un accord pour aller plus loin. Lorsque j'en parle à mes parents, mon père m'offre d'abord pour toute réponse un jeu de mots :

— Ah bon ! Mais c'est un kinésithérapelote alors !

Aujourd'hui enfin, je porte un regard sur ce mépris de nos corps, sur cette violation de notre pudeur.

Je suis en cinquième. Mon parrain m'a offert un 45-tours des Platters. Je me passe le titre *Sixteen Tons* en boucle et je chante. C'est le début de ma grande histoire d'amour avec les negro-spirituals. Les chœurs, le ton, le tempo, la mélodie, l'histoire de la souffrance des esclaves, tout m'émeut infiniment. De plus, je viens de lire *Autant en emporte le vent*. Scarlett est du mauvais côté, mais elle a les yeux verts comme moi, elle est pleine de vie et rebelle comme moi. Mon imaginaire s'est envolé sans retenue vers les champs de coton.

Peu de temps après, on m'a offert un album de Louis Armstrong, *Louis and the Good Book*. C'est un recueil de gospels(4) traditionnels. J'aime tellement cet album que je finis par imiter à la perfection la voix fracassée du magnifique Louis. Un jour, pendant une récréation au lycée, je me rends avec plusieurs filles dans les vestiaires pour y chercher un ballon. Je m'aperçois que je me sens bien dans cet endroit : il est à l'écart, sombre et frais, et les petits couloirs délimités par les rangées de vestiaires métalliques nous dissimulent. Je commence à chanter *Go Down Moses* avec la voix de Louis, en tapant le rythme sur un des vestiaires, et puis nous nous organisons ; je donne quelques instructions aux filles, et rapidement, une chorale improvisée se déchaîne au son du métal.

Notre surveillante générale arrive en courant, affolée. Nous sommes sermonnées et priées de rejoindre la cour immédiatement.

Décidément, chanter, danser et se rassembler sur un rythme irrésistible, est bien une activité interdite et scandaleuse.

Mais, je sais que d'autres le font ; Ray Charles chante *Hit the Road Jack*.

En revanche, j'aurai un mal fou à convaincre mes parents de me libérer des cours de piano hebdomadaires qui sont pour moi un véritable calvaire : mon professeur est une femme d'une trentaine d'années, sans doute déprimée, qui donne ses cours dans son tout petit salon où demeure prostré en permanence son mari paralysé des deux jambes. Elle est douce, peut-être bon professeur, mais l'atmosphère est si pesante qu'il est impossible pour moi d'entrer dans la musique. Pourtant, elle me dit que je suis très douée.

Juin 1964. Sophie est née douze ans après moi. D'après mon père, elle aurait été conçue dans l'unique but de forcer ma mère réticente à prendre un crédit pour acheter un appartement plus grand.

Je raffole de ma petite sœur. Lorsqu'elle dort dans son berceau, je vais sournoisement la pincer un peu pour la sortir de son sommeil et je crie :

— Maman, Sophie s'est réveillée, je vais m'en occuper !

Maman a quarante-deux ans. Elle est fatiguée. Quand je pars le matin, elle est allongée dans son lit où mon père lui apporte son café au lait et ses tartines beurrées, comme tous les matins, et comme le faisait déjà son père à elle. Quand je reviens l'après-midi, elle est allongée dans le canapé du salon et elle écoute Ménie Grégoire⁽⁵⁾. Elle a le regard vague et semble échouée, ailleurs, absente.

Le soir dans mon lit, je chante à tue-tête et je marque le rythme en tournant énergiquement la tête d'un côté et de l'autre, jusqu'à en être saoule. Ma sœur Élisabeth – dont le lit se trouve à quelques centimètres du mien – n'en peut plus, et devant mon refus d'arrêter ce rituel, elle est obligée de faire intervenir les parents. Me voici donc interdite de chant le soir au lit. Ne pouvant décidément me passer de cette habitude, je la garde, mais je chante silencieusement dans ma tête qui continue de tourner frénétiquement.

Notre famille me semble de plus en plus enfermée dans sa tour d'ivoire. J'explose ; la vie en moi réprimée jaillit par bouffées. Ma rébellion s'exprime quotidiennement ; je suis insolente et colérique ; je pique de véritables crises. Les réactions sont violentes et uniquement physiques ; ma mère me donne quantité de gifles et mon père me traîne parfois par les cheveux sous la douche froide. J'entends des : « Elle est complètement folle ! Il faut l'envoyer chez un psychiatre ! » Ce n'est pas une proposition ; c'est une menace. Car aller voir un psychiatre, c'est vraiment honteux ; ça ne peut arriver dans une famille parfaitement normale.

Je relis *Le Grand Meaulnes*, j'écoute Barbara et Claude Nougaro.

Mon père, sans doute inconscient de la nourriture qu'il me donne, m'incite à lire *La Rage de vivre* de Mezz Mezzrow. Peut-être parfois et au fond, tout au fond, me devine-t-il. J'ai fait corps avec cette rage de vivre et cet amour pour la musique des Noirs ; une musique qui attaque le rythme du quotidien, la routine ; une musique qui dérange. Et c'est ce qui m'importe. Le prix à payer – la misère, l'alcool, la drogue, la prison – ne compte pas.

C'est dehors que ça se passe

Mai 1968. J'ai seize ans. Je suis en première scientifique, filière obligatoire dans la famille. Nous ne sommes qu'une quinzaine dans la classe, car le lycée Camille-Sée est par tradition un lycée plutôt littéraire.

Cours de latin. Le professeur nous parle en latin. Personne ne comprend, personne n'écoute. C'est tristement habituel. Mais ce jour-là, l'ennui est rompu par une rumeur qui monte de la rue. Je n'y tiens plus. Je me lève et me dirige vers la fenêtre pour voir ce qui se passe, posant ainsi un acte vraiment audacieux pour l'époque et le lieu. J'ai le cœur qui bat fort, la gorge serrée ; le sang me monte à la tête.

— Mademoiselle Marienneau, allez vous rasseoir.

— Non Madame, il se passe quelque chose d'important dehors et je n'irai pas me rasseoir.

— Alors, sortez !

Je suis sortie dans la rue avec trois autres élèves. Nous avons rejoint les garçons du lycée masculin voisin, le lycée Buffon, qui étaient venus nous chercher en nombre.

Je venais pour la première fois de me dresser consciemment face à l'autorité toute-puissante ; le son de la révolte m'avait appelée ; ma place était dehors.

Quelque temps plus tard, me voici élue déléguée du Comité d'action lycéen (CAL) nouvellement créé. Je ne peux rêver mieux ; chargée d'aller voir ailleurs ce qui se trame, je me débarrasse de mon vieil habit de lycéenne obéissante pour aller promener ma soif de découverte et d'aventure.

Ailleurs, c'est le lycée Buffon, la Sorbonne, la rue, la cour des Beaux-Arts ; et ce qui s'y passe n'a plus rien à voir avec ce qui avait coutume de s'y passer. Partout, les cours ont cessé et la rue est devenue un champ d'action.

Au lycée Buffon, premier lycée parisien occupé par ses élèves, un piano a été descendu dans la cour, à disposition de tous. J'écoute jouer un étudiant particulièrement doué, en fumant mes premières P4. Je suis bien là ; mieux que dans les salles de classe transformées en forums. Car très vite, je réalise que je ne suis pas captivée par les débats des différents groupes ; les joutes oratoires à coups d'opinions contradictoires m'ennuient, me paraissent vaines et désordonnées. Alors je cherche, au gré du vent de liberté et de créativité qui souffle partout. Je suis attirée par certains garçons de Buffon qui animent brillamment ces journées de révolte. Ils ne sont qu'en troisième, mais montrent une conscience politique en ébullition, une pensée vive et une énergie débordante.

Yann l'anarchiste est amoureux. Il est doux, sensible. Nous marchons des heures dans la rue, refaisant le monde. Il me récite *Le Bateau ivre* de Rimbaud. Avec son ami Francis-André, ils ont monté une pièce de théâtre qu'ils étaient supposés jouer en fin d'année. Mais les événements vont leur offrir une scène beaucoup plus vaste et des rôles à inventer, à improviser au jour le jour, au gré de la révolution. Car pour nous, aucun doute : nous sommes bien en train de vivre une révolution. Toute notre vie est tendue vers un seul but : nous libérer. De tout ; de l'autorité des parents, de celle des professeurs ; de l'économie de marché qui rend les hommes vénaux et corrompus, de l'arrogance et de l'inhumanité des puissants et des nantis ; de l'ennui du quotidien, de la vieille culture sclérosée ; de l'hypocrisie de la morale dominante ; de tout. Toutes les transgressions sont justifiées par la nécessité de faire peau neuve. Nous grouillons dans un intense bouillon de culture, ou plutôt de contre-culture, dont doit émerger une solution collective pour l'évolution, l'épanouissement et le bien-être du plus grand nombre. Rien que ça. Il y a de quoi avoir la pêche !

Nous apprenons à chanter à tue-tête le poing levé :

— C'est la lutte finale

Groupons-nous et demain

L'Internationale

Sera le genre humain (...)

(...) Du passé, faisons table rase(6)...

Je marche à vive allure rue de Vaugirard pour me rendre à Buffon, lorsqu'un grand costaud en blouson de cuir, au visage impénétrable, me tend un tract. Je le prends et dès le premier coup d'œil, je vois qu'il s'agit d'un mouvement fasciste. Eh oui, ils sont là eux aussi, essayant de prendre leur place. Tout en marchant, je chiffonne le papier et le jette dans le caniveau. Soudain, venant de derrière, une main me tape sur l'épaule droite. Je me retourne et reçois une terrible baffe sur la joue gauche, si violente que j'ai l'impression que ma tête fait plusieurs tours sur elle-même, comme dans un dessin animé. Je tombe à terre et le type s'en retourne tranquillement quelques mètres plus loin, continuer de distribuer ses tracts.

Effondrée, je vais raconter cet incident à Francis-André et il s'ensuit alors une baston général et mémorable sur le boulevard Pasteur ; les gauchistes de Buffon ont enfilé leurs casques de moto – accessoire indispensable à l'époque – et sont allés « cogner du faf ». C'est pour moi très rassurant de savoir qu'il y a les bons et les méchants, que je suis du côté des bons, et qu'une armée de jeunes héros se lève instantanément pour lutter contre le mal.

Amagni, ma grand-mère maternelle, vient vivre quelque temps avec nous. Sa santé psychique se dégrade et elle refuse d'aller dans une institution pour personnes âgées. Elle est droite et raide, figée, mutique. C'est impressionnant.

Un jour, nous nous trouvons en voiture sur la rive gauche de la Seine, dans les embouteillages de la fin d'après-midi, et l'on sent la pression monter dans la ville. Ma mère conduit mal ; à sa nervosité habituelle s'ajoute la panique ambiante. Tout à coup, nous voyons des cordons de CRS, prêts au combat, visières baissées et boucliers levés, barrant le pont des Invalides. Ils forment une énorme masse noire et brillante :

— Les Allemands, les Allemands sont revenus ! s'écrie ma grand-mère affolée.

C'est vrai qu'à Paris la vie est bouleversée : la grève est générale, les manifestations et les affrontements avec les forces de l'ordre, quotidiens. Plus de bus, plus de métro ; on se déplace en stop et de nouvelles relations se créent entre les gens. Certains font des provisions et dévalisent les épiceries, en prévision d'une guerre civile ; d'autres, ou peut-être les mêmes, remplissent leur baignoire d'essence. Des réflexes de survie, séquelles de la guerre de 39-45, reviennent en force. Le général de Gaulle a demandé à l'armée de se tenir prête et la rumeur dit que les chars entourent Paris ; des ballons ont été disposés sur les toits des immeubles pour servir de repères aux parachutistes.

Je me doute bien que beaucoup d'adultes ont eu très peur, mais mes amis et moi avions l'âge où l'on n'a peur de rien. Le combat pour la libération tous azimuts avait un goût de fête. À seize ans, voir le pouvoir vaciller et croire qu'on est là pour construire un monde meilleur, c'est vraiment très enthousiasmant.

Je chante : « We all want to change the world(7). »

Les idées qui nous habitent planent partout dans le monde en ces années soixante et nous sommes nombreux à espérer, comme une foule fraternelle et indocile.

À cet égard, l'année 1967 a été symptomatique : en Amérique latine, un de nos héros, Che Guevara, s'est fait assassiner par l'armée bolivienne et la CIA ; au Vietnam, la guerre fait rage et Hô Chi Minh, depuis longtemps déjà, lutte contre les colonisateurs occidentaux ; en France, circule le « petit livre rouge », bréviaire de Mao, dont on pense naïvement qu'il est le grand libérateur du peuple chinois ; la pilule apparaît en vente libre et révolutionne la vie des femmes ; le *Torrey Canyon* déverse une partie de ses 80 000 tonnes de pétrole sur la côte bretonne, et c'est le tout début de la prise de conscience écologique dans le monde.

1967 est aussi l'année où ont paru *La Société du spectacle* de Guy Debord et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem. Ces deux auteurs font partie d'un groupe d'intellectuels libertaires appliqués à démonter tous les systèmes politiques en vigueur, uniquement destinés, selon eux, à nous faire produire et consommer comme des idiots. Ils proposent des théories pour transformer chaque situation de la vie en une création poétique instantanée qui deviendrait une arme permanente et gratuite contre l'aliénation. Leur mouvement, sorte de conspiration intellectuelle et artistique née dans les années cinquante s'appelle L'Internationale situationniste et les slogans qu'ils inspirent – « À bas la société spectaculaire marchande », « L'imagination au pouvoir », « Abolition de la société de classe », « Il est interdit d'interdire » – fleurissent sur tous les murs durant les événements de Mai 68. C'est avec les « situs » que je crierai plus tard dans les rues de Paris :

« Ce – n'est – qu'un début – continuons le – combat. »

Dans l'underground, comme toujours, on cherche, on explore. Les idées révolutionnaires servent et accompagnent l'immense besoin de découverte, d'expression artistique et de partage de nombre d'entre nous.

À San Francisco, les premiers hippies, en rupture totale avec tous les modèles de société, tentent de jeter les bases du collectivisme nouvelle version.

Timothy Leary, chercheur en psychologie à l'université de Harvard, utilise depuis plusieurs années la psilocybine et le LSD pour explorer le cerveau et expérimenter des états modifiés de conscience.

Au festival de Monterey en Californie des milliers de jeunes se sont rassemblés pour assister gratuitement au concert de nouveaux artistes qui leur ressemblent ; les Who, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Simon and Garfunkel, Otis Redding, Ravi Shankar, et d'autres.

Moi, j'écoute toujours les vieux 78-tours de blues et de jazz rapportés par mes parents des États-Unis, et j'aime aussi Éric Satie, Barbara, Brassens, les Beatles. Je ne sais même pas que le mot « underground » existe.

Alors nous voilà, jeunes lycéens, ne connaissant pas encore ce qui se joue dans le monde. Mais des aînés le savent, dans les universités comme celles de Strasbourg ou de Nanterre, et des groupes d'action émergent partout. C'est une énorme vague qui déferle sur nos esprits et porte notre futur.

Pendant l'été, la pression retombe. Nous nous quittons tous et certains partent en vacances. Pour moi, ce sera Hendaye comme d'habitude, où, plutôt que de me faire bronzer avec les autres jeunes filles, je m'essaye au surf avec les quelques marginaux chevelus et rêveurs qui évoluent sur les vagues devant le casino.

Tout semble alors rentrer dans l'ordre, mais pas tout à fait l'ordre ancien.

Septembre 1968. J'entre en terminale. Avec Élisabeth Sire, mon amie intime depuis la seconde, nous allons voir et revoir les films de Serguei Eisenstein au studio d'art et d'essai Saint-Lambert, juste à côté du lycée. Toutes nos distractions doivent avoir un lien avec la révolution, la lutte des classes, la libération des opprimés.

Alexandre Nevski : il a vingt ans et il est si beau ! Il vient à bout des vilains chevaliers teutoniques sur la puissante musique de Prokofiev et ça me transporte. Les images grandioses en noir et blanc remplissent mon âme d'artiste refoulée, attirée par les grands idéaux.

Ivan le Terrible me montre le visage de la cruauté et du pouvoir.

Le Cuirassé Potemkine me raconte une mutinerie en 1905, sur un cuirassé ancré en face d'Odessa. Toute la ville avait soutenu les marins, précédant ainsi la révolution d'octobre 1917.

Et puis *Octobre* bien sûr : des foules de visages vrais, marqués par la misère et la soumission, puis par la colère et la révolte. Oui, tout ça je le capte bien.

Dans un tout autre genre, nous allons voir *La Chinoise* de Godard. Le message est moins clair pour moi, mais finalement, ça me parle aussi de systèmes politiques, de la difficulté de s'extraire de sa classe d'origine et de la nécessité de réfléchir collectivement à l'avenir du monde. Alors, c'est bon à prendre.

Cette année-là je commence la danse moderne avec Claude Filippi. Elle est toute nouvelle professeur de gymnastique au lycée et a organisé un cours de « Jazz ». Après mes douze ans de danse classique, je découvre la liberté d'expression corporelle, l'autorisation de puiser en dansant ; je me régale.

Je ne rate pas un spectacle de Béjart. Je me souviens du *Sacre du Printemps* au palais des sports de la porte de Versailles sur une musique de Stravinsky et aussi de *Messe pour le temps présent* sur la Neuvième Symphonie de Beethoven. Les chœurs me bouleversent. Quant à Jorge Donn, le danseur vedette, il est tout simplement époustouflant. Il me saisit, et j'en pleure.

Je ne me doute pas que la mégalomanie va petit à petit transformer Béjart en super créateur de super shows absolument indigestes pour moi aujourd'hui.

Il m'est devenu très difficile de travailler les matières scolaires. Le lycée Camille-Sée a bien résisté à la révolution et les règles restent strictes. Heureusement, notre surveillante générale, M^{lle} Galisson, doit partir à la retraite. Elle s'est prise d'affection pour un groupe de quatre élèves qu'elle appelle « les quatre mousquetaires ». Il s'agit de mon amie Élisabeth, de ma sœur jumelle Élisabeth, de Claire nouvellement arrivée au lycée, et de moi.

M^{lle} Galisson nous offre un traitement de faveur, clandestin. Sans doute sa façon à elle de finir sa carrière en beauté et sans regret. Elle nous ouvre une petite porte dérobée pour que nous puissions sortir aux heures de récréation, ou bien nous invite à boire un café et à fumer une cigarette dans son logement de fonction ; elle fume des Dunhill qui me font tourner la tête. Pour son départ, nous lui avons offert un superbe rocking-chair.

Cette année-là, il est hors de question de brader les diplômes comme l'année passée, bien au contraire. J'échoue au baccalauréat pour un demi-point. Ma sœur s'en sort de justesse et part préparer le professorat d'éducation physique. Mon amie Élisabeth s'inscrit à l'École des beaux-arts, en architecture. Je me sens isolée.

Comme tout le monde, je vais voir le film de Barbet Schroeder soutenu par la musique de Pink Floyd. Ces hippies-là ne m'intéressent pas tant que ça. Je me sens loin de leurs ébats sexuels, de leur oisiveté et de leur apparence soigneusement élaborée. Je préfère aller voir *Les Enfants du paradis* au cinéma Le Ranelagh(8). Je me fais aussi des après-midi entières au Mac Mahon, à savourer les évolutions de Ginger Roger et de Fred Astaire ; ce type est un génie du rythme.

Septembre 1969. Je redouble au lycée Victor-Duruy et j'y passe des moments paisibles; en face, se trouve le cinéma La Pagode dont j'apprécie la programmation. L'année scolaire est marquée pour moi par un exposé que je prépare en cours d'anglais sur la naissance du blues. J'y mets toute ma passion et me plonge dans l'histoire des esclaves africains. Je raconte leur acceptation du dieu chrétien qui s'y connaît en souffrance, leur dignité, leur capacité de résistance, et la musique qui naît de tout cela: les gospels et les negro-spirituals, ancêtres du blues et du rock.

Les manifestations politiques et les « happenings » artistiques font partie du quotidien des jeunes marginaux que mes amis et moi sommes restés depuis Mai 68.

Au printemps 1970, la bande de Buffon, Francis-André et Yann en tête, décide de créer une pièce de théâtre révolutionnaire, destinée à être jouée devant les ouvriers dans les usines. Sachant que je n'aurai pas l'autorisation parentale de partir en tournée, je m'y intéresse de loin. Mais très vite, je ne peux me retenir de m'investir dans une critique implacable, mettant en avant que les dialogues politico-intellectuallo-je ne sais quoi vont à coup sûr profondément ennuyer le public ouvrier. La pièce se trouve alors transformée en mime d'une journée type d'un ouvrier. Je choisis les musiques, entre autres du violoncelle joué par François Rabbath et du Schumann. Il devient de plus en plus clair pour moi que je communique plus facilement par la danse et par la musique que par des discours désincarnés.

Devant trouver des solutions pour fuir l'appartement familial le plus souvent possible, je profite des congés de Pâques pour faire un stage de formation de monitrice de colonie de vacances. C'est vraiment une très bonne idée ; c'est maintenant une nécessité vitale pour moi de vivre la dimension collective de la destinée humaine. Faire partie de ; c'est ça qui m'avait plu dans les mouvements de Mai 68, et qui allait me plaire plus tard dans les groupes de rock, ou sur un tournage de film. Je cherche éperdument ces lieux privilégiés où peut se vérifier cette subtile idée du tao(9) :

« Le tout est plus que la somme des parties. »

Je viens d'une famille nombreuse, j'ai la notion du respect des règles incrustée, j'adore communiquer et transmettre, je suis douée pour la musique et la danse ; aucun problème, je serai une excellente monitrice. Effectivement, je récolte de très bonnes appréciations.

À la fin du stage, je présente une chorégraphie sur *Led Zeppelin II* qu'un participant m'a fait découvrir. Pour moi, aucun doute, c'est de la grande musique.

L'été suivant, je suis engagée dans un centre du comité d'entreprise de Renault pour m'occuper d'un groupe de garçons de six à neuf ans. Il y a là un véritable déconneur, bâti comme un petit taureau. Il ne connaît que les coups et les contacts physiques. Ses yeux noirs pétillent d'une vitalité exceptionnelle. Je l'aime beaucoup, mais ne parviens pas à établir une relation intelligente avec lui. Il me provoque sans cesse, terrorise toute la chambrée. Je ne sais plus quoi faire ; il est sourd à tout discours.

Un matin, en arrivant dans la grande salle d'eau où les garçons se lavent les dents, je le vois jeter son gant mouillé dans la figure d'un petit, avec une force phénoménale. Il rit aux éclats et fait comme si je n'étais pas là, ne voulant ni me voir ni m'entendre. Je marche vers lui et attrape son bras de manière très ferme. Il devient fou furieux, se débat tant et si bien que nous nous retrouvons tous les deux à terre. J'ai mis un certain temps à le maîtriser. Je l'ai plaqué dos au sol et me suis assise sur lui à califourchon. Essoufflée, serrant les dents, sur un ton autoritaire et sourd, je lui ai signifié qu'il n'avait d'autre choix que de m'obéir. La loi du plus fort ; pas si simple à éviter n'est-ce pas ?

Il a été adorable tout le reste des vacances. Il a juste, avec deux ou trois copains, volé toutes les bombes de laque et autres produits de beauté des autres monitrices, allumé un feu dans le parc, et fait

exploser le tout.

Au retour, sur le quai de la gare, un des petits garçons se jette à mon cou. Il s'accroche, pris de désespoir. Lorsque sa mère arrive, il enfouit sa tête dans mon épaule en pleurant, me dit qu'il ne veut pas aller avec elle, qu'il veut rester avec moi. C'est un souvenir douloureux. Je n'ai pas eu l'idée à l'époque d'en parler à des services sociaux dont je ne savais même pas s'ils existaient.

Septembre 1970. Me voici de retour à Paris avec un beau bac scientifique avec mention. Bien sûr, il serait souhaitable que je fasse médecine, comme mes deux sœurs aînées, ou à la limite pharmacie. Je pourrais alors épouser un médecin, ou à la limite un pharmacien. Mai 68 est passé par là : je m'inscris en fac d'anglais, à Censier. Il faut bien faire quelque chose et l'anglais est utile pour voyager.

On traîne, on lit, on pense, on en discute, on prend des cafés dix fois par jour dans les bars du boulevard Saint-Michel, on réfléchit, on se contredit, on cherche toujours, on se rencontre, on disparaît, on espère, on joue au flipper, on se promène sur les quais de la Seine, on va au cinéma, on prend un thé chez Mandala(10), on traîne encore, on parle de sexualité et de libération de la femme, on se sent fort et libre et on aime la vie.

Je continue de danser avec Claude Filippi – elle a ouvert un cours à l'extérieur du lycée – et je fréquente assidûment le Centre Américain du boulevard Raspail, un haut lieu de l'expression artistique underground. Emmenée par Claude, j'y suis un stage dirigé par Martha Graham, une pionnière de la danse moderne, considérée elle aussi comme un véhicule de la recherche d'une communauté humaine idéale. Il y a trop de monde, mais le sentiment d'œuvrer ensemble suffit à mon bonheur. Le mardi soir, des hootnannies sont organisés, sortes de petits concerts libres et improvisés où se retrouvent tous les amoureux de la protest-song. J'ai adoré Dick Annegarn. J'y prends aussi des cours de danse africaine et je joue des percussions jusqu'à m'en faire exploser les vaisseaux. Cet endroit est un creuset où se mélangent avec enthousiasme et curiosité toutes les cultures et les pulsions créatrices ; un vrai paradis pour moi.

J'ai vu *Easy Rider* de Dennis Hopper, *Le Lauréat* de Mike Nichols, *Macadam Cowboy* de John Schlesinger, films nés de la contestation d'une Amérique impitoyable, impérialiste et conservatrice, sur les pas de Jack Kerouac(11), je me laisse ravir ; la route, l'errance, la quête, la protestation, l'amour, l'amitié, les grands espaces, la musique. Il y a tout ce que j'aime et ce n'est pas très difficile de tomber amoureux de Jack Nicholson ou de Dustin Hoffman, alors jeunes débutants.

Born to Be Wild chantent Steppenwolf, *Everybody's Talkin* chante Harry Nilsson. Tout cela me donne très envie d'aller aux États-Unis.

Francis-André est arrivé en math-sup(12) au lycée Saint-Louis, tout en restant très politisé, tendance extrême gauche. Il essaie de me maintenir dans un engagement politique, sans grand succès : je me sens à l'étroit dans le monde militant, et surtout déçue par les contradictions évidentes entre les discours et les comportements. J'observe les petits jeux de pouvoir, les ambitions personnelles, déguisés en désirs de changer le monde et en projets de société. Néanmoins, je continue vaillamment à scander « Che-Che-Guevara, Hô-Hô-HôChiMinh » dans les manifestations, malgré la lassitude et les doutes quant à l'utilité réelle des différentes actions. La question de la lutte armée commence d'ailleurs à se poser sérieusement pour certains. Ma légère tendance « peace and love » m'éloigne de cette route.

Cherchant toujours vaguement une famille de pensée, je m'intéresse quelque temps de plus près au situationnisme et tente de lire vraiment *La Société du spectacle*. Je ne vais pas jusqu'au bout, mais le titre à lui seul m'en dit assez et les grandes lignes me paraissent claires ; je sais contre quel système nous luttons(13).

Toujours entraînée par Francis-André, je vends dans la rue *Tout*, l'hebdomadaire de VLR (Vive La Révolution), un de ces mouvements « maos » qui ne sont jamais d'accord sur rien. Leur slogan, « Nous voulons tout, et tout de suite », les décrit bien ; ils sont souvent en tête des manifestations, et les combats avec les CRS en ont blessé gravement plus d'un. Je me souviens du visage de Richard Deshayes, défiguré par une grenade lancée à bout portant en pleine face. Je suis effrayée par cette violence et elle me fait mal.

J'ai dix-huit ans. La famille a rétréci comme une peau de chagrin. Mes deux sœurs aînées poursuivent leurs études de médecine et n'habitent plus à la maison. Élisabeth, ma jumelle, a bifurqué vers la géologie et vit dans une chambre d'étudiante à Orsay. Nous ne nous voyons plus, chacune cherchant à construire sa vie loin de la famille, le plus loin possible. Elles se sont comme évanouies ; les relations étaient vides, empêchées. Je vis maintenant avec mes parents et la petite Sophie qui n'a que six ans. L'ambiance est triste et l'inconsistance des liens familiaux apparaît plus clairement. Je suis tiraillée entre mon fonctionnement écrasant de petite fille obéissante et mon envie d'agir pour le monde au sein d'un groupe que je ne trouve pas. Ce n'est pas simple. Les confrontations avec mon père sont terrifiantes et blessantes. Je me vois encore face à lui, les yeux dans les yeux, ce jour où, à court d'idées pour me faire ployer, il m'a craché au visage. Ce fut atroce. C'était comme un duel. Lui avait Maman pour témoin, moi je n'avais personne.

Est-ce ce contexte psychologique familial insidieusement morbide,

ce couple parental particulièrement fusionnel et narcissique, ce modèle maternel impossible à adopter sous peine de non-vie ? Est-ce ce terrible couperet intériorisé s'élevant à la moindre émergence de désir, est-ce cette même souffrance de mes sœurs ressentie et partagée ?

Me voici, jeune fille tentant de pousser malgré tout, dans l'incapacité de devenir femme, surnommée l'« allumeuse asexuée » par mes amis masculins. Alors, comme c'est l'heure de la réalisation de la sexualité, je prends bien soin de rester la bonne copine, sans plus ; je ne peux m'impliquer nulle part, je ne peux demeurer nulle part. Circulez, y a rien à voir... Ça ne m'empêche pas d'inconsciemment chercher et vivre la séduction, mais tandis que mes amis profitent allègrement de la libération des mœurs en cours, je préfère rester avec l'idée que la vie sexuelle et l'amour sont des affaires sérieuses, mettant en jeu des émotions sublimes qu'on ne peut gâcher ; le modèle de la Belle au Bois dormant me convient bien. En attendant mon prince, je reste à part, virevoltant de conflit d'idées en conflit d'idées, levant l'étendard de mon éthique incorruptible à la moindre incartade des uns ou des autres. Cette place en marge me donne une singulière lucidité pour deviner les motivations obscures, saisir la vérité de l'instant. Alors, je suis parfois la conscience de mes amis, parfois la chieuse de service, souvent les deux, offrant de « réfléchir là où on ne veut plus réfléchir » comme le dit Francis-André. Mon style se dessine : je ne vis que par et pour les autres, en général des mecs, et je les dérange, tout en leur ouvrant des perspectives. Je dérange surtout ceux qui savent que je sais ce qu'ils ne veulent pas savoir... et il en est toujours ainsi, paraît-il.

Finalement, je n'ai pas trouvé ma famille politique. Malgré l'existence du combat féministe de nos aînées, je suis, avec de nombreuses jeunes filles, restée sur le côté, observatrice. Je me suis retrouvée comme un électron libre, sans orbite, et j'ai simplement profité pleinement des brèches ouvertes pour découvrir que je pouvais peut-être penser, agir, croire, rêver, exister dans des formes innovantes.

De ces années très extraordinaires, j'ai conservé la conviction que les valeurs portées par l'héritage révolutionnaire et humaniste à la française, si bien résumées dans la devise « Liberté, Égalité, Fraternité », pouvaient à l'avenir être enfin réellement appliquées, à condition de le vouloir sincèrement, tous ensemble. Idéalisme et utopie n'étaient pas pour moi les symptômes d'une sotte naïveté, mais des nécessités absolues. L'espérance en un monde meilleur était motrice ; la mutation était en marche. J'en serais une actrice.

Juin 1971. Dans l'immeuble où je vis avec ma famille, habite Michel. Lui aussi est élève au lycée Buffon. Droit comme un « i », sérieux, aimable, une façon de plisser le front vers le haut qui lui écarquille les yeux. Il est amoureux de moi et n'a de cesse de me faire rencontrer des gens, de me rendre service, sans jamais rien demander en échange. Quelle élégance !

Il est inscrit au Parti communiste et ça représente un handicap certain à mes yeux, le « Printemps de Prague⁽¹⁴⁾ » n'ayant pas montré les partis communistes prosoviétiques sous leur meilleur jour. Lui et ses amis sont beaucoup plus libres que moi. Son cousin Gilles habite le 17^e arrondissement. C'est ainsi que je rencontre la bande du lycée Carnot, bande nettement plus déjantée et moins politisée que celle de Buffon. Le samedi, lorsque les parents de Michel sont en week-end, nous nous retrouvons parfois chez lui.

Un jour, j'y entends Philippe ; il joue des pièces de Schumann au piano. Je vois son dos large, sa tête légèrement penchée en avant, ses cheveux épais, longs, noirs, qui couvrent son visage. Tout en lui est sobre, fluide et ferme ; il est rempli de ce qu'il joue et le son sort de lui en même temps que du piano. Je suis très émue, je ne parle pas, je me laisse envahir.

Philippe est élève du Conservatoire de Paris en classe de piano, mais il joue aussi de la guitare et de la basse. Dès qu'il touche un instrument, je retrouve cette sensation d'être moi, lui, et la musique tout à la fois. Son frère Lionel joue de la basse, chante le blues ou le rock d'une voix déterminée et éraillée. La musique est pour tous une occupation primordiale ; qu'ils en écoutent ou qu'ils en jouent, elle est présente jour et nuit. C'est à ce moment-là que j'apprends à vraiment connaître les artistes qui étaient à Monterey quatre ans auparavant. La contre-culture américaine et sa musique m'attirent décidément plus que les combats politiques étudiants. Mon cœur commence à sérieusement balancer du côté du 17^e arrondissement.

Un samedi du mois de juin, une fête a lieu chez Thérèse, une élève de Camille-Sée habitant aussi notre immeuble. J'ai l'autorisation d'y aller, fait remarquable. Ma sœur Élisabeth est là incognito ; elle a préféré raconter aux parents qu'elle partait pour un week-end d'études géologiques en Bretagne, afin d'être libre de sa nuit. Elle rencontre Lionel et ils s'éclipsent sur une BSA 650.

Ce soir-là, je suis définitivement séduite par mes nouveaux amis. Ils

me plaisent tous ; je les trouve brillants, drôles, tendres, tellement vivants. Je rencontre Dominique, le grand frère spirituel de Philippe. C'est le coup de foudre, immédiat et imposé ; le temps s'arrête entre nos deux regards et suspend mon souffle. Plus tard, nos mains se cherchent, se trouvent, le courant passe et fait son œuvre d'unité. Je découvre la rencontre amoureuse, ce présent éternel qui me donne une fugace sensation de l'état de fusion dont nous venons peut-être et où j'aspire douloureusement à retourner, de toute mon âme, au risque de passer ma vie à fuir la réalité de mon temps terrestre.

Et puis on sonne à la porte. J'entends Thérèse crier :

— Corine, tes parents sont là !

Oui, ils sont là tous les deux. L'expression du visage de mon père est particulièrement dure ; ma mère regarde autour d'elle, visiblement paniquée par ce qu'elle voit et ressent. Dominique et moi nous tenons par la main, collés ensemble depuis le début de la soirée :

— Tu rentres à la maison garder ta petite sœur, me dit mon père. Nous partons pour l'hôpital ; Élisabeth a eu un accident.

Défaite, je cherche le soutien de Dominique, et je demande s'il peut venir avec moi, mais bien sûr, il n'en est pas question.

Élisabeth est restée deux mois à l'hôpital. Je suis partie pour l'été faire des colonies ; c'est là que nos chemins se sont vraiment séparés, pour un très très long moment.

J'ai trouvé une place de monitrice dans une colonie américaine du Maine.

Paris-Boston : mon baptême de l'air. Je m'ennuie dans l'avion. Puis l'accueil des douaniers américains me frappe par sa grossièreté, son mépris ; ils fouillent mes bagages sans aucune délicatesse ni aucune pudeur.

Les voitures sont gigantesques ! D'ailleurs, tout est gigantesque. L'Essex Hôtel est une immense bâtisse de briques noircies par le temps. Les chambres sont confortables et l'air conditionné semble indispensable ; Boston est alourdi par une chaleur torride, humide, opaque. L'atmosphère est très polluée, les rues sont sales, les passants accablés. Heureusement, je fais la connaissance de Gunvor, une jeune Suédoise avenante à la peau laiteuse, aux yeux bleus profonds, à la chevelure d'un roux flamboyant ; elle va travailler dans le même camp que moi. Nous sortons de l'hôtel et marchons jusqu'à un parc où se tient un genre de marché aux puces. J'observe ; une vieille femme à moitié nue exécute une danse du ventre et chante, encouragée par des badauds libidineux ; plus loin, des musiciens noirs donnent un concert de jazz et quelques vagabonds, tous noirs, les écoutent en tapant dans leurs mains ; les passants pressés marchent sans voir. Je découvre la misère à l'américaine et un sentiment de tristesse m'envahit. Je me sens mal.

Le lendemain, Gunvor et moi prenons un Greyhound bus(15) pour Portland.

Pinecrest Camp ; six baraques en bois dispersées dans une forêt de sapins, au bord du lac Long Lake, là où commence la Songo River. Des centaines de « chipmonks(16) » courent partout. C'est un summer-camp de filles uniquement, dirigé par un psychiatre qui se fait appeler « Chief ». Il est plutôt petit, sec et musclé. Sa bouche sourit et il paraît sympathique, mais ses yeux plissés bleu clair scrutent et jugent implacablement. Il est secondé par la monstrueuse Barbara King. Elle est grande, vraiment très obèse, et regarde tout et tout le monde de haut. Ses tout petits yeux bleus sont enfouis dans la graisse, et les boucles de sa chevelure blonde sont ostensiblement travaillées au Baby Liss.

Nous sommes plusieurs Européennes dans l'encadrement ; c'est le point fort et chic de cette colonie pour jeunes filles américaines de bonne famille. Barbara, que nous surnommons vite « King Kong », est

le sous-commandant en chef qui doit veiller à ce que l'ordre règne parfaitement, à ce que toutes les règles dictées par Chief soient strictement observées. Chief est le seul homme à bord, avec une bonne centaine de jeunes filles et une dizaine de monitrices. Au départ, ça ne m'inquiète pas trop ; je dirai même que ça m'amuse, car je me régale d'avance à l'idée d'enseigner la résistance à mon équipe de filles. Il m'a tout de suite semblé que j'étais tombée chez des cinglés légèrement fascisants, et je n'ai pas l'intention de les laisser faire. En fait je suis tombée dans un bastion du puritanisme américain proche de la caricature.

Drôle de région, le Maine. Tous les lieux portent des noms indiens et toutes les maisons arborent fièrement le drapeau américain. Moi, ça me met mal à l'aise, mais les gens d'ici n'ont pas l'air d'être dérangés par ce petit détail de leur histoire que sont le massacre des peuples indiens et l'appropriation violente de leurs terres.

D'ailleurs, ce drapeau nous devons le saluer tous les matins au réveil, la main sur le cœur, en chantant l'hymne national. C'est l'occasion de la première anicroche avec Chief. Le premier matin, les douze filles du bungalow dont je suis responsable ne vont pas au salut du drapeau. Je leur ai expliqué que j'ai été engagée afin d'ouvrir leurs esprits à d'autres cultures ; qu'en France, le salut du drapeau est plutôt réservé aux militaires, et que donc, pendant un mois, elles vont avoir le bonheur de vivre à la française. J'y tiens. Et j'y tiens tant que trente ans plus tard, j'ai glissé sur mon premier album solo(17) une *Berceuse* qui n'est autre que *La Marseillaise*, simplement transformée en un appel au combat intérieur de tout un chacun contre ses propres démons.

L'intervention de Chief est sans appel. Les filles se précipitent autour du drapeau, honteuses et confuses. Je me tiens un peu à l'écart derrière elles. Le cadre est magnifique ; le drapeau flotte au milieu d'une immense pelouse bien charnue, au bord d'un grand lac entouré de splendides et solides sapins. La puissance de la nature sublime les émotions et j'ai remarqué que Chief est très fort pour s'en servir, sans doute malgré lui.

Je suis dès lors considérée comme un personnage dangereux, une erreur de distribution. Néanmoins, je réussis à trouver une voie de passage entre le respect des règles du camp et la transmission de ma vision des choses. Le séjour se déroule paisiblement.

La dernière soirée est un chef-d'œuvre de théâtralisation hystérique de la séparation ; les larmes sont versées par hectolitres et des « Oh my God, I love you so much ! – Yes me too(18) » sont débités à la chaîne.

Chief enverra tout de même à l'organisme qui m'emploie un rapport désastreux :

« She puts dissention in children's minds(19). »

Nous avons deux semaines libres. Je les passe avec Gunvor. Nous partons en stop pour le Canada, insouciantes et confiantes. Le premier jour, ce sont des policiers qui nous prennent sur leur moto, inquiets de nous savoir à la merci de la folie de nos semblables. Finalement, nous trouvons deux charmants routards canadiens qui nous emmènent dans leur minibus, et nous allons où bon nous semble. Nous découvrons avec eux les Appalaches, la Nouvelle-Écosse, les chutes du Niagara et le bonheur de la route, avec ses découvertes et ses rencontres. Gunvor est une compagne de voyage idéale, sereine, accueillant tout calmement.

Et puis, nous passons quelques jours à New York avant de reprendre l'avion pour l'Europe. Mon idée fixe, depuis que je suis arrivée dans ce pays, est d'aller écouter une messe dans une église de Harlem.

Il fait chaud, très chaud.

Nous voilà parties, en short et en débardeur, à pied dans Central Park. C'est agréable cette oasis au milieu de la grande ville. Toujours tout droit, et nous serons à Harlem. Gunvor et moi nous racontons nos vies en marchant ; nous en oublions l'environnement.

Soudain, un policier nous accoste et nous demande, estomaqué, ce que diable nous faisons là. Nous revenons à ce qui nous entoure, et c'est vrai que le parc est devenu sombre, moins entretenu, et surtout totalement désert ; c'est angoissant. J'explique au flic que nous allons à Harlem pour trouver une église où écouter du gospel. Il nous inspecte de haut en bas et de bas en haut, puis nous assure que c'est une très mauvaise idée. Mais je n'en démords pas, ingénue et têtue. Il nous conseille plus que vivement d'au moins sortir de Central Park, le dernier quart du parc étant extrêmement dangereux ; il nous y prédit viol et meurtre à coup sûr.

Nous sortons au niveau de la 96^e Rue et continuons toujours tout droit, à nouveau prises par nos confidences réciproques. La cinquième avenue est maintenant beaucoup moins chic que lorsque nous l'avons quittée à l'entrée du parc. Il n'y a plus de boutiques ; l'avenue est bordée d'immeubles vétustes en briques, noires de vieille saleté ; les escaliers de secours métalliques grimpent le long des façades comme des araignées voraces ; beaucoup de vitres sont brisées. Nous interrompons notre conversation, envahies par un sentiment étrange : nous sommes les seules personnes blanches dans la rue et tous les passants nous fixent du regard. Gunvor et moi marchons silencieusement, tentant des sourires à l'adresse de ceux que nous croisons. Nous sommes impressionnées mais pas trop inquiètes, toujours branchées sur notre quête de gospel.

Je me dis que nous trouverons plus facilement une église en nous

enfonçant dans les petites rues qui partent vers l'ouest et nous pénétrons dans une ruelle au hasard. C'est gris, un peu glauque ; des enfants s'amuse, des hommes sont installés sur le trottoir, parlent, boivent de la bière et jouent aux cartes. La pauvreté est tangible. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se redressent tous et se tournent vers nous, lentement ; toute activité cesse pour nous regarder avancer. C'est une stupéfaction, un arrêt sur image. Puis une silhouette se met en mouvement ; c'est un homme qui vient vers nous. Il nous salue et nous demande lui aussi ce que nous faisons là. Je lui sors mon petit discours sur notre envie d'assister à une messe. Sidéré, il hésite un instant, tourne la tête vers les siens, puis nous prend chacune par un bras et nous ramène vers l'avenue, nous expliquant qu'il serait préférable pour nous de quitter rapidement le quartier. Mais rien ni personne ne peut me dissuader. Gunvor et moi sommes dans cet état d'esprit typique des années soixante-dix ; nous aimons le monde entier, donc le monde entier nous aime ; tout est possible et ouvert ; il n'existe aucun obstacle dont nos bonnes intentions ne puissent venir à bout. Il s'ensuit une discussion avec notre homme, qui n'est pas de taille à nous convaincre de renoncer. Alors soudainement, il change d'idée :

— OK, je vais vous servir de guide. Je vous emmène dans l'église où j'allais enfant ; je n'y suis pas retourné depuis trente ans.

Il est pris dans l'énergie de notre envie et se trouve une place dans l'histoire. Nous reprenons l'avenue vers le nord, lui entre nous deux, nous tenant toujours ostensiblement le bras. Il y a de plus en plus de monde. C'est une marche insensée au cœur de Harlem, le ghetto noir de Manhattan, pas très à la mode à cette époque-là. Les gens nous fusillent du regard ; certains crachent sur notre guide – j'ai oublié son prénom ; appelons-le Jim. Nous ne sommes toujours pas vraiment inquiètes mais nous adoptons doucement une attitude humble et vigilante. Les sensations sont très fortes ; c'est comme si je me prenais tout le poids de l'esclavage en pleine gueule ; la culpabilité m'envahit.

— Don't worry, don't worry, dit Jim.

Nous marchons vite, le regard loin devant. Enfin nous tournons à droite dans une rue plus calme et bientôt déserte. C'est un grand soulagement perceptible pour nous trois. Jim s'arrête devant une petite maison qui s'avère être une église. Il grimpe les quelques marches du perron et frappe à la porte. Au bout d'un long moment elle s'entrouvre et un beau visage noir, rond, plein et ridé se glisse vers nous. Jim explique la situation au pasteur, qui ouvre alors lentement et largement la porte. Ses yeux s'emplissent de larmes. Il nous dit que jamais une personne blanche n'a pénétré dans sa petite église. Il me serre dans ses bras et fait de même avec Gunvor. Jim est

embarrassé, très ému. J'ai l'impression qu'il se sent coupable d'avoir délaissé ce lieu depuis si longtemps et qu'il recontacte un sentiment oublié. Le pasteur nous fait visiter son lieu dans ses moindres recoins, commentant chaque statuette, chaque cadre. C'est tout ce qu'il peut nous offrir, car ce n'est ni le bon jour ni la bonne heure pour la messe. L'endroit est petit, obscur et comme abandonné. On dirait que notre arrivée y insuffle un peu de renouveau et de vie. Le pasteur parle beaucoup ; il rit et pleure en même temps. Nous lui racontons d'où nous venons et je lui explique qu'en France, tous les vendredis à 17 h 30, je rentre vite chez moi pour écouter la radio qui diffuse des gospels enregistrés dans les églises des États Unis. Il n'en revient pas et semble penser qu'il est moins seul et que la vie est merveilleuse.

Et puis nous sommes partis.

Il se fait tard ; nous décidons de rentrer à notre hôtel. Jim n'est plus d'accord du tout. Il trouve notre compagnie tout à fait à son goût et tente de nous convaincre que nous n'avons encore rien vu, et que grâce à lui nous allons découvrir Harlem la nuit. Son enthousiasme un peu débordant et la contradiction entre ce discours et celui du début de l'après-midi nous rendent hésitantes. Nous acceptons finalement d'aller boire un verre dans un bar tenu par un de ses amis. L'endroit est minuscule. J'ai l'impression d'être entrée dans une bande dessinée de Crumb(20). Des hommes noirs comme ses corbeaux sont accoudés au bar ou attablés ; ils sont habillés de costumes jaunes, roses, beiges, et portent de larges cravates et des chapeaux de l'époque d'Al Capone ; ils fument des cigares. L'atmosphère est sombre et enfumée. C'est irréel. D'autant plus qu'une fois encore il y a arrêt sur image ; une bonne douzaine de paires d'yeux se braquent sur nous. Je réalise alors que nous sommes les seuls éléments féminins, blanches de surcroît, que nous sommes toujours en short et en débardeur, sans soutien-gorge comme le veut la libération de la femme, et que la nuit est tombée.

Ma petite voix intérieure me recommande de vite trouver la sortie la plus fluide. Je sens la placide Gunvor sur la même longueur d'onde. Nous convenons silencieusement de prendre un verre au bar en vitesse et inventons une obligation pour la soirée. Jim nous présente fièrement à la ronde. Il semble tout petit face aux hommes présents, et les regards portés sur nous indiquent clairement une méprise probable sur la suite possible des événements.

Nous avons difficilement fini par convaincre Jim, très déçu, de nous raccompagner à l'arrêt de bus.

Pas de messe. Back to Paris. Good bye Gunvor.

Dans l'avion pour Paris, je lis le *Journal* d'Anaïs Nin(21).

Septembre 1971. Me voici donc totalement amoureuse de Dominique. Il a une passion pour la vie qui réveillerait les morts ; ça se voit dans ses yeux et dans tous ses gestes ; ça s'entend dans ses pensées et dans ses paroles. Lui aussi a une tignasse noire épaisse et bouclée qui lui couvre à moitié le visage. Il est en Spé(22), mais je ne le vois jamais travailler. Son cerveau fonctionne à deux cents à l'heure et je suis comme sa passagère, enivrée de vie et d'amour. Nous nous embrassons à longueur de journée. Oui, il me réveille et m'emmène. J'entrevois avec lui cette adolescence où l'on s'approprie le temps, où l'on casse la routine pour improviser sa vie, où l'on aime regarder les étoiles et le spectacle de l'aube.

Je suis heureuse, et fière de mes nouveaux amis ; j'ai envie qu'ils entrent dans ma vie, qu'ils connaissent tout de moi, et donc, mes parents. J'invite Dominique, Philippe, et son nouvel alter ego Manu à venir à la maison. Maman a préparé du thé. Personne ne vient jamais chez nous et recevoir est vraiment compliqué, fatigant ; mieux vaut se couper du monde et se renfermer sur soi-même.

Nous sommes assis tous les cinq autour de la table de la salle à manger. Je ne me rappelle pas la teneur de la conversation.

Manu et Philippe allument une cigarette, mauvais point pour eux :

— Comment ! Mais vous fumez ?

Lorsqu'ils sont partis, ma mère a donné son appréciation : ils sont sales avec leurs cheveux longs et mal coiffés, ils fument, et ils sont juifs, non ?

Oui, beaucoup dans cette bande sont juifs. Et plus que juifs, ils savent se situer au-delà de leur judaïté, au-delà de la culture et de la religion qui divisent. Ils savent même en rire. Ils tentent de devenir des hommes.

Bien sûr, je suis déçue. J'aurais tant voulu que ma mère tombe sous leur charme ! Je ressens le besoin de partager mes émois avec mes parents ; je voudrais qu'ils aiment ceux que j'aime. Tant pis ; la vie en moi agira malgré eux.

Oui, nous sommes des adolescents, des hippies, des freaks, des beatniks.

Dans ce début des années soixante-dix, l'aspiration confuse et inconsciente qui nous anime tous mène certains d'entre nous à

prendre des drogues – plutôt dans un esprit d’investigation – ou à s’intéresser à la méditation transcendante et aux expériences mystiques. Aller par tous les moyens fouiller les mystères contenus dans nos cellules nous semble indispensable pour réellement accomplir notre destin d’humain. Il nous faut des catalyseurs pour faire émerger notre vraie nature et traverser les couches de mensonges et de conditionnements accumulées depuis la naissance. Des joints, des chiloms(23) et des acides circulent partout. Prudente et inhibée, je n’y touche pas, pressentant le grand saut dans un inconnu peut-être dangereux que cela pourrait induire, et mes amis – qui eux en font grand usage – ne pratiquent pas le prosélytisme. Certains me font peur, mais leur folie m’attire ; comme si j’avais enfin trouvé ma famille ; celle des gens qui crient, qui appellent, dans une quête de sens profonde et désordonnée, à laquelle ni les parents, ni les professeurs, ni les institutions n’ont donné de place, ou de réponse.

Nous sommes donc seuls et sans boussole pour ce voyage sans destination connue. Nous n’avons pas trouvé notre place dans les groupes politiques car tous les systèmes semblent voués à l’échec tant qu’on ne s’attaque pas à une transformation intérieure de l’être humain. Et pour se transformer, il faut s’explorer. Alors, comme tous les explorateurs, nous prenons des risques.

Ma quête se poursuit encore aujourd’hui, et pour en sourire, je pense souvent à une boutade métaphysique de Pierre Dac :

« Le chaînon manquant entre le singe et l’Homme, c’est nous ! »

Le premier week-end de septembre, nous sommes tous à la Fête de *l'Huma* pour assister au concert des Who. Nous patientons, assis sur l'herbe dans les premiers rangs pendant des heures. Nous sommes bien ; il fait beau ; je me sens libre, amoureuse, membre d'une immense communauté, vivant des moments de réelle fraternité.

Ils arrivent sur scène et leur puissance lève, élève, rassemble si besoin est des dizaines de milliers de personnes.

Je me souviens de leur énergie démente et du désespoir actif qui émanait de Pete Townsend.

Des années plus tard, j'ai vu une interview où il disait que les Who jouaient fort, parce que les gens étaient sourds à leur parole.

Lorsque j'ai vu des amis se perdre en route, j'ai souvent pensé à sa chanson *The Seeker*(24) où il raconte qu'il a cherché partout, partout, et qu'il ne trouvera ce qu'il cherche que le jour de sa mort. Pour beaucoup, il y a eu trop de drogues, trop de lâcher intempestif de toutes les pulsions, sans garde-fou, sans limite. Chercher en soi-même représente un sacré boulot si ce n'est un boulot sacré.

Un sage(25) m'a dit un jour que le refus des limites était le refus de la mort, que la mort était l'ultime limite et l'unique vérité.

Je suis allée voir *Panique à Needle Park* de Jerry Schatzberg. Il me semble que c'est le premier rôle d'Al Pacino. L'actrice Kitty Winn a eu le prix d'interprétation à Cannes.

Ce film m'a beaucoup remuée et un peu avertie. L'histoire d'amour fusionnel des deux personnages me semble sublime et me fait envie, malgré la glauquerie de leur parcours de junkies. J'y ai vu dans les bas-fonds de la grande New York, la face obscure et désespérée de notre quête ; l'amour humain qui n'est pas plus fort que l'héroïne, la trahison presque inévitable, et malgré tout la solidarité dans le désastre. C'était fort. Les héros des films de ces années-là nous ressemblent et nous parlent de nous.

Dominique et moi tentons de nous remplir l'un de l'autre tant que nous le pouvons, platoniquement. Il ne veut pas brusquer les choses car il sait que nous avons peu de temps à passer ensemble ; je vais quitter Paris à la fin du mois.

Grâce à Francis-André, je pars à nouveau pour les États-Unis, engagée comme jeune fille au pair chez des amis de ses parents, à Princeton dans le New Jersey.

Dans l'avion pour New York, j'écris à Dominique. Je l'aime de toute mon âme et lui confie chacune de mes pensées.

À l'aéroport, après des péripéties délirantes avec les services d'immigration, je retrouve la famille de scientifiques français pour qui je vais travailler pendant une année. Elle est biologiste, lui physicien, ils ont deux enfants. Je les ai déjà rencontrés à Paris et le courant était bien passé.

Princeton. Le campus est superbe ; l'élite des cerveaux est décidément bien traitée en Amérique. Très vite, je fréquente plus le ciné-club et la cafétéria que les cours de littérature anglaise. C'est là que je vois *Woodstock* le film ; je suis enthousiasmée de voir qu'en 1969 le désir de révolution était partout dans le monde occidental et que la musique en était un véhicule important. Mais deux ans plus tard, le pouvoir en place travaille dur pour reprendre les choses en main. Le président Nixon fait bombarder le Vietnam à tout va. Les gauchistes américains sont peu nombreux à Princeton, mais déterminés et actifs, et bien sûr contre la guerre. Dans le magnifique amphithéâtre en bois du campus, je vais assister à une conférence de Ralph Nader(26), tout nouveau candidat démocrate en tournée dans les universités.

Musicalement, je découvre Creedence Clearwater Revival dont j'adore la chanson *Proud Mary*. Je me familiarise pour de bon avec le folk-rock engagé et débridé de Crosby, Stills, Nash and Young ; je passe de bons moments à distinguer et à chanter leurs voix savamment mêlées.

Je rencontre Ron, jeune et brillant professeur de sciences politiques, originaire de Brooklyn ; une sorte de mélange de Woody Allen et de John Lennon. Il entretient des liens étroits – oh combien ! – avec ses étudiants et les invite parfois à des fêtes chez lui. Fan de Mick Jagger, il ne met quasiment que les Rolling Stones sur sa platine. Des joints d'herbe mexicaine ou colombienne, parfois des acides, circulent. Ces

nuits blanches et folles où l'objectif est pour tout un chacun d'aller au-delà de ses inhibitions, se terminent parfois par des relations sexuelles entre Ron et ses étudiants favoris, hommes ou femmes. Pourtant, il a une compagne officielle, mais on ne la voit pas souvent. Elle est étudiante dans une université moins prestigieuse que Princeton, et fait partie d'une troupe de danse. Je la trouve très belle dans son jean délavé et son vieux manteau de fourrure, avec ses cheveux bruns et lisses qui tombent au creux de ses reins ; une présence forte, intelligente et grave, devant laquelle Ron s'aplatit comme un chien pris en faute.

Je suis fascinée par Ron et ça l'amuse beaucoup de me raconter ses frasques. Il sait qu'il me séduit et me choque à la fois, mais il me respecte et me protège de lui-même. Je ne fais pas un secret de ma virginité, et c'est plutôt un sujet de gentilles railleries. Je ressens ses transgressions comme quelque chose qui lui appartient, qui n'est pas pour moi.

Je suis devenue très active au sein du mouvement contestataire, beaucoup trop au goût de mes hôtes et patrons. Après un semestre sympathique, ils finissent par représenter à mes yeux la famille que je dois quitter pour vivre ma vie ; les relations se tendent. Lors des manifestations je dois me faire discrète, car en cas d'arrestation, je serais immédiatement renvoyée en France avec une interdiction de séjour à la clé. Les Américains arrêtés vont directement en prison. Je suis allée visiter une amie militante à la prison de Trenton et j'en ai un souvenir vivace.

Les bâtiments sont vieux et sales, comme laissés à l'abandon depuis le XIX^e siècle. Droit commun, politiques, petits et gros délits, tout est brassé dans ce taudis. Mon amie arrive du fond d'un long couloir lugubre et pose ses mains sur une grille métallique aux mailles extrêmement serrées ; trois mètres de vide, et puis une grille semblable derrière laquelle les visiteurs se tiennent. Nous ne pouvons pas nous regarder car ces deux grilles s'entremêlent devant nos yeux et nous obligent à détourner la tête. Tout le monde crie ; il est presque impossible de s'entendre.

La jeune femme est condamnée à trois semaines de prison ferme pour s'être tenue au premier rang d'une manifestation pacifiste. On ne plaisante pas avec la contestation aux États-Unis. Les « pigs(27) » sont conditionnés à débarrasser leur magnifique pays de tout ce qui dérange. C'est la grande époque des Black Panthers, mouvement révolutionnaire noir très organisé, et des Weathermen, groupe maoïste pro-guérilla ; toute personne qui proteste contre le gouvernement américain est considérée comme dangereuse et doit être immédiatement neutralisée.

« America, love it or leave it(28) »

Un jour, je traîne avec Ron et deux de ses étudiants, Chris et Rob, dans la petite chambre de Chris. Ce dernier me dépasse de deux têtes, mais il a un visage de bébé et un humour décapant malgré sa jeunesse. Rob est anglais. Après une légère poliomyélite, il a quitté l'Angleterre et le groupe Curved Air – dans lequel il était bassiste – pour reprendre ses études. Il est vraiment très beau ; un corps long, fin et musclé, un visage sculpté à la Mick Jagger justement, une vraie belle gueule mystérieuse et grave qui rend Ron fou de désir. C'est embêtant ce besoin qu'ont certains de posséder la beauté. Nous parlons, plaisantons, et un joint de cette fameuse herbe mexicaine tourne. Me sentant en confiance et en sécurité, je décide de tenter l'aventure. L'herbe est très forte. Assez rapidement, je me sens lourde et mal. Je m'allonge sur le petit lit contre le mur et demande à Rob de s'asseoir sur le bord du lit au niveau de ma tête, afin de faire écran entre mon regard et le fauteuil à l'opposé de la pièce. Car ce fauteuil est devenu une sorte de trône, et dans ce trône siège mon père en juge suprême.

L'hallucination a duré plusieurs heures ; l'angoisse était terrifiante. Mes amis ennuyés et compatissants sont restés près de moi, tentant de me rassurer, attendant patiemment que j'aille mieux. Je m'agrippais à Rob dès qu'il tentait de se lever.

Le lendemain, tout allait bien, et nous écoutions *Can't Get No Satisfaction*(29) dans le juke-box du petit resto en face du campus.

Bon alors ! Ce n'est pas pour rien que ces drogues étaient strictement réservées aux chamanes dans la tradition. Elles peuvent provoquer une brusque bascule dans un autre niveau de conscience où il est possible de se perdre et de se mettre en danger psychique. Ce n'est pas de la rigolade ; c'est une affaire sérieuse ; même les pétards !

Un étudiant, qui me drague mais ne m'inspire pas beaucoup, m'a proposé de m'emmener à New York. I love New York ! Je profite bassement de la voiture et du chauffeur.

Durant le trajet, il me promet que je vais être épatée par tout ce qu'il va me faire découvrir. J'ai des doutes sur le garçon mais je ne m'attends tout de même pas à ce qu'il m'emmène dans un grand magasin pour me faire découvrir... les escalators ! Pourtant il ne se drogue pas, lui ! J'ai feint la surprise et je lui ai dit qu'en France nous avions aussi des grands magasins, mais qu'en revanche nous montions dans les étages à l'aide d'une corde à nœuds. Il a émis une sorte de ricanement étonné, ne sachant si c'était du lard ou du cochon. Princeton est l'une des universités les plus renommées des États-Unis, supposée accueillir les futurs grands esprits de la société américaine. Oh my God !

Durant cette année, j'ai eu vingt ans. Je correspondais tous les jours

avec Dominique, soit par lettre, soit par téléphone ; il avait trouvé une combine dans certaines cabines parisiennes pour téléphoner gratuitement.

Notre envie de nous aimer était à la mesure de l'abîme que mon cœur demandait à combler. Seulement voilà ; au bout de neuf mois, je commençais à être sérieusement séduite par Ron, et de son côté Dominique avait rencontré Nathalie. Entre Ron et moi, il n'y avait rien qu'un petit jeu platonique. Mais j'imaginais que Nathalie avait vraiment pris sa place dans la vie de Dominique.

Je suis rentrée en France au mois de juin 1972, effondrée, très en colère, jalouse ; je me sentais abandonnée, trahie ; je ne voulais plus revoir Dominique.

Peu de temps après mon retour, Francis-André a tenté de me faire changer d'avis. Nous étions tous les deux à la terrasse de la Coupole. Il avait demandé à Dominique de nous attendre au Select, de l'autre côté du boulevard Montparnasse. Je le voyais de loin en pointillé, entre les voitures. Je n'ai pas traversé le boulevard ; je lui en voulais trop.

J'ai revu Dominique vingt-deux ans plus tard, mais nous n'en sommes pas là.

Sans famille

Septembre 1972. Il me faut continuer mes études. Je me suis inscrite à nouveau en anglais à Censier. Je travaille un peu, attirée par les cours de littérature américaine et quelques énergumènes qui animent cette véritable cour des miracles qu'est devenue la faculté.

Bien que vivant toujours chez mes parents et ce, de manière obligatoire jusqu'à ma majorité(30), je cherche des petits boulots pour me faire de l'argent de poche.

Je suis entre autres caissière en nocturne au rayon bijouterie-maroquinerie d'un Prisunic. Aux environs de Noël, un vieux monsieur maghrébin avec son bonnet de laine et son écharpe s'approche. Il prend un long moment pour choisir tout un tas de petites bricoles, sélectionnant les objets avec beaucoup de soin et de réflexion. J'imagine toute sa famille, femme, enfants, petits-enfants, cousins... Lorsque je lui annonce le montant à régler, il est décontenancé et vraiment déçu. Il cherche alors ce qu'il pourrait bien enlever pour pouvoir me payer, mais ne s'en sort pas.

Nous sommes seuls. Alors j'annule ce que j'ai tapé comme si c'était une erreur et je recommence l'addition pour qu'elle corresponde à ce qu'il a dans son porte-monnaie. C'est une opération qui ne serait plus possible maintenant, à l'ère des codes-barres.

Nous n'avons pas échangé un mot ; juste des regards, de connivence et de gratitude mêlées. La semaine suivante, une bonne partie de la communauté maghrébine du quartier faisait la queue devant mon rayon.

Mon amie Élisabeth est maintenant étudiante en quatrième année d'architecture. Elle a emménagé dans un pavillon de la banlieue sud avec ses amis un peu communistes, un peu gauchistes, un peu anarchistes selon les cas. Ils ne se droguent pas, mais boivent du vin ; ils n'écoutent pas de rock, mais du jazz ou Léo Ferré ; ils s'appliquent à œuvrer pour construire un monde meilleur avec constance et une grande confiance dans l'action politique. Pendant un temps, ils hébergent Chris, mon ami de Princeton venu étudier en France.

Je passe souvent les soirées. Un soir, j'appelle mes parents pour leur dire que je ne rentrerai pas dormir : j'ai juste envie de passer une soirée complète avec mes amis, sans limite horaire. Je me déplace en Solex, et le trajet de retour au milieu de la nuit dans le froid ne me dit rien.

Mon père m'ordonne de rentrer et me menace d'envoyer les flics. Alors je rentre sagement à la maison. Il me reste encore quelques mois avant d'être majeure.

À vrai dire, la majorité m'importait peu. Jour après jour, je tentais en vain de me faire connaître et reconnaître par mes parents. Je voulais avidement qu'ils comprennent mes aspirations, mes combats, mes rêves. Peut-être les comprenaient-ils et étaient-ils dans l'incapacité de leur faire de la place ?

Avril 1973. Je ne sais plus où j'ai rencontré une autre bande de musiciens venant du lycée de Vanves. Nous nous réunissions souvent chez Jean-Luc et Véronique, dans leur appartement d'Issy-les-Moulineaux, lumineux et spacieux. Ils sont parents d'un garçon tout bébé, et cela leur donne une position particulière, attrayante. Ils fument des chiloms toute la journée, chantent du folk. Je ne sais pas de quoi ils vivent ; peut-être bien du deal. Un ami vit avec eux ; il me semble être amant de Véronique et on le dirait sorti directement du film *More*. Ils font des séances de méditation ensemble.

Nous formons rapidement un groupe où je chante les deuxièmes voix derrière celle de Véronique et joue du tambourin. Le répertoire comporte des chansons de Bob Dylan, Joan Baez, Joni Mitchell, Traffic, Crosby, Stills, Nash and Young, Simon and Garfunkel.

Un jour d'avril, je suis à la maison. Mon père n'est pas là. Je me prépare à partir retrouver des amis et préviens ma mère de mon départ. Mais elle ne veut pas que je sorte ; j'ai un partiel important le lundi suivant et je dois donc rester à la maison pour étudier. Nous nous disputons ; il y a beaucoup de cris, comme d'habitude, couvrant un manque pénible de communication. C'est à ce moment-là que je réalise que je suis majeure depuis plusieurs semaines et que donc, légalement, je peux sortir.

— Si tu sors d'ici, tu n'es plus ma fille, me dit ma mère.

Sur le palier, je rends les clés du Solex et de l'appartement comme cela me l'est demandé, puis j'entre dans l'ascenseur. Dehors, sonnée, je marche lentement vers un destin totalement inconnu. Ma sœur jumelle me hèle. Elle était là ce jour-là ; elle m'a rattrapée pour me donner un petit sachet en plastique.

— Prends au moins une culotte de rechange !

J'ai trente francs en poche. Sur le trottoir, je regarde à droite ; ça ne m'inspire pas. Vers la gauche, il y a un bistrot. Je commande un café et vais téléphoner à Francis-André pour lui dire que je suis partie de chez moi.

— Viens !

Ça tombe bien, il veut partir le jour même pour Amsterdam, rejoindre les inséparables Philippe et Manu, tous deux en voyage d'études d'architecture.

Nous faisons du stop porte de la Chapelle. C'est un routier portugais qui nous prend ; il est sympa. Petit à petit, la conversation devient plus intime. Toute à ma nouvelle vie qui commence, dans une espèce de logorrhée naïve et infantile, je me livre totalement. À côté de moi, je sens Francis-André se contracter et s'enfoncer dans le siège, triturant sa barbiche et se bouffant les doigts. Il est assis au milieu, au grand regret du chauffeur qui trouve mon cas de plus en plus intéressant et penche son torse en avant pour mieux établir le contact, ignorant ainsi et Francis-André, et la route. Enfin arrivé à destination, Francis-André m'engueule copieusement et me demande de me faire passer dorénavant pour sa petite amie.

Nous avons prévu de dormir dans un parc, tout comme les dizaines de babas(31) venant passer le week-end à Amsterdam.

Mais c'est devenu interdit et nous trouvons un pont sous lequel j'ai dormi un peu, enveloppée dans mon super manteau en mouton retourné.

Je me souviens du Paradisio, la boîte hippie la plus connue de l'époque. Francis-André ne veut pas y aller ; il n'aime pas les hippies. Toujours militant, il se situe de plus en plus à gauche de l'extrême gauche et fait partie des Autonomes, considérés alors comme des presque terroristes. J'ai franchement décroché de tout ça pendant mon année aux États-Unis. Nous nous disputons et Francis-André cède.

Nous voici au Paradisio. Le lieu est immense : une grande salle où des gens dansent, chacun pour soi, les yeux fermés ou au contraire écarquillés devant des projections psychédéliques géantes. Dans des petites salles et des petits recoins, on peut jouer aux échecs, se rouler des patins, fumer des joints, lire, discuter. Il y a de l'espace et de la place pour tout. Francis-André et moi déambulons en touristes. Je trouve ça très agréable et surprenant, lui déteste.

Nous rentrons à Paris en bus avec Philippe et Manu, sentant confusément que nos chemins vont un jour se séparer.

Je n'ai plus ni maison ni moyen de subsistance. C'est un gros souci. Par chance, Francis-André a une histoire d'amour avec une jeune fille marocaine venue faire ses études à Paris. Mercédès – c'est son nom – vient d'emménager avec sa sœur Anita dans un minuscule deux pièces du 15^e arrondissement. C'est chez elles que je trouve refuge dans un premier temps. Une pièce pour Mercédès, une pièce pour Anita et moi ; nos petits matelas par terre, recouverts de tissus marocains, et presque rien d'autre.

L'idée de demander de l'aide à mes parents ne me vient pas à l'esprit puisque je ne suis plus leur fille. En revanche, je pense souvent à ma petite sœur Sophie ; elle n'a que neuf ans et je me sens coupable de l'avoir abandonnée, si seule avec nos parents dans l'appartement déserté. Ça me fait mal.

Juin 1973. Philippe et moi sommes devenus amoureux. Il est taciturne, intelligent et drôle, dans une quête métaphysique profonde et douloureuse. Cependant, nous sommes heureux ensemble ; nous sommes ailleurs ensemble. Il est sans doute puceau, et moi, je suis toujours vierge. Je prends la pilule, mais ça ne nous aide pas à vaincre nos inhibitions. Ni l'un ni l'autre ne trouvons le courage d'en parler ; nos baisers doux et passionnés, nos étreintes immobiles et fusionnelles nous conduisent à eux seuls vers l'horizon de notre intimité et cela nous suffit amplement.

Il me présente Jean-Guillaume, percussionniste, qui nous emmène dans la maison des parents de sa compagne. C'est un lieu ouvert où sont accueillis tous les amis des quatre enfants de la famille. Une pièce a été aménagée pour la musique et nous y passons toutes nos journées. Ils jouent, je danse, vêtue de longues robes indiennes. Je ne réfléchis plus, flottant dans une vie qui coule paisiblement au présent ; je n'ai pas de projet, pas d'ambition, pas d'attaches.

Je me suis trouvé un petit boulot de cuisinière-plongeuse dans une brasserie de la rue de Vaugirard. La cuisine est un réduit de deux mètres carrés sans fenêtre. J'y prépare des steaks-frites, des salades, des omelettes-frites, et dès que j'ai deux secondes, je fais la plonge. Je ne me plains pas ; je ne suis pas une fainéante et me trouve bien tranquille dans mon petit coin. Je mets un foulard car l'odeur de l'huile des frites m'imprègne complètement. Les clients viennent principalement de l'Institut Pasteur juste en face. Ça va bien, jusqu'au jour où il y a un monde fou et où un client trouve son steak trop cuit. Le patron me le rapporte en cuisine et m'engueule grossièrement. Alors, calmement, j'enlève mon tablier, mon foulard, je mets mon sac en bandoulière, puis j'attrape une énorme pile d'assiettes sales, je vais me planter au beau milieu de la salle et je dis :

— Bonjour Messieurs, dames. Je suis employée ici au noir, à sept francs de l'heure, je n'ai pas la Sécurité sociale, je suis seule pour faire la cuisine et la plonge, et je viens de me faire pourrir la gueule par le patron parce qu'un de vos steaks est trop cuit. Alors je me casse, veuillez m'en excuser.

J'ai lâché la pile d'assiettes sales sur le sol et je suis partie.

J'ai trouvé un autre boulot de caissière à *La Vieille*, un club de folk près de la fac Censier. Ils sont nombreux à cette époque à tenter de construire une chanson folk contestataire à partir du patrimoine français. J'entends les sons inconnus des vielles, des dulcimers, et derrière ma caisse, je chante en chœur les harmonies des voix multiples. Les sons acoustiques, les percussions et la bière rendent cette musique communautaire, bien dans l'esprit du moment. Je suis devenue une bonne joueuse de cuillères ; vous prenez deux cuillères que vous mettez dos à dos, et en tenant les deux manches de la main droite – si vous êtes droitier – tout en les séparant avec l'index, vous faites glisser la tête de l'une des cuillères le long des doigts écartés de l'autre main... non, j'arrête. Je ne sais pas jouer par écrit.

Un jour, on sonne. J'ouvre. C'est Lionel, le frère de Philippe. Il est accompagné :

— Je te présente Louis.

Ding, ding.

Juste le temps d'un instant, plus rien d'autre n'existe que nos regards qui s'agrippent. Comment faire ? Figurer l'instant, ne pas le quitter. Louis se tient comme suspendu entre ciel et terre, à la droite de Lionel sur le pas de la porte ; il est grand et fin, les cheveux bouclés en bataille, vêtu d'un pantalon de velours vert pomme très pattes d'éléphant ; ses yeux et tout son être dégagent quelque chose de singulier, une espèce de douceur souriante, étrange et lunaire. Ils sont venus pour que je les emmène chez Jean-Luc et Véronique, un bon endroit pour s'approvisionner en herbe et en shit de bonne qualité.

Là-bas, dans l'appartement HLM, je suis émue et touchée par Louis, assis à terre entre ses jambes filiformes repliées, avec sa tête qui semble vouloir se séparer de son corps pour aller capter l'inspiration plus près du ciel ; il garde les yeux fermés, ne les pose quasiment jamais sur son manche de guitare. Lorsqu'il ne joue pas, il arrache les poils de la moquette et en fait de petites boules.

Je suis devenue amie avec Louis. Il est en terminale et je l'aide à potasser l'anglais pour le bac. Il me confie ses histoires de cœur.

Une rivalité subtile, délicate, s'installe entre Louis et Philippe. Tous deux sont des musiciens exceptionnels ; ils jouent comme si la marche du monde en dépendait. Nos réunions sont centrées autour de la musique. Je porte toujours des robes indiennes, je chante et je danse, ou je tape sur ce que je trouve. Je suis dedans. Philippe m'a appris sur sa guitare acoustique une chanson de Traffic, en picking(32) ; ça nous a pris une heure. Il est sidéré ! Il me trouve extraordinairement douée, mais ça ne m'éveille pas plus que ça. Je ne m'autorise pas à être artiste ; c'est pour les autres.

Je fume maintenant régulièrement de l'herbe ou du shit, plus par convivialité que par réelle envie. D'ailleurs, je n'en achète pas. Je n'ai pas d'argent, et puis le shit m'endort, l'herbe me fait angoisser ou rire suivant la provenance et les circonstances. Mais quoi qu'il arrive, fumer nous rassemble et nous tient à l'écart d'une société et d'un quotidien dont nous ne voulons absolument pas.

Mes nouveaux amis, encore lycéens ou tous jeunes étudiants, font et défont des groupes de rock ; ils se cherchent. Lionel et Louis sont très proches ; ils ont formé un groupe qui s'appelle Korange ; ils commencent à se produire parfois dans des rallies(33) ou dans les lycées parisiens. Le deuxième guitariste s'appelle Jean-Louis. Je le croise de temps en temps, souvent avec son ami Olive, un genre de trublion insensé, poète et guitariste lui aussi.

Louis emprunte la 4L fourgonnette de son père et nous y passons des heures la nuit, stationnés où bon nous semble ; l'abri est idéal pour fumer nos pétards et faire de la musique avec simplement une ou deux guitares acoustiques et les parois en taule de la carrosserie en guise de percussions.

Parfois, nous trouvons de quoi partir en province, dans les quelques festivals gratuits que les musiciens français tendance rock progressiste tentent d'organiser, avec des groupes comme Gong ou Magma. Les organisateurs – dont un certain Jean Karakos – et les artistes sont complices, dans une envie commune d'inventer du nouveau, du drôle, du fou, avec des méthodes peu conventionnelles et pas toujours licites. Pour la plupart des musiciens, créer et avoir de quoi en vivre simplement suffit. Je me souviens d'un concert de Crium Delirium au

cirque d'hiver d'Amiens. J'ai gardé l'image d'une vraie communauté, sur la route, dans un grand bus avec femmes et enfants, leurs manteaux en mouton, leurs pantalons fleuris, les champignons hallucinogènes, les acides, et la musique que ces substances faisaient émerger d'eux. C'est en partie grâce à eux tous que les portes des MJC et des fêtes politiques se sont ouvertes à la musique rock.

À Paris, c'est en bande que nous allons aux concerts de rock anglosaxon, encore exceptionnels à l'époque. Nous y entrons sans payer, considérant que la musique doit être gratuite pour tous. La technique est la même que pour les manifestations : quelques spécialistes casqués se tapent violemment avec les « Flics – Fascistes – A-ssa-ssins ! », et libèrent la voie pour le gros de la troupe derrière, c'est-à-dire des milliers de personnes.

Rien n'est prévu ; chaque jour, la vie est neuve. Nous prenons ce qu'elle nous offre. Une balade dans le Jura ? Bien sûr, allons-y ! Je pars avec une partie de la bande d'Issy-les-Moulineaux.

Une vieille 2 CV, deux guitares acoustiques, une petite maison dans la campagne prêtée par une grand-mère, le soleil, les champs foisonnants de coquelicots, de bleuets et de marguerites, le ciel bleu et vaste, les hautes herbes ondulant par le vent ; nous sommes vivants et libres.

Le soir, un hippy confirmé prépare pour le dessert un gâteau au shit. Pendant la digestion, les effets apparaissent progressivement ; tout me fait rire, rire à en pisser dans ma culotte, ce que je fais. Et puis une envie irrésistible de chanter me prend ; je commence à fredonner le *Summertime* de Gershwin ; quelqu'un prend une guitare, et je chante en boucle les deux seuls couplets que je connais ; je traverse la sensation, l'image, le sentiment, le symbole ; je suis devenue blues et je communie, même si mon éducation athée m'a privée de connaître ne serait-ce que le sens du mot « communier ».

Pendant l'été, mon père m'offre un voyage de réconciliation en Tunisie. C'est une tentative vaine ; il ne peut admettre ce qui se passe en moi et ne me pardonne pas d'être partie alors qu'il était absent ; il pense toujours que je l'ai fait exprès ; je lui ai résisté, je lui ai échappé. Mais je suis vraiment touchée qu'il m'ait invitée et je tente de profiter des paysages, des grands espaces désertiques que je découvre. Et surtout, je retrouve dans un mélange de joie et de peine la petite Sophie, isolée, éteinte, d'une tristesse infinie, et pourtant si heureuse de ma présence.

Vient l'époque où tous ces jeunes gens vont faire leurs « trois jours⁽³⁴⁾ ». Ils doivent imaginer et réaliser les ruses et les simulacres les plus convaincants pour être refusés comme bons soldats. Louis, comptant sur sa maigreur, s'est alimenté d'une pomme par jour pendant plusieurs semaines. Mais contre toute attente, il est déclaré apte par le médecin. Dans une espèce d'état second mais déterminé, son inspiration le pousse à doubler la longue file qui attend devant le cabinet du psychiatre, et la chance veut que la porte s'ouvre à l'instant même où il va pour l'ouvrir ; un jeune homme sort et, tout naturellement, Louis prend sa place. Il pleure, dit qu'il se drogue, qu'il ne peut quitter sa maman qu'il aime plus que tout au monde. Bref, le psychiatre le renvoie chez lui.

Manu a été pris, malgré un dossier monté de toutes pièces par un médecin antimilitariste et compréhensif. Pour rester dans la logique de ce dossier, il est obligé de simuler des crises d'épilepsie, ce qui le conduit en hôpital psychiatrique militaire pour une durée de deux mois.

Tous ont trouvé une façon d'y échapper. Certains grâce à des relations. D'autres ont été déclarés P5, c'est-à-dire franchement cinglés, et cela leur ferme beaucoup de possibilités de carrière dans de multiples domaines. C'est un vrai choix de vie.

C'est l'heure des choix pour beaucoup. J'ai peu à peu lâché les mouvements politiques et je m'éloigne encore un peu plus de Francis-André. Son copain José Bové est parti élever des chèvres dans le Larzac. D'autres sont partis travailler en usine. Je sais vaguement que VLR a été dissous, que les anciens de la Gauche prolétarienne (autre mouvement mao) ont créé un nouveau journal en reprenant l'excellent nom, que Jean-Paul Sartre est de la partie et tente d'inventer la suite de l'existentialisme, que le Mouvement de libération de la femme (MLF) est très actif, mais je m'en fous. Je ne m'intéresse plus à ces formes d'action.

Je vois encore de temps à autre mon amie Élisabeth qui, elle, a des convictions politiques de plus en plus affirmées. Nous allons parfois au cinéma au Quartier Latin. Nous y avons vu le film *Délivrance* de John Boorman, et j'en suis ressortie muette, avec une terrible envie de vomir la vie.

Je donne des cours d'anglais, je garde des enfants, et lorsque mes finances me le permettent, je m'offre un stage de danse au Centre

Américain. Je deviens une fidèle d'Ingeborg Liptay, une chorégraphe suédoise dont les cours de jazz-dance me comblent. Je suis aussi assidûment les cours de danse africaine accompagnés par les djembés de Guem(35); tout le monde fait le même mouvement, répété inlassablement, sur un tempo unique, dans une sorte de transe où il ne s'agit pas de s'exprimer individuellement, mais de faire partie d'un mouvement commun qui permet l'expression de chacun; une vraie leçon d'humanité.

Septembre 1973. La roue tourne. Francis-André est passé de Mercédès à Anita et la situation devient compliquée. Je quitte l'appartement. Après un séjour chez une tante compatissante, puis dans un studio prêté par le fidèle Michel, j'ai trouvé une studette dans le 16^e arrondissement. C'est un agréable rez-de-chaussée qui donne sur un jardin. Je ne paie rien, mais je fais le ménage tous les matins chez les propriétaires et je vais chercher les enfants à l'école à 11 h 30. La maman ne travaille pas. Elle traîne au lit jusqu'à 11 heures ; ça m'évoque des souvenirs. Elle n'est pas particulièrement désagréable ; elle ne me voit pas, ne me parle pas ; je n'existe pas. Je fais mon travail consciencieusement.

L'organisme qui m'emploie habituellement comme monitrice m'a trouvé une place d'animatrice à la garderie de l'UNESCO. J'y travaille tous les jeudis (ou est-ce déjà les mercredis ?). Je m'y plais beaucoup. Les enfants sont très jeunes et de toutes les nationalités. Les relations s'établissent au-delà du langage, par le toucher et les regards. Je gagne juste de quoi manger et comme je me fiche de manger, je peux même parfois prêter de l'argent à mes amis qui, bien qu'étant encore entretenus par leurs parents, n'ont jamais un rond. Je peux en plus profiter du supermarché de l'UNESCO et goûter aux mets de tous les pays. Je n'ai aucun problème matériel.

Philippe me fuit ; sans prévenir. Je m'accroche un peu, vexée, en colère face à l'évitement, avec l'impression que nous avons manqué de courage et que nous sommes restés à côté de nous-mêmes ; mais c'est fini. Il passe la plupart de son temps aux Beaux-Arts, avec Manu ; avec Bernard aussi, un intello situationniste plus âgé. Bernard se sent responsable en tant qu'aîné de transmettre l'art et la manière de bien commencer notre vie de jeune adulte. Nous parlons souvent de Philippe ensemble. Il se charge de me faire découvrir l'acte sexuel proprement dit, comme s'il me donnait un cours. Ma foi, c'est terriblement ennuyeux et décevant. Mais bon ! c'est fait. J'ai quand même vingt-deux ans !

C'est la première fois que ça m'arrive. Je ne suis pas obligée de me lever car ma patronne est en vacances ; alors je reste au lit. Je suis blottie sous les couvertures, en fœtus, dans l'obscurité ; je ne veux ni me lever, ni voir la lumière, ni rien entendre ; je ne veux pas manger, je ne veux pas boire, je ne veux que m'enrouler sur moi-même et me laisser engloutir dans une détresse immense et inconnue ; je ne veux même pas pleurer ; je ne veux qu'un néant, une nuit éternelle et sans conscience. Je reste ainsi tout le jour, et la nuit, et le jour encore, et la nuit encore. C'est la première fois que ça m'arrive, et pourtant, j'ai l'impression de chercher à retourner dans un lieu que je sais déjà. C'est comme un appel vers un ailleurs inhabitable, vers un non impitoyable.

Ce n'est pas le moment.

Juillet 1974. L'année scolaire se termine. J'en ai ras le bol du ménage et du 16^e arrondissement. Je m'inscris à nouveau en fac – de chinois ! – pour profiter encore de la sécurité sociale étudiante et du restaurant universitaire. Je passe chez mes parents, invitée à déjeuner. Sous ma serviette de table, il y a un billet de cinq cents francs qui couvre toutes les impossibilités d'échange passées et à venir et qui me rend bien service. Puis je file animer un camp de vacances pour jeunes étudiants en Pologne. C'est une aubaine ; les voyages dans le bloc communiste sont difficilement envisageables à cette époque.

Vingt-quatre heures de train. Nous faisons un arrêt dans la gare de Berlin-Est au milieu de la nuit. Assoiffée et à moitié endormie, j'ouvre la porte donnant sur la voie. J'entends des KRR-KRR successifs : ce sont des soldats postés tous les trois mètres le long du train qui arment leur mitraillette et la pointent sur moi. Le plus proche me hurle quelque chose en allemand. Je rentre et ferme la porte, sidérée. C'est violent.

Comme aux États-Unis, je suis venue proposer à de jeunes Polonais de découvrir la culture française à travers moi. Comme aux États-Unis, je me heurte aux règles locales. L'abus de pouvoir présente partout les mêmes symptômes.

Le centre de vacances studieuses se trouve à Szczecin, là où l'Oder se jette dans la Baltique. Les jeunes ont dix-huit ans.

La directrice du camp est une apparatchik terriblement méchante et hypocrite. Elle ne m'aime pas et n'a aucune confiance en moi ; c'est réciproque. En bonne soixante-huitarde, j'apprends à mon équipe à résister, à oser désirer la liberté d'action et de pensée.

Un soir a lieu un concert de Don Cherry dans un club de la ville. C'est un événement tout à fait exceptionnel ; pas question de le rater. Alors j'entraîne joyeusement mon équipe à faire le mur, et nous voici dans les rues de Szczecin, énorme port industriel, à l'aspect sordide ; j'ai l'impression de marcher dans un roman de Charles Dickens. Le club est tout petit. Sur la scène, Don est là avec femme et enfants ; tout le monde joue ou danse. C'est harmonieux, simple et festif. Les jeunes n'en reviennent pas. Ils sont issus de familles privilégiées et connaissent surtout l'étude. C'est d'ailleurs étonnant de constater qu'ils connaissent mieux que moi les rues et les stations de métro de Paris, ville où ils n'iront peut-être jamais.

À la fin du séjour, nous sommes allés à Auschwitz. J'ai basculé dans un autre présent; l'ambiance est si prenante; comme si tout était encore là; rien n'est dissous; l'herbe a eu beau pousser entre les traverses et les rails, j'entends les trains, les cris; la puissance de la destruction a laissé sa trace. Je repense aux soldats sur le quai de la gare de Berlin-Est et je ne peux m'empêcher de faire un parallèle. Mêmes sons, mêmes sensations.

L'Holocauste m'a toujours beaucoup concernée et bouleversée, au travers de livres ou de films; sûrement en partie à cause de l'internement de mon grand-père maternel et des séquelles de la guerre envahissant l'inconscient de mes parents. Mon grand-père a réussi à s'évader. Très affaibli, il est mort lorsque j'avais quatre ans. Ma mère a gardé son costume de déporté qu'elle a religieusement conservé dans un placard, mais pas dans sa chambre, non, dans la chambre destinée à recevoir ses enfants ou ses petits-enfants. J'ai toujours trouvé ça bizarre et inconvenant. Lors d'un de mes séjours, nous nous sommes disputées à ce sujet et je suis partie dormir à l'hôtel avec ma fille. Pauvre mère! Je crois toujours qu'elle pense de façon primaire et atavique que si les juifs n'avaient pas été là, les camps d'extermination n'auraient pas existé.

Je suis encore aujourd'hui imprégnée de l'atmosphère sentie à Auschwitz. Un de ces sentiments étouffants où l'on voudrait être capable de sortir de soi un cri assez fort pour anéantir la brutalité et la perversion de nos congénères. Il y a quelques années, j'ai lu *Une vie bouleversée* d'Etty Hillesum; elle avait trouvé comment rester humaine et vivante au cœur de l'horreur, au-delà de la mort.

En fin de séjour, nous passons une journée et une soirée libres à Varsovie avec les quelques jeunes gens devant rejoindre leur province le lendemain. Nous dormons tous dans le même hôtel. Je passe la nuit avec Woytek; il désire vivre « son première fois » avec moi, et ça me fait bien rire, car il me prend pour une femme expérimentée. Je me sens maternelle, la nuit est très tendre, et j'ai toujours vingt-deux ans !

Amour, musique et drogue

Septembre 1974. Des amis emménagent dans une maison à Saint-Cloud et me proposent de faire partie des colocataires. J'hésite ; je ne connais que trois d'entre eux et je ne suis pas sûre de désirer la vie en communauté. Je finis par dire oui, pressée par les autres et par le temps. Je n'ai même pas vu la maison.

Lorsque j'y arrive, je suis d'abord séduite. Il fait beau. Une grille en fer donne sur un grand jardin en pente. La maison se tient en haut du « parc ». Elle est superbe bien qu'un peu délabrée ; c'est une ancienne demeure bourgeoise. Mais voilà, une voie ferrée a été construite en haut du terrain et les trains passent derrière la maison. Le bruit est infernal ; les vitres tremblent. Alors, la maison n'est pas chère. À l'intérieur, je sens que j'arrive après la bataille. Les murs du grand escalier sont une œuvre commune psychédélique et bariolée ; ceux de la cuisine sont laqués rouge vif. Comme j'ai tardé à venir, je récupère la dernière chambre, celle dont personne n'a voulu, celle qui est toute petite et dont la fenêtre donne directement sur la voie ferrée ; je peux presque toucher les trains.

Chacun dans sa chambre a fait à son goût, selon ses moyens et son courage. Je n'ai rien fait, à part mendier un peu de laine de verre et de tissu. Les murs de ma chambre restent de plâtre, avec les traces de l'ancien papier décollé ; un petit matelas par terre, et même pas de tissu marocain cette fois-ci ! J'ai agrafé la laine de verre et le tissu à l'intérieur de mes volets, et ça fonctionne à peu près pour atténuer le bruit des trains.

Nous ne sommes que deux ou trois, je ne sais plus, à devoir gagner notre vie. Tous les autres sont encore entretenus par leurs parents ; ils ont une notion de l'argent assez floue. Françoise est dentiste et la maison est à son nom. Elle doit réclamer la part de loyer à chacun tous les mois et ce n'est pas simple. Tout est à tout le monde et rien n'est grave ! Elle et moi sommes aussi les plus responsables quant à la tenue de la maison, et nous sommes volontiers et tendrement considérées comme des flippées, des emmerdeuses. Le bordel et la saleté font soi-disant partie du désembourgeoisement ; je pense que c'est surtout une histoire de paresse. Il y a six chambres, pour un couple et cinq célibataires. Mais rapidement, les configurations changent et tous ont des amis en vadrouille, alors le grand salon du rez-de-chaussée est la plupart du temps occupé par une vingtaine de personnes. L'ambiance est souvent défonce-musique, parfois voyous-gauchos, rarement normal-calme. Quoi qu'il arrive, il s'agit toujours

de sortir du rôle de travailleur-consommateur docile et abruti, de chercher des voies nouvelles.

Gilles, le cousin de Michel, fait des maths ; son amie Brigitte du chinois ; Beubs, un autre de la bande du 17^e, joue de la basse et fait de la photo ; Patrice, le compagnon de Françoise, cherche dans tous les sens et joue de la batterie. L'autre Michel, celui qui prenait des cours de maths avec Anita, joue du piano électrique. Au niveau des idées, c'est aussi le bordel. L'individualisme est combattu, mais bien vivant à vrai dire. Nous naviguons de manière anarchique entre les pensées de Marx et de Bouddha, pour ne citer qu'eux. Exploration intérieure, amour, humour, partage, rébellion, folie et création sont notre pain quotidien.

Pour les courses, nous sommes bien organisés. Nous allons au supermarché à plusieurs. Pendant que deux ou trois d'entre nous paient des marchandises en amusant la caissière, d'autres passent derrière avec un Caddie rempli jusqu'à la gueule. Pas de code-barres, pas de caméras : il suffit d'être sûr de soi et détendu. La caissière est salariée ; ça ne change rien pour elle. Dans nos esprits ce n'est pas du vol, c'est un acte politique.

Cette année-là, la majorité est passée à dix-huit ans en France. René Dumont, tout premier candidat écologiste, s'est présenté aux élections présidentielles. Bertrand Blier a sorti son film *Les Valseuses* et les années Giscard commencent.

J'ai retrouvé la trace de Gilles, aujourd'hui professeur de mathématiques en Charente-Maritime. Voici un peu de sa mémoire :

— *Elle était adossée à la colline, vrai, mais pas bleue la maison, plutôt grise avec ses murs de moellons ternis par le temps et le passage des trains derrière, le long de la ligne Versailles-Gare des Invalides. Elle avait longtemps dû abriter des familles bourgeoises. Des bien loties au-dessus du parc de Saint-Cloud, vue sur la Seine avant que la barre d'un long immeuble de sept étages, très rupin, n'émerge juste en face et cache la perspective, enfin la remplace par une plongée sur des baies vitrées fumées balconnées où, souvent, l'on voyait des invités en costard-cravate se passer des amuse-gueules en se félicitant que Giscard ait battu Mitterrand au dernier printemps. Dans la maison, dans son jardin, c'était plutôt des pétards qu'on se passait. Ou des acides. Ils rendaient fluo les herbes hautes et évidemment jamais tondues, les transformaient en niches de rires dans les brumes matinales d'automne et les garçons et les filles enlacés que nous étions regardaient, décalés, les visages blêmes dans les wagons tristes qui, sur la voie ferrée, emmenaient embaucher les corps en laisse.*

Ceux qui vivaient là n'avaient pas pour autant jeté la clé, tenaient unanimement à ce qu'on frappe et se présente avant d'entrer. Ceux qui vivaient là, trois filles et quatre garçons amalgamés pour partager le loyer,

étaient des fils de bourges, classes moyennes tout au moins. Dans ce refus du risque de l'anarchie absolue, n'étaient en outre pas pour rien les rigueurs et obligeances de deux d'entre eux, organisateurs farouches, ex-trotskistes de parade ayant délaissé le militantisme de la fin des années soixante début des années soixante-dix pour des expériences plus intimes, entre les yeux. On entrait néanmoins à foison. À toute heure. On restait et s'installait même. Il suffisait d'un rien pour être dans la danse, une rencontre, être le passager d'un métro de nuit, avoir les cheveux longs ; c'était alors un signe certain de connivence. Il y eut même un prol, un vrai, parti à quatorze ans des banlieues de Saint-Nazaire. Un Italien aussi, qui se disait réfugié politique et qui monta un casse raté avec son nouveau copain prol dans les bureaux d'une usine de l'autre côté de la Seine. Et des ados fugueuses pour quelques nuits. Et tous les potes bien sûr, parigots partis un temps à la campagne et squattant lors d'une nostalgie de la capitale, parigots de Paris, ne rentrant plus chez papa-maman, amants ou amantes d'une ou d'un qui vivait ou restait là. Et des dealers bien sûr, mais eux ne restaient pas. Prudence, et c'est tellement mieux, tranquille, dans son nid douillet loin des complications de la communauté.

Dans la trace du désir réalisé de la maison où tout – allez, peut-être pas tout – avait été censé devenir possible, la bande des sept vécut avec plus ou moins de bonheur la première année (la seule où l'auteur de ces lignes vécut là-bas). L'amalgame se déchira par endroits, se renforça en d'autres. Autour de la plastique d'abord. Grande fresque qui descendait les escaliers depuis les combles aménagées, mouchetait l'entrée et explosait dans la grande pièce aux deux volumes séparés par une large porte vitrée qu'ils eurent tôt fait de démonter. Autour de la musique ensuite, ce fut la moindre des choses. Ils bétonnèrent la grande cave, la tapissèrent (toujours la plastique), y mirent le matos du batteur, du pianiste et du bassiste, les trois joueurs de la bande, les trois qui avaient du matos. Du coup, un défilement de musiciens en pagaille fit résonner pour longtemps les murs et les planchers. Pendant quoi ceux qui ne jouaient pas s'égayaient du son, dansotaient et vivaient leur plaisir sans autre objet défini que de paresser le plus possible en se défonçant et aimant les autres. Même les filles qui, parce qu'elles bossaient régulièrement, elles, assuraient les paiements des loyers en cas de défaillance de qui n'était plus subventionné par les subsides familiaux. En bas, des nœuds se renforçaient entre les cordes de deux très bonnes guitares amies et d'une basse tambourinée par les doigts de fée d'une des filles.

Peuplée de fous, la maison ? L'un au moins, oui, qui dès son arrivée peignit en noir plafonds et murs de sa chambre, carreaux des fenêtres inclus. Peuplée en tout cas de vagues d'instants étincelants, cette joie immédiate que le lendemain n'est rien, que tout a lieu là, en face de moi,

dans ce matin où les escaliers bruissaient d'un peuple joyeux croquant la maison comme un fruit goûteux.

Je suis tombée sous le charme de cet Italien venu se réfugier chez nous. Giacomo est petit, vif, très séduisant. Avec moi, il reste discret sur sa vie. Je crois comprendre qu'il fait partie de l'extrême gauche italienne, qu'il a commis quelques actions violentes et qu'il est recherché par la police de son pays. J'ai vu son revolver. Je ne lui pose pas de questions ; il ne répondrait pas, ce ne sont pas des affaires de femmes. Il est doux, prévenant, attentif, drôle. Nous nous entendons bien au lit. De temps en temps, il disparaît trois ou quatre jours sans prévenir. J'accepte. Mais lorsque je me retrouve avec des chlamydiae particulièrement difficiles à soigner, je comprends qu'il doit avoir une femme dans chaque planque et je le vire de mon lit. Je ne conçois la relation amoureuse que dans l'engagement total et la fidélité. Bref, je suis à l'ancienne, possessive et jalouse, en tout état de cause pas d'accord pour partager mon homme. Bien sûr, je pense comme tout le monde à l'époque que le sexe est sans nul doute l'un des moyens privilégiés de se fondre dans le Grand Tout. Nous vivons une période facile où les femmes, grâce à la pilule, n'ont plus peur de tomber enceintes, où on ne parle plus de syphilis et pas encore de sida. Il est normal de se rencontrer sexuellement dès qu'il y a un soupçon d'attirance ou de désir, ou même de se forcer puisque tout le monde aime tout le monde et qu'il faut tout partager.

Mais je préfère rester en retrait, dans une conscience confuse que la communion sexuelle doit rester rare et sacrée. Je retourne vers une abstinence patiente, prudente et tranquille.

À Boulogne, une famille m'emploie pour prendre soin des enfants, de leurs devoirs et de leur dîner. Je deviens rapidement leur baby-sitter adorée, mais je vais aussitôt les abandonner, très lâchement d'ailleurs ; je n'avais pas le courage de leur dire que je les plantais.

En effet, mon ami Michel, lui aussi passionné de danse, me fait entrer dans une troupe de claquettes basée au Centre Américain. Elle est menée par Christian et Roger, deux autodidactes qui ont monté leurs chorégraphies dans la cuisine d'une cité d'Ivry. Christian vient de Guadeloupe ; il est grand, fin, sa peau est d'un noir bleuté, son rire sonore éclate en permanence et ses yeux brillent d'astuce. Roger vient de la Réunion ; il est plus discret, plus introverti, mais si séduisant que je tombe immédiatement amoureuse. Ils font des claquettes à leur manière, plus proche de l'ambiance *West Side Story* que de celle des films de Fred Astaire. Ils sont doués et ambitieux ; cette aventure est pleine de promesses. La fameuse Régine et le très à la mode Cacharel les ont repérés. Ils veulent promouvoir une nouvelle danse de couple qui remplacerait le rock vieillissant ; ça s'appelle le Please. Nous sommes quatre couples ; je danse avec Michel. C'est Cacharel qui nous habille et le lancement a lieu dans la boîte de Régine à Montparnasse. Soirée « people » sûrement, mais à l'époque, je ne sais pas ce que c'est, je me sens très étrangère à ce milieu et franchement pas intéressée.

Christian et Roger fument aussi de l'herbe et un jour où nous sommes ensemble, ils font une halte chez leur dealer. Je dois rester dans la voiture ; je n'ai pas le droit de monter. Ah bon ? Mais pourquoi ? Ce jour-là, je découvre qu'à Paris comme ailleurs le racisme n'a pas de couleur.

Décembre 1974. Le jour je danse, la nuit je suis dans la cave de la maison de Saint-Cloud, aménagée en local à musique. Je dors très peu. Un grand nombre de musiciens et d'artistes défile chez nous, car notre maison est un des rares endroits proches de Paris où l'on peut faire du bruit toute la nuit. Je m'essaie à la batterie ; j'adore ça. Beubs m'a offert une petite basse électro-acoustique en forme de violon sur laquelle je place mes doigts discrètement lorsque d'autres jouent.

C'est la grande époque du jazz-rock. À l'Olympia, j'ai vu le Mahavishnu Orchestra de John McLaughlin(36) : Billy Cobham à la batterie, Stanley Clarke à la basse, Chick Corea au piano. Ils sont tous de remarquables musiciens. Leur musique est instrumentale et laisse une place prépondérante à l'improvisation. C'est impressionnant ; on dirait qu'ils composent et interprètent dans l'instant, avec une acuité et une liberté rares. Malgré tout, cette musique devient vite ennuyeuse pour moi et je la laisse aux spécialistes.

Je préfère écouter le *Heart of Gold* de Neil Young.

Louis a mené son chemin ; il a arrêté ses études de médecine à peine commencées et joue maintenant avec Jacques Higelin. Il passe souvent à Saint-Cloud avec Simon, l'autre guitariste d'Higelin, et parfois aussi avec leur mentor, Jean-Pierre Kalfon, comédien et musicien. Dans la cave, Louis et Simon remettent le rock au goût du jour, pour mon plus grand plaisir. C'est encore un autre cercle de marginaux qui croise le nôtre. Louis fréquente Valérie Lagrange et navigue entre l'appartement où elle vit à la Bastille et notre cave. Notre amitié perdure et s'étoffe. Il me confie toujours ses déboires sentimentaux. Jean-Louis vient de plus en plus souvent aussi. Il a arrêté ses études de musicologie et prend la suite de Louis dans le lit de Valérie dont il deviendra le guitariste pour un temps. Olive passe souvent aussi, Lionel, Philippe, et tant d'autres.

Ils ont tous mis le bout de leur nez dans l'héroïne. À cette époque, dans ce milieu d'artistes et de marginaux, il est difficile de faire l'économie des drogues. Elles sont de bonne qualité, vendues ou même partagées par des dealers parfois étonnamment honnêtes et consciencieux. Les dangers liés à la transmission de virus ou aux éclatements psychiques ne sont pas encore d'actualité. Bien sûr, on sait vaguement qu'on peut devenir dépendant, mais nous nous sentons plus forts que ça. La peur de la drogue nous paraît davantage liée à la peur de tout des petits bourgeois qui n'y connaissent rien, qu'à des

risques réellement insurmontables. Les drogues sont des outils pour nous, chercheurs hédonistes ou rebelles en quête de nouveaux horizons. Et puis de tout temps, les artistes se sont aventurés dans les méandres de leurs cerveaux modifiés par des substances appropriées ; alors, pourquoi pas nous ?

À Saint-Cloud, les livres de Carlos Castaneda⁽³⁷⁾ passent de main en main. Les « voyages » qu'il décrit me semblent exotiques et attrayants, mais périlleux. Je reste très prudente ; j'ai peur. Une nuit, un joint d'herbe m'a fait délirer sympathiquement sur l'organisation du cosmos et le sens de la vie ; j'ai réellement ressenti que « tout est dans tout ». J'avais des visions de molécules qui flottaient dans l'espace, puis se mélangeaient, disparaissaient, aspirées à une vitesse extraordinaire. Bon d'accord, c'était remarquable d'être dans la compréhension totale de l'Univers, mais en même temps je sentais que je pouvais peut-être me déconnecter à vie du réel et ça me fichait vraiment la trouille. Un ami d'ami avait sauté d'un pont sur le périphérique lors d'un mauvais « trip » d'acide et était mort. D'autres se retrouvaient quelque peu perdus au milieu de leurs névroses révélées par les drogues. J'entrevois vaguement et peu à peu que cet appel vers une connaissance plus profonde de l'être était complexe et nécessitait une guidance.

Les occupants de la maison changent. Une des chambres est habitée par Marie-Jo, membre de la troupe de claquettes. Elle a croisé Philippe et ils sont tombés amoureux pendant un voyage à l'acide. Alors je revois souvent Philippe et je souffre un peu de jalousie. Nous avons connu tous les deux une sorte d'amour sans limite, inachevé. Il ne semble pas heureux. Lui aussi ressent un appel dévorant et irrésistible vers cette autre réalité innommée qu'il a peut-être frôlée lors d'un premier trip d'acide dévastateur. Lui aussi a besoin de guidance, de logique, de rigueur. Et c'est par Louis qu'il rencontre un homme un peu plus âgé qui va lui parler de la scientologie, une doctrine encore underground, sorte de synthèse de science, de spiritualité, de métaphysique, de psychologie, d'hypnose, de médecine. Tous les ingrédients sont là pour séduire et rassurer des esprits curieux, bouleversés par une crise existentielle personnelle et générationnelle. Chick Corea, dont Philippe apprécie beaucoup le talent, est membre de cette église. Philippe a plongé. Il a trouvé une nouvelle famille. Il a disparu pour ses amis, et à ce jour, il est toujours formateur des « auditeurs » au sein de cette organisation.

Un soir, nous dévorons tous des spaghettis à la sauce tomate – comme souvent – dans la cuisine. J'en ai marre du monde et monte me coucher tôt. Très vite, Louis me rejoint, avec sa guitare acoustique. Il a écrit une chanson, *Good Bye Sweet Heart*, et il me la chante au pied du lit. C'est une belle chanson d'adieu, mais d'amour aussi ; d'amour éternel bien sûr, celui qui brave le temps, la distance, la séparation. Je l'entends, je succombe et nous faisons l'amour à la sauce tomate, presque gênés de devenir si banals. Notre tendre et respectueuse amitié amoureuse a traversé notre chair. C'est comme une retenue d'eau dont on ouvre enfin les vannes.

Je n'attendais que ça : une passion unique, fusionnelle et exclusive, pleine d'engagement et de rêves d'éternité, débordante. Il est mon prince, je suis sa princesse, le reste n'a plus d'importance. Nous allons vivre ensemble, vieillir ensemble, mourir ensemble. Nous ne nous quittons plus. Voilà, j'ai trouvé ce que je cherchais. Mon homme.

Je m'inquiète pour sa fiancée, Caroline. C'est une fille superbe, très attachante. Il l'a parfois amenée à Saint-Cloud. Il me dit qu'il n'en peut plus, qu'il veut la quitter. Ça se passe mal. Elle l'aime à la folie. Elle vient hurler la nuit sous la fenêtre de la chambre de Louis, chez ses parents.

Un jour, Louis m'emmène au château d'Hérouville où Higelin enregistre son disque. Le soir, une petite fête est organisée. Un road(38) d'Higelin, motard et rocker patenté, m'invite à danser le rock. J'adore danser le rock ; ça fait déjà longtemps que ce n'est plus du tout à la mode alors c'est une aubaine et je m'en donne à cœur joie. Nous dansons bien et tout le monde nous regarde. Louis surtout ; il a un regard assassin ; il est fou de jalousie. J'ai droit à une scène terrible. J'aime Louis : je ne danserai plus le rock. Je suis encore une petite fille obéissante.

Bientôt, avec Louis, je sniffe ma première ligne d'héroïne. Je le suivrais n'importe où. Moi aussi je l'aime à la folie.

C'est bon, l'héroïne ; très bon même ; c'est tellement bon qu'on nage dans un doux bien-être d'où tout problème est exclu ; on avait faim, on n'a plus faim ; on était enrhumé, on n'est plus enrhumé ; on avait mal quelquefois, on n'a plus mal ; on était angoissé, on n'est plus angoissé ; on se sentait séparé de l'autre, on est envahi d'amour et de tendresse comme jamais on ne l'a été ; on n'a pas de boulot, pas d'argent, pas de projet, on s'en fout. Alors pourquoi ne pas en prendre tous les jours ? Il faudrait vraiment être con pour se priver de ça, non ?

C'est bien ce qu'on se dit avec Louis. Notre histoire d'amour se trouve sublimée par le leurre de l'héroïne et nous ne décollons plus l'un de l'autre. J'ai oublié la petite Helen de *Panique à Needle Park*. Et pourtant, je suis comme une de ses sœurs, une petite âme qui cherche partout comment combler ses manques et panser ses blessures indicibles.

Louis habite maintenant à Saint-Cloud avec moi ; Brigitte est partie et sa grande chambre donnant sur le jardin s'est libérée. Nous y passons tout notre temps libre. Ça marche merveilleusement bien pendant environ deux mois. Bien sûr, il faut prendre un peu plus de poudre chaque jour pour retrouver l'état où l'on est bien, mais ce n'est pas un problème.

Et puis la situation s'envenime : on n'en prend plus pour être bien, on en prend pour ne pas être mal ; on ne peut plus faire autrement que d'en prendre ; si on arrête, tous les problèmes sournoisement tapis sous les effets de la drogue remontent en surface avec une intensité insupportable ; les douleurs, l'inconfort physique et psychique sont tels qu'aucun raisonnement n'est plus valable ; la seule solution est d'augmenter la fréquence des prises. C'est l'impasse, la prison, la dépendance, l'aliénation ; tout le contraire de ce à quoi j'aspirais.

Heureusement, je suis toujours prudente et je ne me pique pas ; je reste sagement au sniff. Et par chance, la drogue ne prend pas toute la place dans notre vie. Louis est avant tout attiré par la musique et je suis avant tout attirée vers notre amour. Alors assez rapidement, nous décidons de nous limiter, conscients qu'il faudrait déjà faire marche arrière. C'est un choix salutaire, mais extrêmement difficile à tenir.

Nous mettons de très longues années à nous en libérer complètement.

Un matin, je pars danser, comme tous les matins.

Il est prévu un arrivage d'acides à la maison dans la journée. J'aimerais essayer cette fois-ci ; je me sens enfin prête pour une visite de mes synapses et d'un au-delà mystérieux ; je ne veux pas mourir idiote. Je demande à Louis et aux autres de m'attendre pour que nous le prenions tous ensemble.

— Oui, oui, d'accord, on t'attend.

Lorsque je rentre du Centre Américain en fin d'après-midi, je n'ai qu'à croiser le regard des uns et des autres pour comprendre qu'ils ne m'ont pas attendue.

— Tu n'as qu'à le prendre maintenant, me dit Louis embarrassé.

Non, je n'ai pas envie ; j'aurais au moins quatre heures de décalage ; je me sentirais seule dans ce voyage, et c'est ce que je veux éviter à tout prix. Tant pis, tant mieux. Il faut croire que ce n'est pas pour moi. Mes amis impatients et égoïstes m'ont peut-être évité la folie.

Dans la cave a lieu une jam(39) façon transe. Je remplace un peu Patrice à la batterie, et puis je prends la basse ; Louis joue un riff comme lui seul sait le faire. Un riff, c'est un tout petit bout de musique avec un son bien précis, autonome, qu'on peut répéter en boucle et qui porte une ambiance spécifique et singulière. Nous le jouerons une grande partie de la nuit. Nous sommes assez proches de la musique africaine dans notre façon de répéter inlassablement le même thème pour le remplir de plus en plus. Il prendra une couleur et une force indestructibles. Plus tard, c'est ce riff qui soutiendra les paroles de Jean-Louis dans *Flipper*(40)

Juin 1975. Olive appelle Lionel et Louis pour un concert au festival de la Bièvre en banlieue parisienne ; une petite scène, montée vaille que vaille sur un terrain vague. Il fait beau. Nous montons sur la scène et je m'installe discrètement sur le côté, près de Louis. Lionel va jouer de la basse et chanter. Il s'approche du micro et se trouve soudainement comme happé, puis immédiatement collé au pied de micro ; son corps est raide comme une planche. Il tombe de tout son long en arrière à plat dos sur le sol, sa basse contre lui et le pied de micro toujours collé aux cordes métalliques de l'instrument. Louis jette sa guitare et se précipite sur Lionel. Il donne un puissant coup de pied dans le tas, faisant ainsi voler le pied de micro et la basse. Lionel est sonné. Louis vient de lui sauver la vie. C'est le seul à avoir compris suffisamment rapidement que rien n'était relié à la terre et que Lionel était en train de mourir électrocuté. Je suis subjuguée par sa présence d'esprit ; c'est mon héros, c'est mon homme.

Je prends la basse. Nous jouons *The Pusher*⁽⁴¹⁾. Louis me souffle les accords à l'oreille et je m'en sors. D'autres morceaux suivent. C'est mon premier concert ; ça ne fait qu'une dizaine de jours que j'ai vraiment commencé à jouer de la basse.

Malgré les nuits d'amour, les nuits de musique, les effets pernicioeux des substances diverses et variées que je consomme, je continue de danser tous les jours. Nous nous produisons à l'Olympia, avant Laurent Voulzy et Alain Souchon, nouveaux venus assurant la première partie de Jean-Jacques Debout. Juste une petite chorégraphie de groupe où nous dansons tous la même chose. C'est très rythmé, très vivant. Je suis habillée en bonne sœur. Puis nous partons en tournée, mais la mayonnaise ne prend pas. Je suis déjà ailleurs. Je quitte la troupe.

Michel me sort à nouveau d'affaire en me faisant traduire des documents pour la société d'informatique de son père. Le vocabulaire est technique et je n'y comprends rien, ni en français, ni en anglais. Je renoue à cette occasion une petite relation avec mon père, ingénieur et presque bilingue. Mais lui, c'est plutôt la machine-outil. À nous deux, nous faisons des traductions très approximatives, et le pauvre Michel, devant ma situation financière, mettra des mois à me faire comprendre que son père n'a plus besoin de nos traductions.

Louis a déjà quitté Higelin. Il n'est pas né pour faire le guitar hero derrière un chanteur ; il aspire à jouer en groupe. Une de ses rencontres, batteur, passe à la maison. C'est Richard. Beau gosse, en pleine santé, il porte une moustache bien taillée. Il paraît propre et soigné à côté des autres, très différent des « clochards célestes(42) » avec lesquels je vis ; un peu minet à mon goût. Il est toujours accompagné d'un berger allemand sympa nommé « One ». Richard habite dans un pavillon d'une autre banlieue, en compagnie d'une fiancée et d'amis sympas eux aussi. Il a quitté l'école très jeune et sera batteur du plus grand groupe du monde, c'est sûr. Il est déterminé, travaille sans relâche et son jeu de batterie est assez technique, dans le style jazz-rock. C'est encore l'époque où les amoureux du rock pur et simple ou des jolies mélodies font figure de demeurés.

Louis a présenté Richard à Jean-Louis, déterminé lui aussi à devenir auteur-compositeur-interprète d'un groupe de rock. Ils ont formé un trio avec Daniel, un ami de Richard. Jean-Louis s'était essayé avec les uns et les autres, souvent dans notre cave. Je le découvre un peu plus, lui qui ne paraît ni propre ni soigné. C'est un petit mec volontaire et bourré d'énergie, habillé plutôt hippie, qui aime déconner et être le

centre d'intérêt. Il vit dans un studio que possèdent ses parents face à leur appartement de Neuilly, ou parfois chez ses fiancées.

La cave est de plus en plus fréquentée et les bœufs(43) sont quotidiens. C'est un défilé permanent. Je joue de plus en plus souvent de la basse, encouragée par Louis. Il aime mon jeu simple et rond, las de subir les démonstrations techniques et masculines habituelles. Je ne suis pas une concurrente ; je suis au service de ce qui se passe.

Nous quittons Saint-Cloud. Je ne sais plus quand ; le fil du temps s'est emmêlé dans mon cerveau chahuté par toutes ces expériences. Louis pense que je « mérite mieux ». Encore une histoire de mérite... Et puis l'héroïne, toujours un peu présente en toile de fond, n'est pas du tout appréciée dans la maison ; elle sépare ceux qui en prennent de ceux qui n'en prennent pas ; elle enferme.

Nous nous faisons héberger à droite à gauche, puis chez les parents de Louis. Je suis une jeune fille bien élevée et la cohabitation fonctionne à peu près malgré notre style de vie.

J'ai trouvé un travail de secrétaire, un peu poussée par le père de Louis qui juge sévèrement notre oisiveté. C'est vrai, nous n'avons plus de projet. Est-ce à ce moment-là que Louis est allé à l'hôtel où séjournaient les Rolling Stones ? Il voulait les rencontrer, sachant qu'ils cherchaient un guitariste. Je ne sais plus.

C'est difficile pour moi d'être à la fois une jeune fille charmante avec mes « beaux-parents », efficace au travail, puis de retrouver Louis et ses petites lignes blanches la nuit. Nous nous demandons ce que nous allons faire de notre vie ; l'amour est bien là, immense et chaud, mais nous sommes mal dans notre peau et le désenchantement nous gagne peu à peu, comme une coulée de lave qui avance inexorablement.

Je ne veux pas vivre de mauvais moments avec mon prince. Alors je décide de le quitter ; je ne connais pas d'autre solution que la rupture.

Je retourne à la maison de Saint-Cloud où on m'accueille comme une brebis égarée qui revient au bercail. Je me sens orpheline et la chaleur de la communauté me fait du bien. Françoise est vraiment bonne. De plus, les délires se sont un peu calmés ; l'atmosphère est paisible.

Le lendemain soir, nous sommes tranquillement attablés dans la cuisine, comme une famille sans histoire, et nous mangeons nos éternels spaghettis à la sauce tomate. C'est alors que Louis débarque. Il ne dit bonjour à personne, plante ses yeux dans les miens et lance d'un ton sec et impératif :

— Tu rentres à la maison.

C'est sans appel. Françoise me regarde intensément, comme pour m'aider à dire non ; elle sait que je vais obtempérer. L'air coupable, je me lève sans finir mon assiette et monte rassembler mes affaires. Je

quitte à nouveau Saint-Cloud pour suivre mon homme, celui qui me veut à ses côtés envers et contre tout.

Ce lien, aussi usé soit-il aujourd'hui, ne se rompra jamais.

En attendant, je suis toujours une petite fille obéissante.

Mai 1976. Fabienne est une amie d'Higelin ; elle a été la fiancée de Jimmy Page, guitariste de Led Zeppelin. Maintenant, elle veut monter son groupe et fait appel à Louis, dont le talent est désormais notoire. Il y a déjà un bassiste et un autre guitariste, Éric(44), assez doué, très introverti. Louis recrute un batteur par petite annonce. Le groupe est formé et s'appelle Shaking Street.

Je ne quitte plus Louis d'une semelle ; nous sommes à nouveau collés l'un à l'autre quand ce n'est pas l'un dans l'autre, et nous avons renouvelé nos serments d'engagement éternel. À la première répétition, le bassiste n'est pas là ; à la deuxième non plus. À la troisième, Louis propose que je prenne la basse, et c'est ainsi que je deviens la bassiste de Shaking Street.

Le premier concert a lieu au Dejazet. La salle est pleine. Quelques punks au premier rang nous crachent dessus. Je ne connais pas les punks ; je ne sais pas que c'est leur manière à eux de signifier qu'ils nous apprécient et qu'ils sont avec nous. Je trouve ça insupportable. J'arrête de jouer et me lance dans un discours enragé sur l'amour et la haine, la haine et l'amour. Fabienne me regarde, déconcertée ; d'ailleurs, tout le monde me regarde. Jean-Louis, qui était dans la salle, me dira plus tard à quel point je l'avais étonné. Je réalise aujourd'hui que j'étais présente et libre, sans souci des convenances, des rôles ou des hiérarchies. Oui, ça peut paraître étonnant cette prise de liberté que je me donne en interrompant un concert, ou une conversation. Ce n'est pas une coupure de rythme, ni un passage à l'acte regrettable. C'est une prise de conscience qui s'exprime comme une déclamation que le rock permet, et qui continue dans la musique. Je revendique encore et toujours ce type d'irruption, même si je dérange ainsi la famille, les amis et les autres...

Le concert reprend ; les punks ne crachent plus.

Si je suis restée totalement à l'écart du mouvement punk émergeant en France à cette époque, c'est sans doute à cause du fait que la rébellion était pour eux une valeur en soi ; elle ne s'inscrivait pas dans l'histoire de l'évolution des sociétés humaines. No future, c'était la fin du monde ; une idéologie sans projet, et très vite rien qu'une mode.

Shaking Street est néanmoins considéré comme un groupe punk et managé par Marc Zermati, anciennement proche des « situs », et acteur important du mouvement punk français. Son magasin de disques, l'Open Market, est un lieu de découvertes et de rencontres.

C'est ainsi que nous donnons quelques concerts pendant l'été, en particulier au festival de Mont-de-Marsan – First European Punk-Rock Festival ! – organisé par Marc.

Et puis les rapports entre Louis et Éric se tendent subtilement. Tous deux remplissent des fonctions trop similaires et se disputent inconsciemment la place de chef d'orchestre. Je n'ai pour ma part réellement tissé de liens avec aucun des membres du groupe, et les minauderies de Fabienne sont loin de mes aspirations conscientes ou inconscientes. Je ne suis là que pour être avec Louis.

Nous quittons le groupe.

Été 1976. C'est la canicule. On nous a prêté une petite chambre sous les toits et nous y restons étendus sur le lit sans pouvoir bouger ni dormir. L'été se passe dans la torpeur.

Septembre 1976. Nous sommes invités à l'inauguration du Chalet du Lac dans le bois de Vincennes. Le type qui a repris l'affaire a fait venir de Londres pour l'occasion un nouveau groupe très underground, bien dans la mode punk. Le groupe s'appelle les Sex Pistols.

Louis et moi arrivons assez tôt. C'est la panique : les chaises ont été repeintes dans l'après-midi et elles ne sont pas sèches. Les premiers invités arrivent ; une clientèle de riches noctambules branchés, qui viennent se perdre et se comparer. Je regarde les femmes, habillées soigneusement pour l'occasion, s'asseoir sur les chaises encore un peu humides, et je souris devant ce spectacle bêtement réjouissant. La nuit tombe, le lieu se remplit, et bientôt le groupe est annoncé. La scène est toute petite. Je m'approche sans difficulté. Ils sont quatre, déguisés en mauvais garçons psychotiques, remarquablement coiffés, vêtus de camisoles de luxe ; ils jouent un rock basique, sans envolées, braillant vaillamment et sincèrement leur révolte obligatoire et assortie à leur coiffure ; de bons p'tits gars, bien coachés, bien drogués, bien à leur place dans une contre-culture déjà récupérée par les faiseurs de profits. La société du spectacle fait décidément feu de tout bois. Je ne marche pas dans la combine.

Les Rolling Stones viennent jouer à l'hippodrome de Pantin. Louis et moi avons acheté des places pour les quatre soirs. C'est une grande excitation pour Louis. Pour moi aussi, puisque je vis pour lui et à travers lui ; j'ai épousé ses goûts, ses envies, ses désirs, ses émotions ; je ne sais pas encore aimer autrement.

Le premier soir, nous arrivons très tôt, comme de bons fans, pour être sûrs d'être au premier rang. C'est la première fois que je les vois sur scène. J'apprécie vraiment la plupart des chansons, mais quelque chose ne passe pas ; malgré l'immense talent de chacun, la musique et le groupe sont désunis. Esprit es-tu là ? Non. Je me concentre alors sur celui qui me séduit le plus. C'est Charlie Watts, le batteur. Il est d'une discrétion et d'une finesse qui me ravissent, et pourtant, c'est lui qui porte toute la musique. Le toucher de Charlie a cette présence et cette grâce qui viennent du fond de l'être ; il a un sens du rythme qui colle idéalement au mien, très au fond du temps. Le bassiste Bill Wyman n'a qu'à tranquillement se poser sur ce tapis roulant, le rendre mélodique et encore plus moelleux. C'est tout confort pour un Keith Richards déglingué, qui peut se laisser aller à mal jouer, puisque de toute façon il a de bonnes idées, de bons riffs, une élégance naturelle et un son si personnel, plein, et précis. Mick Jagger fait un tel cinéma qu'il arrive à me faire oublier qu'il est un auteur et un chanteur singulier et brillant. Et Ron Wood est devenu le clone de Keith Richards, mais dans sa plus mauvaise période. Poor Ron !

Je suis déçue. Bah ! C'est peut-être un mauvais jour ? Nous verrons demain. Le lendemain, même punition. Alors nous sommes partis au milieu du concert et nous avons facilement revendu nos places pour les deux jours suivants.

« L'essentiel est invisible pour les yeux » disait le renard au Petit Prince.

Téléphone

Novembre 1976. L'idée de former un groupe de rock plane plus que jamais au-dessus de nos têtes. Tout ce petit monde frétille. Les personnalités se confrontent et s'observent. Les groupes se forment parfois pour quelques mois, pour une semaine ou même une soirée. Richard, son ami Daniel et Jean-Louis consolident leur trio. Ils ont même enregistré un 45-tours sous le nom de Semolina. Richard a dégotté un concert au Centre Américain pour le 12 novembre 1976, jour des élections américaines. Mais peu de temps avant cette date, Daniel quitte le groupe pour des raisons personnelles douloureuses. Les concerts sont trop difficiles à dénicher : il est hors de question d'annuler. Louis est appelé à la rescousse. Bien sûr, il accepte ; il a même une bassiste à proposer. Jean-Louis est réticent : une femme dans un groupe de rock ! Non mais...

Il faut dire qu'à l'époque, dans le rock, les femmes tiennent plutôt une place de groupie, d'attribut phallique, ou au mieux d'assistante efficace. Certaines parfois se mettent à chanter, mais on ne voit pas de femmes tenir un instrument et se fondre dans un groupe d'hommes.

Louis insiste.

C'est ainsi que nous nous sommes formés ; pour un seul concert et deux par deux ; les couples étaient déjà constitués.

Nous nous enfermons tous les quatre pendant dix jours dans la toute petite cave d'immeuble des parents de Richard. Une belle cave ancienne en pierres, basse de plafond et sans aération aucune. Elle est vraiment minuscule et c'est tant mieux. C'est là qu'est né LE son TELEPHONE. La plupart du temps, il n'y a que nous ; pas d'amis, pas de parasites, pas de dealers, pas de spectateurs, pas d'acheteurs, pas de managers, pas de critiques, pas de groupies ni de fidèles admirateurs, personne. Rien que nous quatre et ce son, qui naît à travers nous, entre nous, malgré nous, parce que chacun de nous donne tout ce qu'il a à donner, simplement parce que c'est la seule chose à faire ; chacun est à sa place et remplit sa fonction. Les quatre atomes ont formé une nouvelle molécule qui n'a pas encore de nom et dont on ne connaît pas encore les pouvoirs.

Le répertoire se compose des quelques chansons que Jean-Louis a déjà écrites. Elles s'appellent *Hygiaphone*, *Métro (c'est trop)*, *Téléphomme*, *Sur la route*... Nous les malaxons, les triturons, jusqu'à ce qu'elles semblent sortir de nous. Même traitement pour les reprises de nos groupes favoris. Je me souviens de *Street Fighting Man* des Stones,

que nous avons traduite et appelée *Révolution* ; c'est Louis qui la chante. Nous jouons une autre chanson des Stones, *Connexion*, que Louis a arrangée en rock-reggae ; et aussi un medley(45) de chansons de Chuck Berry. Chaque morceau est d'abord une traversée, où il faut tâtonner, improviser et prendre des risques, rencontrer ses limites. Ensuite, nous construisons.

C'est une occupation intense et envoûtante. Je considère Louis comme un grand maître d'œuvre, inspiré, précis et exigeant ; il s'occupe de tout ce qui concerne la musique : les schémas basse-batterie, les rythmiques des guitares, les solos, les chœurs. Nous sommes tous les quatre totalement engagés dans notre manière de jouer. Une énergie saine et créatrice jaillit de chacun de nous, dans l'instant, attirée par le son que nous produisons ensemble. Dans les bons moments, nous nous oublions ; et c'est prodigieux d'avoir accès à cette sorte de transcendance, à ce son immanent. Parfois, le travail est plus poussif, la sauce ne prend pas, et alors c'est presque déchirant. Ce qui caractérise ces dix jours de travail, c'est que réellement nous prenons du temps, beaucoup de temps, le temps qu'il faut pour descendre au plus profond de nous, en remonter ce qui s'y trouve et le transformer pour que tout s'assemble bien. C'est une gestation, pour laquelle j'offre le ventre le plus rond et le plus porteur possible : mon son de basse.

Jean-Louis habite maintenant un bel appartement près du Trocadéro, avec Olive et François. Ces deux-là se sont connus dans une boîte à bac où chacun avait repris ses études après des années d'errance. La famille de François a quitté Paris, et son père a gardé ce pied-à-terre avenue Frémiet. Nous en faisons notre quartier général. L'ambiance est chaotique ; je me sens égarée et j'ai souvent envie de fuir.

Richard, prétendant que nous jouons pour les élections américaines, a contacté la troisième chaîne de télévision afin que le concert soit annoncé aux actualités régionales.

Tous les amis du trio de Frémiet sont sur le coup pour la promotion. Nous avons repris un tract des Stones, superposant nos quatre visages et la gueule de One en médaillons. L'affichette annonce un concert ROCK ! avec un gros « ! », car nous n'avons pas encore de nom. Ça fait un peu Club des Cinq⁽⁴⁶⁾.

Olive se charge de subtiliser des bombes de peinture rouge, François utilise l'imprimerie de son père pour les photocopies. Tout Paris est bombé – comme en 68 – de CONCERT ROCK ! rouges, et nous allons draguer les gens dans les cafés. Parmi les amis des uns et des autres, les rôles se distribuent naturellement. Il y a une grande effervescence autour de ce concert à venir, et un genre de collectif de soutien se forme spontanément.

Le jour J, au Centre Américain du boulevard Raspail, il y a plus de cinq cents personnes venues écouter un « concert rock ! » d'un groupe qui n'existe que depuis dix jours. Ça me fait drôle de jouer dans la salle où j'ai dansé pendant des années.

De la cave, nous avons remonté notre son ; il ne nous quittera plus, sauf à la toute fin de notre histoire. De nous sort quelque chose de très puissant ; notre investissement est total, notre générosité brute ; nos qualités et nos défauts s'équilibrent, se complètent ; nous avons la rage de vivre et elle nous sort par tous les pores de la peau. Ma rage est singulière, car contrairement aux trois autres, je n'ai jamais rêvé de devenir une rock star. J'ai juste rêvé d'un autre monde.

Ce soir-là, le public nous reçoit 5 sur 5, et c'est parti !

Ça m'est pénible d'y revenir, mais je ne peux pas ne pas en parler. « Elle » était très présente à Frémiet. Je veux parler de l'héroïne. J'avais l'impression que c'était relativement bien géré, et surtout l'affaire de chacun. Comme les esprits restaient vifs et créatifs, et que nous étions dans une belle dynamique, je ne me rendais pas compte de ce qu'elle masquait de nos intériorités et de ce que le fait d'en prendre disait de nous. Nous n'en parlions pas ; c'était comme un détail sans importance, une coutume. Tout le monde avait de l'humour et nous passions beaucoup de temps à rire de nous et de tout. Mais avec le recul, je garde un souvenir assez glauque de cet appartement. Certains se piquaient, discrètement, mais pas suffisamment pour que mon esprit n'en soit pas assombri. Chacun était là avec ses névroses intactes et ses blessures d'enfance. Les relations se mettaient en place sur un terrain miné.

Il y avait Charlotte. Elle était très belle. À quinze ans, elle avait tout quitté pour vivre avec Olive. C'est lors de notre concert, où il jouait en première partie, qu'elle était tombée folle amoureuse ; une histoire passionnelle et parfois violente. Et puis elle s'était consolée dans les bras de François, parce qu'elle souffrait trop. Et puis elle était tombée dans les filets de Jean-Louis qui l'avait glissée parmi ses autres conquêtes. Enceinte d'Olive, elle s'était fait avorter ; c'est François qui l'avait accompagnée. Elle avait fini par se sauver, dans tous les sens du terme. La petite *Fait divers*⁽⁴⁷⁾ c'est un peu d'elle.

Je ne crois pas que je portais de jugement conscient sur nos mœurs, mais j'avais la sensation confuse que ces comportements n'étaient ni très révolutionnaires ni très bienfaisants. Ils révélaient un système de fonctionnement profondément machiste et égoïste, où la femme était désirée mais méconnue, admirée mais méprisée, utilisée parfois avec tendresse et insouciance d'accord, mais quand même ! Quelque chose de l'ordre de l'abus de pouvoir me dérangeait fortement ; situation inconfortable pour tout le monde. J'avais envie de mettre un peu d'ordre, un peu de sens, et quelques limites dans tout ça. C'était mission impossible dans cet appartement où l'anarchie absolue était commodément révérée. Une femme dans un groupe de rock ! Non mais...

Louis et moi formions un couple plutôt touchant, stable et tranquille

en regard de ces extravagances postadolescentes. Mais je n'étais pas qu'heureuse. Je ne voyais quasiment plus ma famille, je n'avais plus aucun contact avec mes anciens amis, je ne dansais plus ; j'étais comme enlevée loin de mon pays. La lutte intérieure entre les pulsions de mort et les pulsions de vie était désordonnée, insensée. Mon sang bouillonnait et tout était brouillé. Lors d'un de ces combats mystérieux et enragé, j'ai tenté de m'ouvrir les veines, sans doute juste pour provoquer le présent. C'était comme une saignée qu'il fallait faire d'urgence. Quelles failles étions-nous en train d'essayer de remplir coûte que coûte ?

Nous nous inventons au jour le jour une vie intense et innovante ; très « situ » en fait ! Les amis sont toujours là ; Cowboy, qui travaille chez un réparateur de téléviseurs, se charge de trouver de quoi faire le son ; avec Plume, un autre ami batteur qui joue avec Olive, ils ont un bon vieux J7 qui transportera notre petit matériel. Nous disposons aussi de la 4L fourgonnette de Louis.

Jean-Louis s'enferme souvent dans sa chambre pour prendre des notes sur tout et sur tout le monde. Louis joue de la guitare dès le réveil, au bord du lit. Richard mène sa vie avec ses amis du côté de Villemomble, et travaille ses roulements. Je suis là, disponible et serviable. Je ne travaille pas mon instrument, je n'aime jouer qu'avec les autres. Moi aussi je m'occupe de tout et de tout le monde, sans prendre de notes ; je regarde tout et tout me regarde ; il n'y a pas de domaine réservé. Parfois, certaines paroles de Jean-Louis ont une portée sexuelle et sexiste tellement limitée que la femme que je tente de devenir se dresse et se bat pour ne pas avoir honte. Quoi qu'il arrive, nous nous retrouvons tous les jours pendant de longs moments hors du temps dans la cave des parents de Richard pour jouer, et jouer encore. Tout est enregistré sur cassette ; après les répétitions, chacun repart avec le groupe dans son sac. Nous écoutons nos séances chacun de notre côté pour en dégager de nouvelles idées ou des transformations à apporter pour le lendemain. À vrai dire, personnellement, je laisse faire Louis qui passe ses heures de sommeil qu'il ne trouve pas le casque sur les oreilles. Et chacun pose ses cailloux pour construire le chemin de notre avenir commun ; chacun avec sa pensée, ses aptitudes en libre circulation et en libre-échange.

Nous cherchons un nom à donner au groupe, car la force des choses impose de continuer l'aventure sans le moindre doute. Téléphone, le dernier nom de la liste, gagne par élimination ; ça sonne bien, c'est international, c'est un outil de communication, et c'est ça notre truc : communiquer.

Il faut aussi se choisir un représentant, ou un manager. Louis et moi penchons pour François ; il nous fait marrer avec son air d'intello qui bouffe du curé et du flic à longueur de journée. Richard et surtout Jean-Louis penchent pour Vladimir, un des meilleurs amis de Richard ; tout aussi investi et sympa, plus âgé, plus présentable. L'aspect anarchique et désordonné de François n'est pas très rassurant, sa

jeunesse non plus, et dans la petite cuisine de Frémiet j'ai une longue discussion avec Jean-Louis pour le convaincre : nous débutons une aventure particulière, soudaine et inédite, avec la prise de risques que cela comporte ; François me paraît être la meilleure personne pour représenter, défendre et servir l'essence du groupe ; il est d'une grande sincérité dans sa révolte et c'est fondamental pour moi ; de plus, il téléphone partout et laisse le numéro de Frémiet à tous ceux qui sont susceptibles de nous organiser un genre de concert improvisé dans une France presque vierge de rock.

Je continue les petits boulots et les colonies de vacances pour mettre quelques aliments dans le réfrigérateur de Frémiet où Louis et moi, devenus un peu nomades, habitons de temps à autre.

Assez vite, une équipe de six personnes se constitue pour partir sur la route, à la rencontre des jeunes Français prêts pour notre rock. Ce que j'entends par rock, c'est une musique, porteuse des idéaux que notre génération avait tenté de mettre en œuvre, à la suite de nos aînés. Et à cette époque, j'ai l'impression que nous sommes nombreux à l'entendre de cette façon-là. Nous n'avons aucune intention de signer dans une maison de disques. Les essais antérieurs de Richard et Jean-Louis se sont soldés par un échec, et notre voie ne peut se situer qu'en dehors du système dominant. L'idée même d'enregistrer un disque nous paraît déplacée ; fixer notre œuvre la sortirait du mouvement de la vie et la priverait de sa qualité première.

C'est d'accord. François sera notre manager. Il est d'une efficacité remarquable. Il n'a rien en commun avec les gens du business. Nous non plus, nous n'avons pas grand-chose en commun avec les artistes français connus du moment. Nous ferons autrement. Nous serons des alternatifs avant l'heure. Nous ne demanderons rien à personne, si ce n'est à nous-mêmes, à nos proches, et à ceux qui vont dans la même direction que nous.

Nous voilà partis. Il n'y a ni salles ni réseaux pour la musique rock ; nous devons improviser. Et ça, c'est notre truc. Nous sommes prêts à jouer partout, quels que soient les obstacles ou les difficultés. Nous avons froid, nous coulons des bielles, nous dormons chez l'habitant, ou dans le J7, ou dans la 4L, on nous vole nos guitares, nous ne mangeons pas ou peu ou mal, peu importe ; nous sommes sur la route de jour comme de nuit, libres, unis, créateurs de notre existence, invincibles ; c'est exaltant. Ce qui se passe sur scène entre nous grandit et prend de la force à chaque concert ; c'est phénoménal. Je suis comme un poisson dans l'eau.

« Assembler, c'est produire de l'inattendu » dit Albert Jacquard.

Quelle chance nous avons !

Très vite, ma maison c'est la scène, mon jardin c'est la route, ma famille c'est Téléphone. Je suis l'aînée et la seule femme. Mon éducation sévère m'ayant alloué des modes de fonctionnement bien pratiques pour le groupe, j'ai quelques fonctions particulières : je garde soigneusement le peu d'argent que nous gagnons – lorsque nous en gagnons –, je récupère les affaires qui traînent, je vais à la laverie automatique faire la lessive pour tout le monde, je veille à ce que nous

ne soyons pas en retard... je suis une vraie maman.

Sur scène, je n'ai pas de place fixe ; mon ampli est entre la batterie et l'ampli de Louis, côté cour ; Richard trône au fond de la scène ; Louis et Jean-Louis sont devant, chacun avec un micro ; je me balade, mouvante au cœur de l'espace qu'ils délimitent tous les trois. Ça me va très bien. Je fais le lien. Ça s'est fait naturellement, sans que nous en discussions. Je peux faire face au public, ou lui tourner le dos, selon que la musique m'appelle vers la batterie ou vers les guitares. Richard est un peu volage au niveau du tempo, et je m'applique à rassembler, recentrer, tenir le rythme, avec mon gros son bien ample et bien tenu ; pas de temps, pas d'espace pour des recherches mélodiques, encore moins pour des fioritures, ou des démonstrations. Je joue avec les doigts, sur des grosses cordes à filets ronds. Au début, et pendant plusieurs semaines, mes doigts saignent, éclatés par les cordes. Je mets des pansements, mais ils s'en vont avant la fin du premier morceau. Peu importe. Sur scène, la douleur n'a plus la même place ; on la perçoit de loin, elle ne dérange pas. C'est magique !

Le Gibus est LE club underground parisien. À vrai dire, il est tellement underground que je le trouve proche des bas-fonds. Mais c'est un lieu qui nous accueille souvent, l'une des seules salles à Paris où nous pouvons nous produire. C'est là que nous rencontrons Daniel Goth ; il travaille en banlieue, à Massy, comme éducateur ; c'est un fan de rock en général, et des Stones en particulier. Il est l'un des premiers à me faire sentir que oui, réellement, nous sommes forts, importants, singuliers, que nous pouvons toucher et influencer. Il met en lumière notre fonction humaine et sociale, le sens et l'utilité de ce que nous produisons. C'est capital pour moi. Grâce à lui, les jeunes de sa cité de banlieue se mettent à nous aimer et à nous suivre. Présents à presque tous nos concerts, ils deviennent vite incontournables ; ils nous rassurent et nous confortent.

Louis et moi habitons provisoirement chez un couple d'amis, Petit-François et Agnès, cloîtrés dans une relation très fusionnelle eux aussi depuis l'âge de quinze ans, relation enfouie sous l'épais coton de l'héroïne pour eux aussi. Ils ont toujours ce qu'il faut à la maison. Petit-François est guitariste. Après quelques jours de plongée dans le coton, la fusion et la musique, nous décidons de partir avant qu'il soit trop tard, et, tant que nous y sommes, d'arrêter vraiment l'héroïne.

Ah ha ! Première et dernière petite crise de manque... Le corps se crispe de douleur, l'esprit se racornit, l'humeur est tendue et nauséabonde. Heureusement, nous sommes très occupés ; il y a un concert en banlieue à venir. Mais un après-midi, je m'effondre dans la rue et reste figée dans une douleur saisissante et paralysante.

Hôpital de la Cité universitaire, service du docteur André Ract au cinquième étage. Il diagnostique une crise de coliques néphrétiques. Qu'est-ce qu'il est sympa, André ! J'ai une chambre pour moi toute seule ; je peux gémir et pleurer tout mon soûl. On me met sous perfusion, et il n'y a qu'à attendre que ça passe. Mais le concert ? André trouve une solution. J'irai au concert au dernier moment en ambulance, qui restera sur place, et je rentrerai à l'hôpital sitôt après.

Le concert est réussi.

29 janvier 1977. Festival Beau-Rock. C'est Jacques Pasquier qui a organisé ce festival à l'hippodrome de Pantin. Jacques est un organisateur marginal dans la mouvance de l'après-68. Un peu musicien, intègre et esthète, absolument irrécupérable en affaires.

Ça se passe sous un chapiteau. Il y a de nombreux groupes et l'autorisation de la préfecture ne vaut que jusqu'à minuit ; tous les artistes doivent donc jouer une heure. Nous sommes programmés en dernier, à 23 heures. Le festival se déroule bien ; les groupes se suivent dans une ambiance détendue, aussi bien sur scène que dans le public. L'artiste qui nous précède est un chanteur à textes et à messages. Je le trouve prétentieux et vindicatif ; un meneur de foules ; il s'appelle Bernard Lavilliers. À 23 heures, le monsieur est torse nu sur scène, montrant ses muscles, haranguant le public, et ne semblant pas décidé à nous laisser la place. Il se fait huer par une partie des spectateurs, mais ça l'excite encore plus. La situation devient critique pour nous ; l'électricité sera coupée à minuit ; nous risquons de ne pas pouvoir jouer du tout. Malgré les grands signes qui lui sont adressés des deux côtés de la scène, l'artiste reste coincé dans son narcissisme et sa mégalomanie ; rien à faire. Vite une idée ! Il faut couper la sono. Cowboy ! Où est Cowboy ? Avec l'aide de techniciens, nous allons débrancher les baffles de la sono... et le tour est joué.

Nous sommes enfin sur scène à prodiguer notre énergie survoltée. Le son des mots et de la musique allié à une vraie simplicité nous rendent immédiatement sympathiques et accessibles à un public en quête d'authenticité, à qui nous ressemblons. Jean-Louis ne sait toujours pas chanter, mais le timbre de sa voix pleine et chaude touche immédiatement. Louis pilote les décollages et les atterrissages musicaux. Richard et moi sommes infaillibles. Le groupe est soudé, agit comme un unique corps.

Le lendemain, je suis avenue Frémiet, et je lis *Libération* comme tous les jours en prenant un café. J'y lis un compte rendu du festival et je n'en reviens pas. L'article ne parle quasiment que du chanteur mégalot et en fait une apologie que je trouve franchement irréaliste. Pas un mot sur son impolitesse, ni sur les huées, ni sur la fin de son show ! Je suis en colère. J'appelle le journal ; le journaliste qui a signé l'article n'est pas là. Je demande à parler au patron ; Serge July à l'appareil :

— Dîtes donc, monsieur July, vos comptes rendus sur les événements importants dans le monde, ils sont tous aussi subjectifs et

inexacts que ce que je viens de lire à propos du festival Beau-Rock ?

— Hein ? Quoi ? Quel festival ? Mais je m'en fous moi de votre festival ! Qu'est-ce que vous m'emmerdez ? J'ai autre chose à foutre !

— Ah bon ! Vous vous foutez de ce qu'il y a écrit dans votre journal ! Je n'achèterai plus jamais votre journal !

Et c'est ce que j'ai fait. July s'en fout, moi pas. *Libération*, c'était un bon titre.

Tout va bien ! Nous sommes quatre jeunes, beaux, sympas, vivants, doués, unis ; nous agissons en accord avec nos rêves (pour eux) ou nos idées (pour moi) ; nous nous droguons un peu mais pas trop ; nous avons les bons amis à la bonne place pour nous propulser et nous soutenir ; et nous n'avons aucun doute sur le chemin à suivre. La bande des six est équilibrée, soudée par l'humour, l'amitié, l'amour. Cowboy est posé, digne, parfois désopilant. François nous vend à sa manière, fantasmatique et ambitieuse, mais irrésistible, et ça marche.

Même les ennuis de santé nous indiffèrent. Jean-Louis a des infections urinaires ? Pas de problème ! Il ira sur scène avec sa sonde et sa petite poche en plastique !

Nous jouons dans tous les endroits possibles : petits clubs de tous styles, facs, MJC, grandes écoles, rallies, fêtes, et même le hangar à viande d'un boucher mélomane. Parfois, nous gagnons quelques dizaines ou centaines de francs. Nous nous débrouillons. Chaque concert est une occasion extraordinaire de nourrir notre création. La manière dont les gens reçoivent ce que nous donnons nous renforce toujours plus. Nous vivons ces moments sans économie aucune. Parfois, j'ai la sensation de disparaître au fond de l'instant. La plupart du temps nous sortons de scène vidés et comblés à la fois, comme si nous revenions d'une expédition lointaine. Parfois, nous sommes déçus ; une impression vague de n'avoir pas atteint cet ailleurs. Je suis alors particulièrement insatisfaite, frustrée, et je râle, comme seule une femme peut râler.

Février 1977. Daniel Goth nous a organisé un concert à Massy, chez lui. J'aime les concerts organisés par Daniel, car j'y ressens plus qu'ailleurs notre responsabilité d'artiste. Nous sommes des porte-parole, qu'on le veuille ou non. Les liens que nous tissons avec notre public sont forts, et nier l'influence que nous pouvons avoir sur les esprits serait inconsideré. C'est très important pour moi de réfléchir à cet état de fait et de ne pas réduire mon activité d'artiste à une expression narcissique inconséquente, aussi réussie et lucrative soit-elle.

La banlieue nous accueille. Les problèmes de la vie dans les cités ne font pas encore partie à cette époque des sujets récurrents du journal télévisé, et ces ghettos bien isolés nous reçoivent chaleureusement.

Nous jouons au forum de Sarcelles. C'est une petite salle moderne ; la scène est basse ; il y a peut-être deux ou trois cents personnes. Soudain, la masse homogène formée par le public se fendille, s'agite, s'immobilise, s'agite à nouveau, et je vois venir du fond de la salle quelques hommes marchant vers nous. Ils créent le vide autour d'eux en faisant tournoyer de grosses chaînes métalliques. Des gens quittent la salle, effrayés ; d'autres restent, sur le qui-vive. La tension est forte ; nous continuons à jouer. Les brutes épaisses montent sur scène ; nous continuons à jouer. Ils s'installent face au public, autour de moi, la femme ; nous continuons à jouer. Ils font toujours tourner leurs chaînes, mais je les sens moins sûrs d'eux ; leur rictus qui se veut fier et conquérant rétrécit, puis se fige ; ils sont mal à l'aise ; la scène les intimide ; ils ne peuvent rien y faire. Je regarde mon manche avec attention et me concentre sur le mouvement de chacun de mes doigts ; je continue à jouer. Moi aussi j'ai peur. Ma respiration s'est raccourcie, et pourtant, je n'ai aucun doute sur ce que je dois faire : garder la place qui est la mienne, ne pas leur concéder une seule seconde d'espace. Notre son nous protège. Le public me soutient dans ce combat statique ; nous sommes totalement solidaires. Les trois garçons sont en alerte ; ils continuent à jouer. Notre union est tangible. À la fin du morceau – lequel, je ne m'en souviens plus – les intrus quittent la scène, puis repartent par le même chemin, frimant mollement et tentant de dissimuler qu'ils sont pressés de partir.

Le public s'est regroupé devant la scène et le concert a continué sans que personne manifeste quoi que ce soit. Le soulagement était intérieur et intime, bien qu'immense et partagé par tous.

Nous sommes les mêmes, à Sarcelles ou à la fête d'HEC à Jouy-en-Josas, et c'est sans doute pour cela que le public nous reçoit toujours de la même manière. La sauce prend partout. Les morceaux ont des structures mouvantes qui permettent des moments d'improvisation musicale où notre complétude s'exprime pleinement, soulevant parfois Louis vers les sommets inaccessibles. Il m'arrive de pleurer sur scène et je sens qu'ils sont nombreux dans le public à être profondément heureux d'avoir été emmenés. Nous sommes un véhicule, solide.

Nous ne faisons pas de tournée à proprement parler, car nous n'avons ni producteur ni tourneur attitrés. Il nous arrive de dormir chez l'habitant lorsque c'est possible, mais le plus souvent, nous faisons l'aller-retour. J'adore la route, le mouvement ; c'est l'immobilité qui me fiche une trouille bleue. Je ne suis pas prête pour un face-à-face intérieur ; je ne sais pas encore qu'une telle aventure n'est peut-être qu'une fuite en avant, et que nous risquons d'être un jour rattrapés par nous-mêmes. Sans doute l'image obscure de la passivité de ma mère, de son économie de vie maximale, me poursuit-elle comme un fantôme.

Louis, mon Petit Prince à moi, lit beaucoup de science-fiction. Il tente de m'initier. J'ai du mal à entrer dans les univers imaginés par les auteurs lorsqu'ils sont trop différents de notre réalité terrestre. C'est dans l'œuvre de Théodore Sturgeon, et plus particulièrement dans *Cristal qui songe* et *Les Plus qu'Humains*, que je trouve mon bonheur. Son imaginaire est au service d'idées qui me vont bien, car elles explorent avec poésie et inventivité les liens invisibles qui unissent tout être et toute chose. Je suis heureuse que ces idées séduisent autant Louis. J'aime sentir que nous appartenons à une famille de pensée commune.

Avril 1977. Un autre endroit nous a ouvert ses portes à Paris. C'est le théâtre Campagne Première, à Montparnasse. Nous y jouons plusieurs soirs de suite. C'est tout petit ; la salle est sombre ; il y flotte en permanence une vieille odeur de tabac froid. J'aime arriver quand la salle est encore vide ; je ressens l'atmosphère et j'explore les lieux comme un animal pour me trouver mon petit coin à moi. Puis c'est à nous de la réchauffer, d'en faire notre demeure d'un jour, de la préparer à accueillir le public.

Eddie and the Hot Rods est un groupe de punk-rock anglais qui connaît un certain succès. Ils sont en tournée en France et François a réussi à nous placer en première partie. La scène est plus haute, plus large. Nous sommes dans une relation différente avec un public plus nombreux que d'habitude, qui n'est pas venu pour nous. C'est comme une mer plus agitée, plus dangereuse. Mais notre bateau est costaud et nous sommes courageux. Inconsciemment, nous nous adaptons ; notre jeu est plus resserré, plus tendu ; l'énergie se condense ; chacun de nous grimpe d'une marche en intensité d'expression : Jean-Louis a une rage de dire, de toucher, de séduire et de convaincre exceptionnelle ; Louis embarque dans le cosmos tous ceux qui peuvent chevaucher ses notes car il n'a pas envie d'y aller seul ; Richard explose et se prend pour Keith Moon⁽⁴⁸⁾ ; quant à moi, j'arrache de ma basse le son le plus percutant et le plus vaste possible. Évidemment, tout cela produit son petit effet. À vrai dire, nous allons si haut que personne, ni sur scène ni dans le public, ne veut redescendre à la fin des concerts ; le groupe vedette a bien du mal à prendre possession des lieux après notre passage. L'ascension se poursuit.

Mai 1977. Cité Mistral à Grenoble : un vrai ghetto, autogéré par les grands. Les petits ont peint un immense portrait du Che sur un mur d'immeuble. Les voyous ont une conscience politique et sont au service de la collectivité. Ils ont leur groupe de rock Naphtaline Rock, et organisent leurs propres concerts. La police n'ose pas trop y venir. Nous y donnons un concert gratuit sur une petite scène bricolée en bas des barres HLM. On vient en famille, avec les enfants et les anciens, on se fait des bisous, on danse. J'aime être là : un concert dans la cité ? Génial ! C'est la fête. Car à cette époque, nous ne souffrons pas de rejet, de communautarisme délétère et insensé de ce côté-là de la fracture ; au contraire, nous ressentons le besoin de rassemblement. La musique est pour tout le monde ; ce que nous disons et surtout la manière dont nous le disons convient à tous ; pas d'étiquette, pas d'image élaborée et enfermante.

Notre emploi du temps se remplit et se diversifie.

Nous jouons à la fête du PSU(49), traditionnellement ouverte à la musique underground. Les concerts de jour et en plein air sont très différents ; le son se dilue avant même d'avoir atteint le public ; l'attention est plus difficile à capter, la relation plus compliquée à établir. Mais c'est le printemps, je me tiens sur le pont face au vent, je regarde le ciel et savoure la sensation offerte par l'espace.

Et puis un jour, on nous appelle en urgence ; le groupe new-yorkais Television joue le soir même à l'Olympia et n'a plus de première partie, la chanteuse Blondie(50) ayant annulé sa venue. Pouvons-nous venir jouer ? Téléphone en première partie de Television, ce serait bien non ?

Bien sûr, nous y allons ; la trouille au ventre. L'Olympia est un genre de temple et Television un groupe underground branché, dont le public risque d'être intello, critique et sectaire. De plus, tout le monde a hâte de voir la sexy Deborah.

François a pris l'habitude de nous présenter sur scène ; à l'américaine, il hurle : « Vous êtes prêts ? », et lorsque le public a répondu « oui », il lève le poing droit et scande à l'arraché : « **TE-LE-PHONE** ». Nous arrivons sur scène survoltés par l'enjeu et le trac qu'il génère, et nous balançons en quarante-cinq minutes une dizaine de morceaux à notre manière, dans un torrent d'émotions. En sortant de scène, nous savons que c'est gagné. Mais ce qui se passe dans la salle est inattendu pour tout le monde : le public scande notre nom pendant de longues minutes, et continue à le faire lorsque Television arrive sur scène. C'est vraiment embarrassant, presque grossier, d'autant que les membres de ce groupe sont plutôt élégants et sympathiques. Mais honnêtement, nous jubilons.

Juin 1977. Nous nous sentons de plus en plus forts, et cela nous confirme dans l'idée de rester libres et autonomes. Cependant le bouche à oreille fait son œuvre, et notre public s'étend. Il devient évident qu'il va falloir un jour ou l'autre lui offrir un disque. C'est Jean Karakos, le producteur-baroudeur des années hippies qui va nous aider à auto-produire notre premier disque.

Nous avons retenu le Bus Palladium, une boîte de nuit de Pigalle. Dans la rue, un camion : c'est un studio d'enregistrement mobile. Tous les amis et les quelques fans de la première heure sont prévenus. L'entrée est gratuite. Nous allons faire un mini-concert et enregistrer un 45-tours ; sur une face *Hygiaphone*, sur l'autre face *Métro (c'est trop)*. Pour la pochette, c'est simple et économique ; elle sera toute blanche. Nous faisons faire un tampon encreur à notre nom et le tour est joué ; nous tamponnons et vendons nous-mêmes notre disque à la fin des concerts pour la somme de cinq francs(51).

C'est peut-être à cette époque-là qu'il a été question de déposer nos chansons à la SACEM(52). Jean-Louis s'en préoccupe et s'en occupe. C'est le seul.

Depuis sept mois, nous nous sommes jetés dans cette épopée qui nous conduit hors de l'ordinaire. Le présent est tellement plein que le passé et le futur disparaissent au loin. J'ai vingt-cinq ans.

Le milieu des maisons de disques et le monde de la musique en France nous semblent à des années-lumière de ce qui pourrait nous convenir. Cependant, une rencontre va nous faire changer d'avis.

Philippe Constantin est responsable des éditions chez Pathé-Marconi, une des grosses maisons de disques de l'époque. Il a quelques années de plus que moi. Je me sens proche de lui. Sa sensibilité lucide et inquiète m'émeut. Il capte tout, le bon comme le mauvais, tantôt débordant d'amour et d'humour, tantôt accablé par la misère de la condition humaine. Une âme brillante, condamnée à une liberté difficile. Il vient nous voir en concert, amené par un autre éditeur, Jacques Wolfson, personnage pétillant, sympathique et visionnaire, qui nous donnera des conseils avisés, comme par exemple celui de fonder notre propre maison d'éditions musicales.

Philippe est tombé sous notre charme, séduit à la fois par le groupe et l'attitude atypique de François. Tous deux deviennent vite amis. Nous avons juré dans un passé pas si lointain que jamais nous n'enregistrerions de disques ; notre musique naît et vit dans le présent ; la graver serait une aberration. Néanmoins Philippe nous persuade de gravir l'échelon supérieur et de faire un album pour toucher la multitude. Les candidats à la signature sont nombreux : la rumeur s'est répandue qu'un groupe de rock chantant en français remplissait des salles de plusieurs centaines de personnes partout en France ; on nous appelle, on nous flatte, on nous invite à dîner. C'est l'occasion de découvrir quelques bonnes tables parisiennes et quelques personnages hautement ridicules. Jacques Wolfson et Philippe Constantin sont vraiment des exceptions.

Le P-DG de Philips, une autre firme de l'industrie musicale, nous a conviés dans un restaurant afin que nous rencontrions son équipe. Nous sommes une dizaine attablés dans une belle salle voûtée. L'humeur est très joyeuse et l'humour est de mise ; il faut nous séduire. Nous nous sentons forts et décalés, pas du tout séduits, juste curieux et sur nos gardes. Les efforts de ces marchands pour avoir l'air d'appartenir à notre monde sont insensés et désolants ; leur manque de finesse les trahit. Alors nous jouons à devenir des presque caricatures de ce que nous sommes supposés être. Au dessert, Richard, de loin le plus provocateur de nous tous, roule un énorme joint, l'allume et le passe ostensiblement à son voisin le P-DG qui le prend, bien décidé à montrer qu'il est des nôtres. Il le fume entièrement, avec sur son visage l'expression du type qui a l'habitude et qui sait ce qu'il fait.

Après quelques minutes, il se lève, blanc comme un linge, défait, et disparaît aux toilettes.

Il revient un bon moment plus tard, balbutiant des explications à propos de la nourriture. Nous ne disons rien, nous comportant simplement comme des spectateurs indulgents devant une mauvaise comédie.

Quelques jours plus tard, ce même homme nous rappelle pour nous faire venir dans son bureau, afin de parler sérieusement d'affaires sérieuses. On nous ouvre la porte d'une grande pièce aux baies vitrées; il est assis, les pieds croisés posés sur son immense bureau, et fume un énorme cigare. Nous nous installons dans les sièges prévus à notre intention pour écouter ce qu'il a à nous dire. Tandis qu'il renouvelle son discours hypocrite et flatteur sur le rock en général et le nôtre en particulier, il se balance en arrière sur son fauteuil de cuir noir pour nous montrer à quel point il est décontracté et... il tombe dans un grand fracas.

Nous n'avons pas signé chez Philips.

Il y a eu d'autres rendez-vous moins spectaculaires mais tout aussi déconcertants. Nous avons fait monter les enchères, nous régaland de notre toute-puissance comme des sales gosses. Ils se sont tous alignés. Les offres se valaient financièrement parlant. C'est finalement Pathé-Marconi qui a remporté le morceau, grâce à la présence de Philippe Constantin à la tête des éditions.

Nous sommes le 25 août 1977, nous signons pour trois albums et une avance sur royalties de cent cinquante mille francs(53). Nous venons de mettre le doigt dans un colossal engrenage.

Octobre 1977. Nous disposons des grandioses studios de Pathé pour répéter nos morceaux avant d'enregistrer notre premier album. Les Rolling Stones y séjournent aussi pour leur album *Some Girls*.

Je rencontre d'abord leur ancien pianiste, Ian Stewart. Il est alors devenu leur « nounou » et ne joue plus que rarement du piano. Un homme délicieux et blasé. Il me drague élégamment et tente de me convaincre, comme s'il s'agissait de me sauver, de partir au plus vite du groupe avant qu'il soit trop tard ; sans cesse il me répète que le rock n'est pas un lieu pour une femme comme moi et que je vais beaucoup souffrir. Je lui affirme que non, que nous, ça n'est pas pareil. Désolé, il secoue la tête l'air de dire : « Tu verras. » J'ai adoré nos longues conversations, et j'ai souvent pensé à ses avertissements lorsqu'ils se sont avérés.

Un soir, Louis et moi restons dans les studios comme à l'habitude, pour passer un moment avec les Stones. Louis est à la guitare, Bill Wyman à la basse ; je joue de la batterie. Charlie Watts, arrivé plus tard, se met dans un coin et joue des maracas avec son doux sourire quasi permanent.

La lourde porte du studio s'ouvre et Mick Jagger entre. La batterie étant placée face à la porte, il me voit tout de suite et se trouve surpris. Il s'approche vivement en proférant des « yeah ! yeah ! » de ravissement, se plante debout derrière moi, prend une baguette et tape sur les cymbales. Ça me dérange ; c'est une intrusion bruyante. De plus, il colle sa grosse bouche près de mon oreille gauche, et tout en désignant Louis du regard et du menton, il hurle sur un ton sarcastique :

— Don't you think Keith looks much younger today(54) ?

Je comprends ses mots comme une moquerie vis-à-vis de Louis, lequel ne serait qu'un petit clone de Keith, et ça me blesse. Mais je l'ignore et continue de jouer. Lui persiste à faire du bruit sur les cymbales et revient à la charge :

— Where did you learn to play the drums ? You play really well(55) !

Je prends un temps de réflexion avant de lui répondre :

— Mmm... I listened a lot to a rock-band. I don't remember the name of the band, but the name of the drummer is Charlie Watts(56).

Il jette sa baguette rageusement sur les cymbales et quitte le studio en voulant claquer la porte. Mais les portes de studio sont épaisses et vraiment lourdes, avec un système de fermeture très lent ; son geste est d'autant plus inapproprié et ridicule. Tout le monde reste impassible et continue de jouer. Je trouve ça bien ; j'imagine qu'ils sont tous habitués à ce genre de démonstrations capricieuses.

Je ne sais plus si c'est la même nuit. Keith et Ron ne sont toujours pas là ; ils arrivaient en général très tard et descendaient aux toilettes pour se charger le sang et le cerveau avant d'attaquer leur nuit de répétition et d'enregistrement.

Louis est à la guitare, Bill à la basse, et je crois que Charlie est à la batterie. Ils font le bœuf ; c'est détendu et paisible ; de temps en temps, je joue un peu de tambourin. Louis a pris le riff de *Johnny B Good* de Chuck Berry, et l'a transformé en reggae ; il chante. Par la vitre, je vois Mick entrer dans la cabine de son, tourner la tête vers nous et discuter avec Chris Kimsey, l'ingénieur du son. Et puis ils bougent la tête en rythme tous les deux, le sourire aux lèvres ; c'est vrai que ça sonne vraiment bien. Une bande tourne sur le gros magnétophone ; le bœuf est enregistré.

Curieusement, quelques années plus tard, Peter Tosh(57) sortira un 45-tours avec un *Johnny B Goode* en tout point similaire. Sacré Mick !

Louis est vraiment fan des Stones. C'est un grand bonheur pour lui de passer du temps avec eux tous les soirs. Il s'est découvert une passion commune avec Keith et Ron : les circuits 24. Or il se trouve que dès que j'avais eu la somme nécessaire – mille francs – j'avais offert à Louis le super circuit 24 dont il rêvait. Mais oui, bien sûr que Louis veut bien le leur prêter le temps de leur séjour à Paris ! Du coup, nous sommes invités dans l'appartement qu'ils ont loué, tout près de l'avenue Frémiet. Le circuit est vite installé. De plus, Louis leur a présenté son ami dealer, l'adorable Jean-Pierre. Nous passons une bonne nuit ; il n'y a pas de femmes, les hommes jouent aux petites voitures. Je m'ennuie un peu, mais les petites lignes blanches rendent l'ennui doux et agréable ; je suis avec mon amoureux qui fait joujou avec ses idoles.

La journée – qui commence en général vers 14 heures – nous travaillons nos morceaux aux studios Pathé. Des amis passent nous voir ; Jean-Pierre est souvent là avec sa marchandise. Très vite, je prends conscience que le terrain est miné. Mais ce n'est pas grave : nous sommes avertis et il suffira de poser quelques règles. Je propose que lorsque nous « travaillons », il n'y ait ni amis, ni groupies, ni dealers ; chacun fait ce qu'il veut, mais chez soi ; j'ai besoin que nous

soyons tous les quatre, sans interférence, sans parasite. Ma demande est très mal reçue : je suis une empêcheuse de baiser en rond, de se défoncer en rond, de déconner en rond, et ça, c'est parce que je suis jalouse et flippée. Alors je ne propose plus ; j'exige, et même je fais du chantage : c'est ça, ou je quitte le navire. La règle sera à peu près respectée pour le plus grand bien de nous tous... à mon sens.

Les voisins se sont plaints : Keith et Ron ont été contraints de trouver un autre appartement. Nous, nous allons bientôt terminer nos répétitions. Alors je leur demande comment récupérer le circuit 24, mais ils sont devenus distants, presque méprisants :

— Yes, yes ! We'll bring it back. Don't worry(58) !

Et bien sûr, ils ne le rapportent pas ; ils refusent même de me donner leur nouvelle adresse. Je n'en reviens pas ! Ces enfoirées de rock stars ont bel et bien l'intention de nous voler le circuit 24. C'est compter sans mon éthique incorruptible, mon âme de justicière et ma ténacité de psychorigide. Grâce à Jean-Pierre, j'obtiens leur nouvelle adresse et je m'y rends avec Louis. Nous sonnons à l'interphone :

— Hi ! It's Corine and Louis(59).

La porte s'ouvre. Lorsque nous arrivons au dernier étage de l'immeuble, nous voyons la boîte en carton du circuit 24 posée sur le paillason du palier ; elle ne ferme pas, car tout est en vrac dedans. Je suis vraiment révoltée. Pendant que Louis range son joujou, je prépare soigneusement une petite pochette en papier, comme celles que confectionnent les dealers pour y emballer la poudre blanche. Au fond de la pochette, en lieu et place de la poudre, j'inscris les mots « Fuck you », je termine ma petite séance d'origami, et je glisse la pochette vide sous la porte de leur appartement.

Lors des séjours aux studios Pathé, nous avons pu constater que notre son était une nouveauté difficile à traiter pour les techniciens français habitués à la variété. Nous travaillerons donc avec des oreilles habituées au rock. Mike Thorne, réalisateur des maquettes des Sex Pistols, est choisi pour notre premier album. Bien que très jeune, il se pose immédiatement en maître d'œuvre compétent et facile à suivre. Il est extrêmement respectueux et professionnel. Son idée est de reproduire le plus simplement possible ce que nous sommes. Nous enregistrons dans un petit studio de la banlieue londonienne. Pas de visites ; encore une fois, rien que nous quatre et ce qui arrive ; les chansons ont déjà vécu à travers nous depuis une année et demandent peu de travail supplémentaire. Je suis contente de n'avoir pas à enregistrer *Ma guitare (est une femme)*, car les gémissements de Jean-Louis m'exaspèrent au plus haut point. L'enregistrement dure trois semaines. Nous sommes concentrés et attentifs, tout à la découverte de cet univers nouveau. Je suis partagée : je reste un peu figée dans l'idée que la musique – et particulièrement la nôtre – n'est à sa place que sur scène, et en même temps, je suis impressionnée par ce qui sort des grosses enceintes de la cabine. Le studio est un sous-marin, une navette spatiale. Nous baignons dans notre propre son, blottis, guidés, protégés. Et ce qui sort est énorme.

Quelques journalistes de revues spécialisées commencent à réaliser des interviews. Pour nous, c'est une nouvelle occasion de rire, de déjouer le jugement, la critique ou l'indiscrétion ; il ne nous vient pas encore à l'idée de nous prendre au sérieux dans ce type d'exercice. Le plus souvent nous répondons spontanément n'importe quoi, complices ; c'est l'époque bénie du NOUS-ON, pas encore celle du MOI-JE. Éventuellement, si le journaliste est fréquentable, nous transformons l'interview en bataille de polochons ou en sortie dans la ville.

Novembre 1977. Deux jours après notre retour de Londres, nous reprenons les concerts ; c'est ce que nous aimons, c'est là que nous écrivons notre histoire, c'est notre « ici et maintenant(60) ». Nos expressions artistiques se conjuguent intuitivement et intimement. Rien n'est plus fort que ça. Le tourbillon qui nous emporte prend de l'ampleur et de la vitesse ; je n'ai presque plus le temps de penser, car nous sommes de plus en plus pris en charge par notre propre mouvement. Dans les moments de pause, j'ai le plus grand mal à vivre simplement. J'ai des passages à vide. Parfois, comme convenu, nous nous autorisons encore un peu d'héroïne pour mieux nous reposer des exploits accomplis, et me voilà sur des montagnes russes, entre pulsion vitale exacerbée et prostration confortable et cotonneuse au creux des bras de Louis.

Les concerts s'enchaînent et nous nous déchaînons. Sur les terresensemencées en Mai 68, nous labourons et récoltons, devenant des militants à notre manière, persistant à ruer dans les brancards du système en place, organisant notre carrière en dehors de toute norme, toujours insoumis. Nous avons des envies et des exigences qui correspondent à ce que nous véhiculons, et François est toujours l'homme de la situation. C'est ainsi que nous donnons des concerts gratuits dans les cités, ou au Pavillon de Pantin à Paris. Je ne me pose plus de questions. Je me sens à ma place, propageant une perception et une interprétation du monde auxquelles les adolescents ne peuvent qu'adhérer de tout cœur.

Louis et moi trouvons enfin notre nid : un vieil atelier d'artiste dans un ancien relais de Poste, à Pigalle. Le loyer n'est pas cher et mon père est d'accord pour se porter garant. C'est à cette occasion que lui et moi déjeunons en tête à tête dans un petit restaurant, pour la première fois de notre vie. Je le questionne sur sa jeunesse. C'est comme si j'écartais un rideau étanche ; ses yeux se mouillent immédiatement ; il est submergé par ses émotions contenues si fortement. Mes larmes montent aussi, de compassion, d'amour inutile. J'ai ce vague souvenir sur ce qu'il a laissé couler ; je crois avoir compris qu'il avait commis des actes répréhensibles pendant la guerre. Je ne sais toujours pas lesquels, ni leur degré de gravité.

Quelque temps après, Jean-Louis et François emménagent ensemble à quelques rues de chez nous. Leur relation se transforme, se consolide, devient privilégiée. François est de plus en plus séduit par l'énergie, la productivité et l'ambition de Jean-Louis. Un nouveau mode de fonctionnement se met en place subrepticement. Bien sûr, nous continuons à discuter passionnément de tout et à prendre les décisions collectivement, mais quelque chose est en train d'arriver, comme une fissure invisible dans notre belle construction dont personne ne prend la mesure : François est en train de devenir le manager de Jean-Louis Aubert.

Richard a pris un appartement vers la gare Saint-Lazare avec Cowboy et un autre ami. Nous voilà tous au cœur des quartiers chauds de Paris ; c'est pratique et agréable pour ceux qui comme nous vivent la nuit. Nous découvrons de plus près le royaume du « milieu », des voyous, des prostituées, des travestis, des dealers, des marginaux, des paumés, des flics, des artistes, bien différent des univers de nos enfances. Toute cette population cohabite, se jouant des convenances et des lois ; c'est très attrayant pour les révoltés que nous sommes, et François tout particulièrement savoure sa nouvelle vie. Il fréquente les bars de prostituées et se prend au jeu. Il me semble que c'est vers cette période qu'il a commencé à boire régulièrement et à fantasmer sur l'idée qu'il était le « parrain » de notre tribu ; le film de Francis Ford Coppola avait laissé sa trace. La relation entre lui et moi se détériore ; je n'apprécie pas ses débordements, ses gestes déplacés, ses propos insultants. La place insignifiante laissée aux femmes qui ne sont pas mères dans les grandes familles maffieuses d'origine sicilienne n'est pas de nature à favoriser le respect et la communication. Passer du

Club des Cinq au Clan Corleone n'est pas aisé pour moi. Ma toute nouvelle famille me blesse déjà ; mon nouveau monde se craquelle un peu.

Et nous grimpons, et nous enflons.

Mai 1978. François saisit toutes les opportunités aussi décalées soient-elles : cette fois-ci, il s'agit d'animer le bal annuel des PTT à la salle Wagram. Le groupe qui ouvrira le bal – et fera danser les employés des Postes toute la nuit – s'appelle Guy Maxence et les sexy girls avec la chanteuse Josy. Choc des cultures. François a choisi un jeune photographe, Jean-Baptiste Mondino, pour réaliser notre affiche. Nous sommes déguisés en groupe de bal, gai et festif ; je suis au premier plan, en chanteuse aguichante, et j'ai même mis de gros faux seins sous mon petit haut lamé ; les trois autres sont derrière, crétins joyeux et dynamiques en chemise à jabot et nœud papillon.

Le soir du bal, sur le trottoir de l'avenue de Wagram, le mélange improbable entre nos amis, nos premiers fans, et les membres du comité d'entraide des PTT, n'a pas vraiment lieu. Dans la salle, Guy Maxence ouvre la soirée sous les huées de notre public massé devant la scène. Et puis nous arrivons, tels qu'en nous mêmes, et nous envoyons notre concert, pulvérisant considérablement l'ambiance. Une bonne partie de l'assistance reste ébahie et nous aimons ça.

Et puis c'est Le Palace, un nouveau lieu très branché dont nous inaugurons les soirées concerts.

Nous sommes aussi au festival de soutien pour les radios libres. Quelques radios pirates commencent à occuper les ondes, sur les traces de Radio-Caroline(61), que j'écoutais avec mes amis au début des années soixante-dix.

Mais en 1978, il n'y a toujours que quatre radios en France : France-Inter, Europe 1, RTL, et RMC.

Juillet 1978. Je ne sais plus quel jour c'était exactement ; sans doute après le 5 juillet 1978. Car le 5 juillet est l'une des quatre dates de l'année où les auteurs-compositeurs reçoivent leur chèque de la SACEM. Et ça, Louis le sait, puisqu'il est inscrit comme compositeur sur deux chansons de Jacques Higelin. Alors ce jour-là, il demande à Jean-Louis :

— T'as pas reçu un chèque de la SACEM ?

— Si, si.

— Ah ! Super ! Combien ?

Je crois bien qu'il s'agissait de trente mille francs(62) ; une somme énorme pour nous à l'époque. Génial ! Oui mais voilà : Jean-Louis annonce que cet argent est à lui, et à lui seul. Nous sommes sidérés. L'heure est grave. Nous nous retrouvons tous les quatre dans la cuisine de la rue Saint-Lazare pour tenter de résoudre ce problème inattendu. Jean-Louis n'en démord pas ; cet argent est à lui, et à lui seul. Même Richard qui déteste les conflits et se laisse volontiers subjuguer par le talent et le charisme de Jean-Louis n'en revient pas. Nous évoquons ces deux années passées à défricher, modeler, nourrir, inventer notre groupe ; ces jours et ces nuits riches et exceptionnels où naissaient notre son et notre identité, tout ce chemin parcouru... non, décidément, nous n'en revenons pas. Louis est rendu presque muet par la brusquerie d'une déception irrémédiable. Les arguments de Jean-Louis sont navrants : lorsqu'il est allé déposer les morceaux, elle lui a bien dit la dame de la SACEM que surtout, il ne fallait pas donner ses droits d'auteur-compositeur à qui que ce soit ; oui, elle lui a bien dit la dame de la SACEM de faire TRÈS attention à ça. Car s'il nous donne ses droits, alors nous aurons la Sécurité sociale, et la retraite, et nos enfants hériteront de nos droits. Il faut faire TRÈS attention à ça !

Je suis consternée :

— D'accord, Jean-Louis ; écoute la dame de la SACEM et fais un groupe tout seul ; tu pourras garder tout l'argent pour toi.

Il est fou de rage et affirme que c'est ce qu'il va faire.

Alors pendant trois jours, il n'y a plus de groupe Téléphone.

Je suis moi aussi affreusement déçue mais pas effondrée. Cette rupture nous rapproche Louis et moi ; pendant ces trois jours, nous sommes plus ensemble que jamais, tentant d'atténuer le

désenchantement, parlant de notre idée du groupe et du partage, heureux de nous sentir à l'unisson. Notre histoire d'amour me comble et je suis baignée de musique ; il joue toujours dès le réveil, nu au bord du lit, pour ne pas affronter la réalité du jour à venir, ou bien sorti du sommeil par une idée qui passe instantanément de son cerveau à ses doigts ; et ses doigts vont sur sa guitare dire tout ce qu'il ne peut dire avec des mots. Dans ces moments-là, il ne triche pas et j'aime ça plus que tout au monde ; chacune de ses notes me semble belle parce que vraie et nécessaire ; d'autant plus après ce que nous venons de vivre.

Bon. Jean-Louis est revenu sur sa décision ; il veut bien partager, mais pas équitablement ; il veut gagner plus d'argent que nous trois parce que quand même, c'est lui qui écrit les chansons, non ?

Oui, Jean-Louis ; bien sûr, c'est toi qui tiens le stylo la plupart du temps. Mais vois-tu, ce que tu n'as pas compris je ne peux te l'expliquer, même encore aujourd'hui, et ce que tu as détruit je ne peux te le décrire ; c'est d'un ordre subtil ; c'est une aspiration, une utopie devenue réalité pour un temps, un merveilleux assemblage.

L'harmonie du groupe en a pris un coup. Il va falloir faire les comptes. Louis est très blessé par l'attitude de son ami. Je propose qu'au moins il y ait une équité entre eux deux, comme entre Mick Jagger et Keith Richards, ou entre John Lennon et Paul McCartney. Richard et moi accepterions même d'être salariés ; nous sommes tous les deux d'accord pour reconnaître qu'il y a deux créateurs principaux au sein du groupe. Mais il n'y a aucune marge de manœuvre ; l'époque du MOI-JE a vraiment commencé, à notre insu. C'est le début de la fin, mais nous ne pouvons pas le voir et nous ne réalisons pas tout ce que cet épisode va générer. L'astre vient d'exploser. Il mettra huit ans à s'éteindre.

Jean-Louis demeure vraiment furieux, particulièrement après moi qui tiens bien haut ma bannière de justicière. C'est dur :

— T'es même pas une artiste, me hurle-t-il en postillonnant.

Ça me fait mal ; une douleur ancienne et profonde se réveille ; comme une nouvelle confrontation à l'interdiction d'être ce que je suis. Touchée, je vais en parler avec Philippe Constantin. Il sourit d'abord puis me console :

— Alors là, il n'a rien compris. S'il y a bien une artiste dans le groupe, c'est toi. Tu réussis à jouer de la basse sans en avoir jamais rêvé, sans avoir jamais appris, simplement par amour et pour servir l'œuvre du groupe ! Tu es vraiment une artiste !

Il m'explique ensuite que je dois céder, que si je ne nourris pas l'ego de Jean-Louis en lui reconnaissant une fonction plus importante que celle des autres et en matérialisant cette différence par de l'argent, son moteur tombera en panne d'essence. Car son moteur, c'est l'ego.

Je reçois là ma première leçon de psychologie... c'est triste, non ?

Jean-Louis va devoir nous reverser une partie de ses droits d'auteur-compositeur. Il le fait vraiment à contrecœur et il nous faut à chaque fois réclamer notre part, ce qui devient vite insupportable pour tout le monde.

Nous mettrons plusieurs années à trouver un système adapté à nos petits arrangements, nos compromis. La signature en groupe n'existe pas encore à la SACEM, et deux ans après cette première crise, nous passons un drôle d'examen pour la créer.

Un petit monsieur en costume-cravate sombre, portant un petit cartable de cuir noir, vient nous voir en répétition. Il est embarrassé, peut-être même un peu inquiet ; nous avons l'arrogance de notre jeunesse et de notre succès croissant. Il sort une partition, exécute plusieurs fois au piano une petite mélodie, puis nous demande d'en faire un morceau. Il quitte la pièce pour nous laisser travailler. Les accords sont rapidement trouvés et mis en place sur les instruments. Pour rire, pour passer le temps, nous élaborons une mise en son et en scène indispensable compte tenu de l'absurdité de la situation (nous avons à ce moment-là sorti deux albums qui se sont vendus à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires et nous avons passé quasiment quatre ans sur scène). Lorsque l'homme de la SACEM revient, nous lui présentons le résultat de notre travail. Nous jouons extrêmement fort, dépensant une énergie démesurée ; Richard grimace et enchaîne des roulements trop puissants et trop bavards, Louis fait tourner son bras droit dans l'espace à chaque accord et saute le plus haut possible, Jean-Louis beugle dans le micro et je secoue la tête comme une démente. Et ça sonne, vraiment.

Le petit monsieur tétanisé nous remercie et part sans demander son reste.

Quelques jours plus tard, nous apprenons que nous avons réussi notre examen et que nous sommes autorisés à signer en groupe.

À partir du troisième album *Au cœur de la nuit*, le nom de Téléphone apparaîtra en signature des chansons. Un protocole d'accord de répartition des droits SACEM sera enfin signé en 1983 ; il aura fallu cinq années pour officialiser un partage qui ne convient en fait à personne et laisse un goût très amer. En surface, le problème est alors réglé : celui qui est à l'origine de l'idée d'une chanson en signe les

paroles et touche deux fois plus d'argent que les trois autres. Mais au fond, tout au fond, le mal ronge : Jean-Louis nous considère comme des voleurs et s'enfonce dans un égocentrisme délétère, fidèlement servi par François ; Richard ne veut rien voir, rien entendre, rien dire, comme les trois petits singes qui représentent la sagesse chez les Chinois... mais il n'est pas chinois ; Louis s'assoit soigneusement sur sa rancœur et s'installe dans un comportement rétenteur, hésitant à laisser couler librement la moindre de ses idées ; je suis le mouvement, laminée par le raz de marée de notre réussite et ce qu'elle nous révèle de nous-mêmes.

Oui, ça se passe au fond, tout au fond, et la plupart du temps nous n'y pensons pas ; nous continuons tous à donner 100 % de nous-mêmes, et personne, même plus moi, ne se rappelle que la gangrène est là. Mais chaque parole dite, chaque pensée émise, chaque note jouée est alourdie par le fait qu'elle est devenue porteuse d'une reconnaissance et d'une valeur qu'il faut s'approprier. C'est une guerre froide et invisible dont aucun de nous ne sortira indemne.

Nous enchaînons les concerts, toujours plus pleins, pleins de tout. La foule est plus nombreuse, les émotions plus éprouvantes.

Le 18 juillet 1978, après un concert aux environs de Sète, nous dînons au restaurant. Nous passons une bonne soirée ; le jeune producteur, Alain Lahana, est devenu un ami. Vers deux ou trois heures du matin il nous faut partir directement car le lendemain, nous jouons à La Rochelle. Pas le temps de dormir. Cowboy a déjà filé avec le matériel. Le dîner a été bien arrosé et je suis apparemment la seule à pouvoir conduire. Nous voici partis dans notre beau break 504 Peugeot récemment acquis, tous les quatre avec Alain et François. Je prends le volant. Au bout de dix minutes, les cinq passagers dorment. Je roule, je roule sur la nationale à trois voies. Je me retourne de temps en temps pour voir si quelqu'un est réveillé et pourrait me relayer. C'est un sommeil de plomb généralisé.

Je roule, je roule sur la nationale à trois voies. Je m'endors un peu, alors je secoue la tête en fermant très fort les paupières et quand je les rouvre, ça va mieux. J'ai besoin de le faire de plus en plus souvent. Soudain, un son venu d'infiniment loin me réveille. J'ouvre les yeux ; un énorme camion, de plus en plus énorme, arrive face à moi tous ses avertisseurs sonores et visuels en fonction ; j'ai tout juste le temps de donner un brusque coup de volant à droite et le son s'éloigne. Je vais me garer sur le bas-côté, j'arrête le moteur. Mon cœur cogne. Après une longue expiration, je me retourne ; tout le monde dort. Alors je replie mes genoux, me tourne sur le côté et tombe dans le sommeil. Je me réveille en sursaut un quart d'heure plus tard.

— Vous dormez ?

Oui, ils dorment. Bon, ben je vais continuer alors, car il est déjà tard.

Ils se réveillent lorsque nous arrivons à La Rochelle, vers midi. Tout se déroule ensuite comme il se doit pour que le concert soit LE moment de la journée ; nos corps et nos esprits ne fonctionnent que pour ça.

Au moment de monter sur scène, nous cherchons Louis. Il finit par arriver sens dessus dessous. Il était allé traîner dehors et la sécurité ne voulait plus le laisser rentrer.

— Oui, oui, c'est ça ! T'es le guitariste ! Et moi je suis l'pape !

Voilà, mission accomplie. Super concert. Nous faisons beaucoup de super concerts, mais malgré tout, je suis parfois mécontente ; je voudrais pouvoir communiquer plus complètement, je voudrais une petite révolution pour chacun à chaque fois, une transformation. Les garçons sont plus facilement satisfaits ; ils sont dans leur désir et dans le plaisir. Pendant que je redescends de cette autre dimension où le concert m'emmène en rangeant les affaires dans la loge, eux sont déjà partis chercher un supplément de vie et de rencontres dans la salle, où attendent celles et ceux qui partagent ce besoin avec eux.

Me voici prête à mon tour à reprendre contact avec le monde extérieur. Je vais aux toilettes me rafraîchir. Toilettes des femmes ; j'ouvre la première porte. Elle est debout, plaquée contre le mur, petite, ronde, pas jolie. Je la vois comme un amas de chair que Louis tripote et qui s'agite. Je suis terrassée. Oh non ! Pas lui, pas nous, pas ça ! Oh Louis, je ne pensais pas que tu étais de ces hommes-là.

Je file dans la loge, le souffle coupé, les yeux écarquillés par le choc. Je fouille dans nos affaires et j'en sors un harmonica que je colle à mes lèvres.

J'ai joué sans interruption pendant plusieurs heures. Dans la loge, dans la voiture, dans la chambre d'hôtel, j'ai soufflé désespérément dans les petits trous, le regard fixé devant moi, comme si c'était le seul moyen de ne pas devenir folle. J'étais incapable de respirer, de dire un mot. J'ai juste hurlé lorsque Louis est venu se coucher à côté de moi. Il a dormi par terre.

La tournée se poursuit jusqu'à la mi-août. Normalement. The show must go on. Il y a quelque chose de l'ordre du sacerdoce dans notre histoire et l'individu est dépassé. Il n'y a de place pour rien d'autre que pour l'œuvre du groupe. Alors je refoule consciencieusement mon désarroi.

Louis et moi nous sommes apaisés, raisonnés, et nous parlons de nous séparer tendrement, tant il est maintenant évident qu'une

relation de couple est incompatible avec la vie que nous menons. Quelle désillusion ! Ce que je pensais pouvoir construire avec Louis depuis quatre ans est donc un projet trop ambitieux pour moi, trop réducteur pour lui.

Alors... tout va devenir conventionnel et banal ? L'amour et le plaisir faciles, chemins tracés d'avance avec de faux airs de liberté. Les groupies sont là, indispensables à la réalisation de mes compagnons et complices souvent inconscientes du mépris souvent inconscient dont elles sont l'objet. C'est une insulte permanente à la femme que je devrais être et qui perd du terrain jour après jour. Je joue mon rôle, je remplis ma fonction, en médiation permanente entre mon éthique douloureuse et la réalité de notre aventure, mais intérieurement, je me sens brisée.

Une histoire de garde d'argent vient encore plus enrayer l'amitié et la confiance entre François et moi. C'est habituellement moi qui garde les recettes des concerts, tout simplement parce que je suis la plus pragmatique et la plus responsable du groupe, et de loin. François s'en plaint aux autres ; il est le manager, c'est donc à lui de garder l'argent. Tout le monde est bien ennuyé et pas tout à fait sûr que ce soit une bonne idée de lui confier les cordons de la bourse. En faisant la lessive du groupe, il m'est arrivé de trouver de vieux chèques ou des billets oubliés, chiffonnés, dans les poches des pantalons de François. Ce problème envahit son esprit et la situation s'envenime. Je n'ai absolument pas d'états d'âme ; pour moi, il est évident que l'argent ne peut être confié à François, pas plus que le volant d'une voiture.

Au lendemain d'un concert, dans ma chambre d'hôtel, je m'aperçois avec angoisse que l'argent a été volé... ah non ! Finalement il n'a pas été volé. Il a été enlevé par François qui s'est introduit dans ma chambre pendant que je dormais. C'est insupportable ; je suis dans une colère redoutable. Jean-Louis soutient François, Richard et Louis ne disent mot. Je cède bien sûr, lasse et bien plus choquée par la méthode que par la décision finale. Cette façon d'agir m'attaque encore un peu plus.

Crache ton venin

Était-ce avant, était-ce après ?

Le temps s'effiloche.

Les séjours à Paris entre les concerts deviennent pénibles pour Louis et moi. Nous sommes en instance de séparation et notre quotidien sous le même toit est compliqué.

Je passe quelques soirées à Europe 1, dans le studio où a lieu en direct la toute nouvelle émission *Pogo*, animée par Alain Maneval et réalisée par Marc Garcia. Ils sont fous, débridés et créatifs. J'ai parfois l'impression de me retrouver à Saint-Cloud. Ils sont homosexuels et Alain me dit que je suis la femme qui pourrait le rendre hétérosexuel. Mais ça ne marche pas comme ça, c'est plus complexe.

Quant à Louis, il a rencontré une nouvelle amie dont il me dit que « c'est juste une amie ». Elle passe un jour à la maison ; je la trouve trop intelligente, trop belle, trop silencieuse, tandis que je me trouve déboussolée et jalouse. Je me sens abandonnée, impuissante. Le lendemain, j'essaie d'extirper de Louis des informations sur leur rencontre et sur la nature de leur relation, mais il reste prudemment évasif ; ses yeux me fuient ; c'est plus que je n'en peux supporter.

Alors, je bascule et j'attrape son cou. Je serre jusqu'à ce que son regard vienne à nouveau rencontrer le mien. On dirait que je voudrais l'étrangler. Pour se libérer, il me donne un coup sur le visage du revers de la main.

Voilà, ça va mieux ; nous sommes calmes maintenant ; assez inquiets toutefois, car mon nez s'est couché sur ma joue gauche. Je regarde mon visage difforme dans la glace. Et là, après la folie, l'amour revient, l'attention, le soin porté à l'autre.

J'ai été opérée dans une luxueuse clinique de chirurgie esthétique recommandée par une amie de François, et j'ai raconté qu'un pan de bibliothèque m'était tombé sur le visage. Mon nez reste marqué par une bosse et une petite cicatrice.

Lentement, j'ingère la pensée que Louis et moi allons réellement nous séparer, comme on prend un médicament infect mais indispensable à la survie. C'est lui qui va partir, puisque c'est lui qui a besoin d'être polygame. Il cherche un appartement.

Un soir, nous sommes tendrement enlacés dans notre lit. Nous avons fait l'amour et nous nous disons encore et toujours à quel point nous nous aimons malgré tout ; mais oui bien sûr, nous finirons notre vie ensemble, quoi qu'il arrive, et nous ne serons qu'un jusqu'à la fin des temps. Il m'annonce qu'une autre amie rencontrée récemment quitte Paris. Elle lui a laissé les clés de son petit studio à Montmartre. Quelle chance, c'est tout près d'ici. Il doit juste réparer le chauffe-eau pour pouvoir s'y installer ; d'ailleurs, il n'a pas sommeil et il va aller le réparer tout de suite.

Je me réveille vers midi, seule.

J'attends.

Nous devons retrouver les autres aux studios Pathé pour répéter les chansons du deuxième album.

J'attends ; nous allons être bien en retard.

Je fouille les poches d'un pantalon qui traîne au sol et y trouve une adresse notée sur un papier froissé. Ça doit être ça. Alors je me prépare pour aller le chercher. Il a dû s'endormir au petit matin comme d'habitude, surtout s'il a passé la nuit à réparer le chauffe-eau.

Je sonne. Pas de réponse. Je sonne encore. La porte s'entrouvre ; une jeune fille nue apparaît, les yeux encore à demi fermés :

— Louis est là ?

— Oui.

La violence monte en moi jusqu'à m'étouffer. Je pousse la petite blonde et pénètre dans l'appartement comme une furie. Il est nu dans le lit, endormi. Pas pour longtemps : mes cris le sortent de son sommeil. Je suis hors de moi, en proie à une rage folle, à un refus hystérique de cette réalité qui s'impose à moi ; il m'a menti, il m'a trompée, il m'a trahie, lui, l'homme de ma vie. Rien ni personne ne peut me raisonner. Je ne sais plus ce que je fais, mais ça doit être terrible car les voisins appellent les flics. Louis est devenu furieux lui aussi, et nous sommes embarqués tous les deux dans un fourgon. Un jeune flic prend son calepin et me demande mon identité ; je lui hurle qu'on n'en a rien à foutre de mon identité. Je me souviens de son air

effaré et désespéré. Et puis on nous a mis ensemble, Louis et moi, dans une de ces grandes cages d'un commissariat 18^e arrondissement. L'état de crise a continué un bon moment. Même les prostituées habituées au pire râlaient. Finalement le commissaire nous a virés ; il n'en pouvait plus de nous entendre.

Je ne sais plus quand ni comment je me suis calmée.

Me suis-je calmée ?

Lorsque nous sommes arrivés aux studios Pathé, il y avait là Étienne Roda-Gil(63). C'est Philippe Constantin qui nous l'avait présenté et François ne le quittait plus.

Je me suis confiée à lui, oscillant entre colère et effondrement :

— Ce con me prend pour sa femme !

— Ah, si tu dis ça, c'est que tu as tout compris !

Je ne sais plus non plus si c'est le soir même que j'ai jeté toutes les affaires de Louis par la fenêtre. Il n'a plus jamais redormi chez nous.

C'est le mois d'août et nous faisons une courte pause. Nous ne sommes pas friands des concerts d'été sur les lieux de vacances bondés.

Louis habite à Montmartre avec sa nouvelle fiancée de l'appartement, qui, bien entendu, n'a pas quitté Paris.

Je suis seule dans notre ancien chez-nous, en proie à des ressentiments asphyxiants. Je ne m'en sors pas, je n'accepte pas. Je hurle à la mort. J'écris un bilan de ma vie, qui devient une lettre désespérée que je vais glisser sous la porte du nouveau couple.

Et puis c'est chez Freddy, un réalisateur de télé bien approvisionné que je vais acheter un gramme d'héroïne ; c'est la première fois que j'en achète. Je me sens autre. Je me prépare pour un voyage lointain.

Ensuite, c'est à Alain, notre ami tourneur, fils de médecin, que je demande une ordonnance pour des somnifères.

Je suis très déterminée et bonne comédienne. Amadouante, j'arrive à convaincre tout le monde que je suis un peu fatiguée nerveusement, que j'ai besoin de m'apaiser. Pour plus d'efficacité, je fais le plein dans toutes les pharmacies du quartier en racontant que mon médecin est parti en vacances.

Bon voilà, ça devrait être suffisant ; je vais tout prendre. Je ne veux pas me coucher là-haut dans notre chambre ; je vais descendre un matelas dans le salon. Tiens, je vais me déshabiller et mettre ce tee-shirt offert par un fan avec le visage de Louis sérigraphié sur le devant. Comme ça, j'emmènerai un peu de lui. Oh là là, il y a trop d'héroïne dans le paquet ; je n'arrive pas à tout sniffer, c'est vraiment écœurant ; je vais jeter ce qui reste dans les toilettes. Ah oui... il faut bien fermer la porte d'entrée à clé et les volets aussi. Bon ben voilà, tout est en ordre, bien organisé, je peux me coucher maintenant. Je peux partir maintenant.

Une douleur fulgurante... j'ouvre les yeux ; c'est un tuyau qu'une infirmière sort de ma gorge. Je suis à l'hôpital Lariboisière et je viens de passer trois jours dans le coma. Il y a une autre femme dans la chambre ; elle aussi a fait une tentative de suicide. Ça m'attriste et j'essaie immédiatement de la raisonner et de l'encourager. Moi ? Ça va très bien, sauf que j'ai vraiment mal à la gorge.

Un jeune psychiatre vient me voir. Je pleure comme un enfant et lui raconte mon terrible chagrin d'amour. Et puis son impuissance est

tellement flagrante que lui aussi, je ressens le besoin de le rassurer.

Voilà, je peux sortir maintenant. Tout va bien, n'est-ce pas ?

Richard, François et Jean-Louis sont venus me chercher. Je suis tellement surprise et contente de les voir. Je suis très gaie. On dirait une petite fille, sincèrement enjouée et gourmande, ravie de revoir sa famille, de revenir à sa vie courante, comme si elle rentrait de longues vacances. Mais je suis amputée d'une immense part de moi-même et cantonnée dans le futile pour ne plus souffrir. Je me souviens du regard de Richard, sidéré et réprobateur ; peut-être ai-je froncé les sourcils le temps d'une seconde, pas sûre de comprendre pourquoi il me regardait méchamment. Vite, passons à autre chose.

Chez moi, le bazar a été rangé et mon vieil ami Manu, de passage à Paris, attend. Est-il venu spécialement de Montpellier pour m'épauler ? Je ne sais pas... mais quelle bonne surprise... c'est génial que tu sois là Manu ! Vraiment ! C'est super la vie ! C'est bon d'avoir des amis. Jean-Louis est resté là, avec nous.

Quelqu'un monte les escaliers. La porte s'ouvre. C'est Louis, avec son hôtesse. Il a osé ! Ça me réveille un peu. Je reste saisie quelques secondes, puis, sans mot dire, je fiche le camp dans la cuisine et lave fébrilement les trois verres qui traînent dans l'évier, les mâchoires serrées. Jean-Louis me rejoint, et me dit : « T'as été super. » Il m'embrasse dans le cou ; quelques larmes coulent au-dessus de l'évier.

J'apprendrai plus tard par Louis que ma lettre l'ayant inquiété, il était passé et, voyant la porte et les volets fermés, il avait appelé les pompiers.

Un tour de garde a été instauré. Jean-Louis prend le premier tour et s'installe chez moi. Attentionné, si plein de vie, il prend son travail à cœur. Je suis prise en charge, comme une jeune femme malade qu'il faut surveiller, choyer.

Son désir pour moi ne met que quelques jours à s'exprimer officiellement. Et je m'y sou mets volontiers, plus obéissante que jamais. Elle est là, ma déficience ; ma faculté de désirer ayant été tuée dans l'œuf, je suis fascinée et façonnée par le désir de l'autre.

Ben oui... une petite relation amoureuse entre nous, ça tombe sous le sens ! Depuis le temps que nous partageons notre vie ! Mais il faut demander la permission à Louis, tu ne crois pas, Jean-Louis ?

Si, si, il pense que ce serait plus correct.

Et Louis, grand prince, fait celui qui s'en fout.

Moi je sais bien qu'il ne s'en fout pas, mais que puis-je faire de son déni ?

Oh... et puis vivons au présent, comme des enfants gâtés et inconséquents que nous sommes ; ignorons la rivalité creusant son lit dans une terre déjà effondrée.

Louis a quitté sa fiancée au bout de quelques semaines. Il vit seul dans un autre studio. Au milieu d'une nuit, j'ai laissé Jean-Louis dans mon lit et je suis allée retrouver Louis. Je sentais qu'il était très malheureux ; je devais être près de lui. Nous avons fait l'amour et beaucoup pleuré.

Et puis chaque journée est tellement remplie ; nous continuons notre folle aventure, toujours enthousiastes, malgré des souffrances dont nous nous efforçons de minimiser l'importance et que nous rangeons tout au fond de nos armoires intérieures.

Octobre 1978. Je trouve dans les livres de quoi me distraire de moi-même tout en réorganisant un peu ma pensée et mes émotions. *L'Amant de Lady Chatterley*⁽⁶⁴⁾ me parle d'une femme et de la découverte de sa sensualité dans des termes qui me touchent. C'est beau un homme qui sait parler des femmes et qui réfléchit aux mystères de la nature humaine. Alors je lis tout ce que je trouve de D. H. Lawrence.

J'habite seule maintenant et la relation avec Jean-Louis s'organise autour du « chacun chez soi ». Cependant, il semble amoureux, ou est-il amoureux de son propre désir ? J'aime qu'il soit amoureux. Un proverbe d'Inde dit : « Les hommes aiment les femmes et les femmes aiment l'amour. » Néanmoins je commence à apprécier ma solitude au goût nouveau car je sais qu'elle est inévitable. Si je la goûte à un moment où lui me désire, il devient fou de rage. Il me veut à sa disposition. Il insiste pour me faire ployer. Parfois je cède, parfois je me durcis pour ne plus être rompue.

Un soir, je vais dormir chez Jean-Louis. Au pied de son lit, traîne une vieille édition d'un livre de D. H. Lawrence que je ne connais pas. Toute contente, je le feuillette, et dans l'introduction, je lis un paragraphe où l'auteur dit que nous sommes tous des « bombes humaines ». Ma surprise est sincère :

— Ça alors ! T'as vu, Jean-Louis ?

Jean-Louis est devenu rouge de colère et m'a demandé ce que j'insinuais par là.

Rien, je n'insinuais rien.

Et ce souvenir m'en évoque d'autres, dont je ne suis pas certaine qu'ils se situent à la même époque, mais qu'importe.

J'écoute alors de plus en plus d'artistes africains. Mon favori est Pierre Akendengué. Il donne un concert à Paris auquel Jean-Louis et moi assistons. C'est un bel équilibre humain, une belle harmonie. Il y a un bienfaisant et subtil mélange de sagesse, de vérité, de poésie, de mélodie, de rythme. Tandis que je savoure ce bon moment, émue aux larmes comme à chaque fois que j'ai l'impression de rencontrer un frère, Jean-Louis me dit à l'oreille :

— C'est bien ce qu'il fait ; il ouvre les yeux quand il chante et il les ferme quand il ne chante pas.

Comme je suis de bonne humeur, ça m'amuse plutôt cette capacité de Jean-Louis à repérer des choses qu'il pourra ensuite reprendre à son compte.

Mais à une autre occasion, je m'étais aperçue que cette manie était tout de même inquiétante. J'avais raconté à Jean-Louis un petit événement vécu lorsque je dansais avec Christian et Roger. Nous nous étions donnés tous les trois rendez-vous dans un café du boulevard du Temple. Assis à une table tout au fond du café, nous discutons sérieusement de la troupe. Dans un moment de pause, je tourne la tête vers le dehors, à l'autre bout de la salle. C'est alors que j'entr'aperçois un éléphant, courant le long de la vitrine du café vers la place de la République, suivi d'un policier qui d'une main brandit sa matraque blanche, et de l'autre tient son képi pour ne pas qu'il tombe de sa tête.

— Regardez, regardez, il y a un éléphant qui court et un flic qui lui court après !

Le temps que Christian et Roger tournent la tête et cherchent un angle de vision libre, il n'y a déjà plus rien à voir. J'ai bien sûr droit à des moqueries et à des « arrête de fumer de la drogue ! », mais dix minutes plus tard, alors que je suis déjà dans le doute sur ce que j'ai vu et surveille un peu la rue du coin de l'œil, l'éléphant passe dans l'autre sens, poursuivi cette fois-ci par plusieurs policiers et d'autres personnes.

— Mais regardez, regardez, il repasse de l'autre côté !

Christian et Roger n'ont toujours rien vu, mais un petit mouvement inhabituel à l'entrée du café me rassure sur ma santé mentale. Et puis tout à coup, il y a un grand fracas et nous voyons l'éléphant foncer dans la vitrine du café, être arrêté net par la violence du choc, et le patron du café au bout du bar, les bras autour de sa caisse :

— Ma caisse, ma caisse ! hurle-t-il.

Le petit éléphant s'était échappé du Cirque d'Hiver et avait cru reconnaître sa maman en voyant sa propre image dans la vitrine.

Alors un soir, au cours du dîner d'après concert où s'invitent toujours quantité de personnes, Jean-Louis très en forme raconte aux convives cette drôle d'histoire, comme si c'était lui qui l'avait vécue. Je ne dis rien pour ne pas créer d'incident, mais lorsque nous nous retrouvons tous les deux, je lui demande pourquoi il a eu besoin de se l'approprier.

— Mais t'es malade ! C'est à moi qu'elle est arrivée cette histoire ! crie-t-il.

Je ne sais plus ce que j'ai pensé, dit ou fait.

Depuis, j'ai appris à différencier le mensonge du déni et l'orgueil du narcissisme.

Les vestiaires d'une salle de pelote basque à Pau nous servent de loge ; petit chez-nous d'un soir où nous parlons, plaisantons, où nous nous préparons, nous concentrons, et où parfois explosent nos surcroîts d'émotion. Ce soir-là, il y a quelque chose de particulièrement tendu dans l'air. Louis est très nerveux. Il me marche sur le pied droit avec ses énormes bottes aux bouts ferrés ; je suis pieds nus et je hurle. Il se montre sarcastique puis donne un coup de pied rageur dans le mur. Nous avons mal tous les deux.

Le concert est réussi.

Décembre 1978. Quelques émissions rock commencent à apparaître à la télévision. Nous enregistrons au Théâtre de l'Empire l'émission *Chorus*, présentée par Antoine de Caunes. Pour nous, c'est comme un petit concert et nous jouons vraiment, toujours dans le don de soi et dans l'exigence. Les vieux techniciens de l'ORTF ont un peu de mal à s'adapter à notre son et à nos manières. Ils s'arrêtent à l'heure précise de la pause-déjeuner, même si elle advient au milieu d'un morceau. Ça me paraît insensé.

C'est peut-être à cause d'une des huîtres que j'ai mangées au Drugstore des Champs-Élysées un soir avec Jean-Louis ; en tout cas, j'ai une hépatite virale A. Je suis jaune, le blanc de mes yeux est jaune, je suis épuisée. Je vais voir le bon docteur Ract à l'hôpital de la Cité universitaire ; il va me garder un peu au chaud et au calme. Pas de traitement ; juste quelques précautions alimentaires, et du repos, beaucoup de repos, au moins trois semaines.

Jean-Louis passe me voir un jour rapidement. Il a très envie de moi, alors je le laisse faire. Puis il prend un billet de deux cents francs dans mon sac parce qu'il n'a pas d'argent sur lui, me fait un petit bisou sur les lèvres, et s'en va vite, très vite. Je me lève et vais à la fenêtre. C'est cette petite actrice-rockeuse-junkie qui l'attend dans la voiture. Les deux cents francs vont sans aucun doute servir à acheter de l'héroïne. Je regarde la voiture démarrer et s'éloigner, inondée d'une douce tristesse, qui s'étend bien au-delà de moi.

— Ce qu'il te faut, c'est une bonne grand-mère à la maison qui te prépare de la soupe tous les soirs, me dit le bon docteur Ract avant de me relâcher dans le tourbillon de ma vie.

Des idées, des surprises... les armoires sont bien fermées et nous savons rester vifs et exaltés. Cette fois-ci, il s'agit de convier le public au cinéma Dejazzet pour y voir un film sur nos concerts, le soir du 31 décembre. C'est un soir où beaucoup de jeunes s'ennuient et ne savent où aller ; la fête obligatoire et la cuite inévitable qui célèbrent le temps qui passe ne sont pas du goût de tous.

Ce jour-là – ou est-ce cette semaine-là ? – Jean-Louis et moi sommes heureux d'être ensemble. Heureux aussi de l'aventure du groupe qui continue de plus belle. Les bonheurs se superposent, se mélangent. Nous arrivons difficilement vers la place de la République ; il a neigé et les rues sont verglacées, mais tout est prétexte à rire. Nous entrons discrètement dans l'arrière de la salle par l'entrée des artistes. C'est bourré à craquer. Le public regarde un dessin animé. Nous nous installons silencieusement sur scène derrière l'écran, là où notre matériel nous attend ; nous sommes excités comme des gosses qui jouent à cache-cache. Car la pellicule va prendre feu, l'écran va se lever, et en guise de film, nous allons donner un concert avec nos nouveaux morceaux tout chauds, ceux du deuxième album que nous partons enregistrer à Londres quelques jours plus tard.

Janvier 1979. Nous y sommes. C'est Martin Rushent qui sera le maître d'œuvre. Il a produit les albums des Stranglers.

L'hôtel est plus luxueux que la dernière fois. Mais le geste est souvent le même en arrivant dans la chambre : j'allume la télévision. Il me faut du bruit et des images du monde pour ne pas entendre mon vacarme intérieur.

Une récente conquête de Jean-Louis est à l'hôtel pour deux jours. Elle est venue de Paris avec une amie. Jean-Louis est séduit par cette aisance et cette aptitude aux plaisirs de la vie caractéristiques des jeunes gens issus de familles très riches. Elle a une Bentley à vendre pour cinquante mille francs. Jean-Louis lui achètera plus tard, en rentrant à Paris.

Je m'adapte, je suis moderne, je pratique la tolérance avec application. Je ne m'autorise même plus à penser à la jalousie ; elle est tapie quelque part, insidieuse, inexprimée. Mais mon aversion pour les groupies reste vibrante. Je leur pardonne encore moins qu'aux hommes. Et pourtant, de moi aussi on use et on abuse, et je me laisse faire, comme une petite fille obéissante.

Notre deuxième album s'élabore, le métier rentre. Martin fait du bon boulot. Les discussions animées entre Jean-Louis et moi au sujet des paroles ont déjà eu lieu à Paris, et ce disque est rassemblé. Louis se régale à absorber les techniques de production (au sens anglais du terme : réalisation). Je donne tout de moi pour compenser le manque de virtuosité et de technique. Richard, lui n'en manque pas. Lorsque nous avons écouté le dernier mix retenu pour *La Bombe humaine*, j'étais en larmes, épuisée et transportée. Richard pleurait lui aussi.

Nous donnons des interviews au bar de l'hôtel. Malgré ma convalescence, je bois du champagne pour me détendre et les nerfs lâchent, mais c'est plutôt drôle. J'aime ces moments où nous restons solidaires et déconcertants face aux questions des journalistes. Bien fatiguée, je suis toujours couchée la première. La solitude dans le cocon protecteur d'une chambre d'hôtel me ramène parfois vers un état paisible. J'adore me glisser dans les draps propres et accueillir le sommeil qui effacera la journée pour faire de la place au lendemain.

Dans le studio où notre album est mixé travaille aussi Steve Hillage(65). Il a tendu l'oreille, a aimé, et nous propose de faire la première partie de sa tournée britannique à venir.

C'est un vrai défi comme nous les aimons ; jouer du pur rock, somme toute assez classique dans sa composition pour des oreilles anglaises, avec des paroles en français, en première partie d'un spectacle qu'on pourrait qualifier de progressiste-hippie, c'est un peu gonflé. Mais ensemble, il n'y a rien que nous ne puissions tenter. Nos talents respectifs couvrent un large spectre et les Anglais sont plus sensibles au son et à la musique que les Français ; question de culture. Cela nous prouve encore une fois que ce n'est pas tant ce que nous disons qui est reçu, mais la manière dont nous le disons.

La tournée se passe bien. Quelques insultes et quelques boutades anti-froggies de rigueur fusent en début de concert, et puis finalement nous quittons la scène sous de francs et respectueux applaudissements.

Le premier des deux soirs où nous avons joué au Rainbow de Londres, nous étions particulièrement nerveux dans la loge et François nous a présenté un joint d'herbe réputée excellente. J'en ai fumé une bouffée.

C'est bizarre cette basse que j'ai entre les mains, je ne la connais plus du tout ; mes doigts se déplacent tout seuls sur le manche ; on les dirait en pâte à modeler ; ils marchent bien, mais ça me fait peur de ne pas les reconnaître eux non plus, de ne pas savoir qui les commande ; j'ai de la chance, ils se placent là où il faut ; enfin, j'imagine, sinon la musique ne sonnerait pas juste et tout le monde me regarderait. Je quitte mes doigts pour m'enquérir de ce qui se passe pour les autres. Louis a l'air un peu moins égaré que moi, mais je le sens différemment concentré, fortement investi dans la réalité de ses mains sur sa guitare. Jean-Louis devant son micro se retourne plus souvent qu'à l'habitude et cherche notre soutien. Richard ne regarde que ses fûts et tape comme un sourd.

Le concert s'est tenu, normal en apparence, et dans la loge, nous nous racontons nos expériences respectives en ayant l'impression de l'avoir échappé belle.

Février 1979. Nous avons créé notre propre maison d'éditions : Téléphone Musique. Cela nous permet de récupérer la moitié des droits générés par les chansons et de les consacrer à notre développement ambitieux et ludique. Nous payons entre autres nos tournées à l'étranger, que nous vivons comme des renaissances et des antidotes aux effets pervers de notre succès français grandissant. C'est François qui gère la société et l'argent, et je me rendrais compte des années plus tard à quel point j'avais raison de ne pas trouver ça raisonnable. Mais pour l'heure, tout le monde est content. Notre sentiment d'autonomie, de liberté nous donne des ailes, et les soucis intimes de chacun sont vraiment relégués à un arrière-plan très lointain et voilé.

Une des bonnes amies de François, serveuse dans un bar à prostituées de Pigalle, lui a montré une sorte de carte publicitaire où, en tirant sur un carton intérieur, on déshabille la dame figurant sur la carte. L'idée est immédiatement retenue pour la pochette de notre deuxième album. Dans la pure lignée de 1968, nous continuons à ouvrir des brèches et à casser les moules de la morale ambiante. C'est à nouveau Jean-Baptiste Mondino qui est choisi pour nous photographier. La séance est une nouvelle occasion de marquer notre cohésion et nous voici nus tous les quatre dans le studio du photographe. Je ne me pose aucune question sur la légitimité de ma nudité et lutte silencieusement contre une pudeur dont j'ai presque honte. Mais tout va bien ; ce n'est pas moi qui suis nue, c'est Téléphone qui se met à nu, qui n'a rien à cacher. Nous plaisantons gaiement, mais nos mouvements sont encore plus timides et nos sourires encore plus embarrassés que d'habitude. Jean-Baptiste, debout sur une chaise avec son appareil, râle en rigolant :

— Alors ! Décoincez-vous un peu !

— T'es marrant, lui dit Louis. Je voudrais bien t'y voir !

Qu'à cela ne tienne ! Jean-Baptiste baisse immédiatement son pantalon et son slip sur ses chevilles et réalise ainsi toute la séance.

Nous avons décidé que les garçons devaient finalement ranger leur sexe entre leurs jambes croisées, en premier lieu pour des raisons purement esthétiques ; et puis l'aspect androgyne de l'image nous a plu. Comme si nous étions au-delà de la différence entre les deux sexes, quelque part vers l'esprit.

Et c'est ainsi que la pochette de notre second vinyle s'est retrouvée punaisée au mur de la chambre de bon nombre d'adolescents et que j'en ai – paraît-il – fait fantasmer plus d'un. Ça ne m'avait absolument pas traversé l'esprit, justement.

Cette fois-ci, c'est indéniable, nous sommes célèbres. C'est en première page du journal *Le Monde* qu'on parle de notre album *Crache ton venin* récemment sorti et de notre énorme tournée française à venir.

Elle occupe tout le printemps 1979. Il ne s'agit plus de petits clubs ni de MJC, mais de grandes halles ou de palais des sports. Aucune de ces salles n'est adaptée à nos concerts acoustiquement parlant, et nous jouons dans des conditions souvent déplorables. Les balances⁽⁶⁶⁾, longues et la plupart du temps inefficaces, nous permettent néanmoins d'apprivoiser le lieu et de nous rassembler.

Lorsque la salle est comble, quelques-unes des mauvaises résonances sont absorbées par la masse des corps, mais ça ne suffit pas. Il faut que ça sonne bien même quand ça sonne mal, et ça, nous savons le faire, tout simplement parce que nous jouons ensemble, vraiment. Alors le son est cohérent, unique. Et puis nous faisons plus que de la musique et nos notes sont porteuses d'autres vibrations que celles du son. Deux à trois mille jeunes exultent avec nous, chantent en chœur avec nous, changent d'état avec nous, leurs briquets allumés, dans une sorte de communion spontanée et sincère, vraiment nouvelle et inouïe. Nous sommes de plus en plus ramassés ; parfois sans Jean-Louis, car il s'éclate de plus en plus à nous laisser la musique, pour marcher sur les mains, grimper sur les tours d'éclairage, plonger dans la marée humaine qui l'accueille et le porte.

Le phénomène Téléphone inspire Jean-Marie Périer et le pousse à nous proposer de nous filmer. Nous refusons ; un vieux réflexe légèrement hostile et rebelle, une attitude méfiante par rapport aux paillettes des années soixante et soixante-dix. Ensuite, il nous propose une fiction qui ne nous séduit pas. Nous refusons à nouveau.

Avril 1979. Nous roulons à très vive allure sur la file de gauche d'une autoroute, une de plus. C'est Cowboy qui conduit, de sa manière sûre et rassurante. Nous venons de quitter l'hôtel, un de plus, et nous filons vers la ville suivante, une de plus. Je suis assise à l'arrière, près de la porte, à bâbord, enfoncée dans une triste solitude. Les garçons sont très joyeux ; ils ont passé une excellente nuit ; la salle, une de plus, était bien fournie en groupies, et ils en avaient chacun une. Ils sont si fiers qu'ils ont besoin de partager leurs expériences et de comparer leurs exploits, leurs transgressions. Alors ils se racontent leur nuit respective, dans les détails, à qui mieux mieux, et je mesure l'immensité du gouffre qui nous sépare. Bien sûr, Richard reste un peu en retrait, plus discret, plus sobre, plus pudique ; bien sûr, le silence de Cowboy est accompagnant. Mais tout à coup, je n'en peux plus ; c'est trop déchirant ce divorce entre le corps et l'esprit, trop irrespectueux, trop obscène. Alors j'ouvre brusquement ma portière et je hurle :

— VOUS FERMEZ VOS GUEULES OU JE SAUTE !

Cowboy a fait une embardée, a ralenti, changé de file, et nous avons roulé en silence. Une femme dans un groupe de rock ! Non mais...

« J'ai toujours trouvé la misogynie vulgaire et sotte » a dit Albert Camus.

Merci Albert.

La tournée se poursuit, vers la Bretagne je crois. Le concert est fini, la salle vide ; les roads démontent. Nous avons déjà bien traîné, dans la brume des après-concerts. Tout le monde est dans le minibus qui doit nous déposer à l'hôtel, sauf Jean-Louis. Nous l'attendons plus d'une demi-heure. François ne le trouve pas. Je suis fatiguée, j'ai froid, je trouve cette attente insupportable ; je voudrais être dans mon lit. Enfin, il arrive. La porte du minibus coulisse, il monte pour s'engouffrer à l'arrière, mais au passage, il fourre tous les doigts de sa main droite joints par leur extrémité sous mon nez et dit avec son sourire de mec bourré :

— Elle pue de la chatte celle-là, tu trouves pas ?

Mon bras droit est parti immédiatement en revers, sans que j'aie le temps d'y réfléchir et le dos de ma main l'a frappé au visage au moment où il s'asseyait.

Les autres se sont arrangés pour que ça ne dégénère pas et nous avons roulé jusqu'à l'hôtel, penauds.

Un autre soir ? Un autre hôtel ? Je ne sais plus. Cette fois-là, j'ai bondi sur Jean-Louis dans l'ascenseur. Nous partions pour la salle de concert. J'ai oublié. Souvenir confus de sentiments et de passions emmêlés, amour, mépris, humiliation, colère, rancune, possession, jalousie, manipulation, rage... que sais-je encore. C'est de son regard que je me souviens, de la lueur de satisfaction cynique qui en émanait. J'ai voulu lui arracher les yeux pour ne plus sentir ce regard-là. Alors, en sortant de l'ascenseur, il m'a violemment poussée contre le mur d'en face, recouvert d'un grossier crépi blanc.

Et me voilà à l'hôpital au service des urgences. Il me semble que c'est Luc Gaurichon, notre nouveau tourneur, qui m'a emmenée, triste et inquiet. Les radios sont rassurantes ; rien de cassé. Juste un gros traumatisme et un énorme œuf sur le front au-dessus de l'œil droit. Vite, on m'attend pour le concert ; qu'est-ce que vous avez comme super cocktail qui me remette sur pied et qui me détende en même temps ? Il est un peu embarrassé, le toubib. Oui bien sûr, il a tout ce qu'il faut, mais tout de même, est-ce bien raisonnable ?

J'ai eu ma piqûre de je ne sais quel savant mélange qui a très bien agi. Je suis enchantée du résultat, en forme, détendue et souriante, prête pour l'arène. J'ai mis un bandeau style pirate des Caraïbes sur mon front.

Le concert est réussi.

Et puis, il y a le lit et le sommeil qui oblitère.

François Ducray est journaliste et travaille pour *Rock & Folk*. Il nous apprécie beaucoup ; pour ma part, c'est réciproque. Il est venu nous voir en tournée et voici ce qu'il écrit :

(...). La tournée Téléphone a duré deux mois. « À certains endroits, on avait plus de monde qu'Hallyday... » s'écrie le manager en me désignant la foule compacte qui tanguait dans le hangar de la Foire internationale de Lille où je les ai rejoints. Plus que Johnny, ça n'est peut-être pas la référence absolue, mais c'est au moins un fichu baromètre. Et ça indique que des flopées de gosses peuvent se déplacer, que sans doute Téléphone est leur première occasion. Ce sont des choses qui se paient de retour : si alors le groupe est bon, les gosses n'oublieront pas le groupe.

À Lille, je ne les ai jamais trouvés aussi bons. Paraît que la veille au Mans, avait été dix fois meilleure. À ce stade de l'envol, je veux bien les croire : ils sont tellement à blanc que la qualité d'un concert ne dépend plus que d'infimes particularités. Ce que j'ai vu, c'est l'incroyable progression de Bertignac à la guitare, sa fluidité musclée, sa créativité perpétuelle, hargneuse, qui vient doubler l'intensité des compositions, des récentes surtout. Corine bouge beaucoup plus, aussi, et ça se sent dans le mouvement du quatuor, plus sûr et plus vif d'autant. Et elle chante ! Son couplet sur Ne me regarde pas, toute la salle en gronde d'approbation. Probable qu'en cet instant, Corine est vengée de pas mal de trucs, de ce qu'elle endure ces temps-ci. Et à propos, personne ne crie plus « À poil ! », bravo Corine. Quoique ça ne troublerait pas trop Jean-Louis, qui mène la sarabande avec toujours plus de bonheur, de conviction, de maîtrise. Une sacrée étoffe, ce type, incontestable. Et son chant s'enfle à la mesure de ses phrases, comme le talent d'un avocat celle de ses causes. Derrière, Richard mange du lion, à la chasse pendant deux heures, jamais fatigué, jamais rassasié. Bref, de J'sais pas quoi faire à Un peu de ton amour, c'est le délire, une formidable osmose entre salle et scène. Ceci au crédit aussi d'une organisation attentive mais souple qui a appris à exclure presque tous les accroc.

Lille n'était qu'un maillon, à Paris de conclure : Téléphone le doit bien. Les promesses sont donc tenues, et à ce rythme, d'autres surgiront : ces quatre ont en main un jeu que personne n'avait eu avant eux. J'en reviens au coup de foudre : c'est tellement fort, ce courant qui fuse, que les premiers à y risquer leurs os, ce sont les Téléphone. Et tellement grisant que peut-être on aimerait les voir maîtriser le voltage bientôt, quand il sera terrible...

(...). Je ne sais pas. Je voulais décrire un concert de Téléphone, la foire d'empoigne pour tête et jambes qu'ils dispensent, et voilà que ça tourne à l'apologie, mais ça aussi c'est normal. Parce que si vous n'êtes pas tous allés aux concerts de Téléphone ces deux mois, si vous n'avez pas vu les danseurs, les mimes, si vous n'avez pas vu les cracheurs de feu au Palais des Sports de Paris(67), ce sort tôt ou tard vous échouera. (...)

La tournée continue. Jean-Marie Périer va venir filmer quelques concerts. Il a renoncé à son idée de fiction ; son film se présentera sous la forme d'un documentaire, ce qui nous convient. Il portera son regard doux et attentif sur le phénomène Téléphone et sur chacun de nous. Il est discret et délicat malgré la quantité de matériel qu'il utilise.

Pour les deux concerts parisiens filmés au Palais des Sports, nous avons choisi d'inviter en première partie les Petits Rats de l'Opéra de Paris. Je ne sais pas comment François a réussi à les convaincre d'accepter. Cette salle n'a rien à voir avec l'écran protecteur dont elles ont l'habitude. Dans l'énorme bulle de métal et de plastique se sont entassées plus de cinq mille personnes. Ces petites filles sont téméraires de monter sur la scène, alors que le public hurle d'excitation et d'impatience, et je me tiens sur le côté pour les encourager et les soutenir. Elles sont sublimes d'application, de professionnalisme. Les gens crient, sifflent, se marrent ; certains envoient des pétards.

J'impressionne énormément Jean-Marie, élevé dans une famille très bourgeoise. Lorsqu'il me regarde, il voit une femme, mais une petite femme surprenante, parfois grossière comme un homme, une femme comme il n'en a jamais vu. Il a presque peur de cet inconnu-là. Je sens son regard d'homme respectueux, regard dont je n'ai plus l'habitude. Lui et moi restons à distance tout le temps où il est là. Et puis un jour, il vient me voir :

— Tu sais, j'ai interviewé tout le monde sauf toi, et je vais plier bagage. Il faut faire l'interview maintenant ou jamais.

Alors nous sommes allés tous les deux nous mettre à l'abri dans la grotte obscure de l'arrière du camion pas encore chargé, et c'est là qu'il m'a filmée.

Des années plus tard, j'ai su que c'était François qui lui avait conseillé de ne pas m'approcher, qui l'avait averti des dangers liés à mon caractère redoutable. Mais le regard que Jean-Marie a courageusement fini par poser sur moi a embaumé mon âme plutôt deux fois qu'une ; un antidote contre le poison lent que représente ce type de perception de moi dont ça arrange certains de croire qu'elle

est la réalité. Et la vérité dans tout ça ?

Septembre 1979. Le dernier concert filmé sera celui de la Fête de l'*Humanité*, en plein air à la Courneuve. Il faut encore une idée forte, car oui, décidément, nos concerts sont des manifestations, porteuses d'autre chose que simplement des notes et des mots.

Nous arrivons sur les lieux, tous les quatre installés à l'arrière d'un immense break américain qu'on nous a prêté, et affublés des masques de Giscard d'Estaing, de Marchais, de Mitterrand et de Chirac, si mes souvenirs sont bons. Tout le monde ne trouve pas ça drôle. La traversée pour atteindre la scène est rude et longue. Nous avons par erreur pris l'entrée principale et il nous faut fendre une foule qui ne voit qu'une voiture symbole d'un impérialisme libéral détestable. Certains gueulent et donnent des coups de pied dans la voiture. Nous baissions les vitres pour leur expliquer la symbolique et le deuxième degré de notre parodie. Mais ça ne passe pas ; provocation arrogante, mépris, c'est cela qu'ils ressentent. Nous devons refermer les vitres, klaxonner, appuyer sur l'accélérateur et filer vers la grande scène avant que ça dégénère. Je suis mal à l'aise. Je n'aime pas l'ambiguïté.

Je me suis glissée derrière la scène pour voir les cent vingt mille personnes amassées sur la pelouse. J'étais là, huit ans auparavant, amoureuse, avec ma bande, tranquillement assise au soleil, à attendre les Who. Ça me paraît si loin. Je ne suis plus la même.

Backstage, c'est l'effervescence. J'ai peu à peu et inconsciemment développé un système de déconnexion qui me permet de passer au travers des regards des photographes, des journalistes, des parasites, des groupies plus rusées que les autres, de toute cette faune qui traîne systématiquement dans les coulisses des artistes à succès. Les vrais amis et les techniciens sont en général discrets et invisibles.

Nous sortons de la loge. Nos masques plaisent beaucoup. Richard roule un gros patin à Georges Marchais (moi), pour le plus grand plaisir des photographes. La scène est immense, la foule dense s'étend très loin, là-bas vers l'horizon. Oui, elle est vivante et mouvante comme la mer, et je comprends que Jean-Louis soit souvent pris par l'envie irrésistible d'y plonger.

Début de concert inattendu. Nous avions prévu de commencer vite et fort pour condenser l'immensité. Mais je n'ai pas de son. Alors le temps que les roads s'activent pour trouver la panne, les garçons

comblent l'espace en plaquant quelques accords sur un rythme lancé par Richard, toujours présent et souriant, toujours prêt. C'est de la musique improvisée, beaucoup plus diluée que le début compact que nous avons décidé. Mais les gens qui sont là aiment la musique, nous aiment, aiment que nous prenions des risques. De fait, nos concerts produisent souvent des surprises, y compris pour nous-mêmes. Alors il y a parfois des longueurs, des fausses notes, des accélérations, des vides, mais c'est le chemin à prendre pour oser la liberté. Les personnes qui viennent à nos concerts viennent aussi pour ça. Et les chansons sont là, comme des hymnes rassembleurs.

Mon ampli a eu plusieurs moments de panne pendant le concert et cela m'a permis de recevoir un très beau compliment. Il m'a été offert par un violoniste de jazz – il me semble que c'était Jean-Luc Ponty – venu me voir dans les loges après le concert :

— Tu sais, votre musique n'est pas celle que j'écoute et en tant que musicienne, tu as une mauvaise réputation dans le milieu jazz. Mais tout de même, par curiosité, j'ai voulu vous voir et vous entendre. Il y a eu une panne de basse sur au moins deux morceaux, et puis au milieu du morceau suivant, la basse est arrivée, et je tenais à te dire que, grâce à toi, j'ai découvert la vraie place et la vraie nature de la basse. D'ailleurs, lorsque la panne est revenue un peu plus tard, toute la musique s'est écroulée. Tu as le son le plus plein et le plus porteur que je connaisse.

Mmmmm... c'est émouvant d'être comprise et entendue pour ce que l'on est au fond.

Dans cette sorte de détente qui suit les concerts, surtout ceux où la pression est particulièrement forte, je flotte un peu béatement. D'autant que nous avons pris l'habitude d'avoir sur scène des gobelets emplis de Jack Daniels(68) ; ça aide à accomplir l'insensé. N'est-ce pas totalement fou de monter sur ces scènes énormes, de s'exposer et de se livrer à des centaines de milliers de personnes, de recevoir ces déluges de vibrations, de les absorber et d'y répondre ?

Je vais m'asseoir sur les marches qui conduisent à la scène et je regarde les techniciens s'activer. Yvon, Pat, Laurent... ils sont au service du concert, de la tournée, du groupe, de chacun d'entre nous. Ils nous connaissent mieux que quiconque, nous suivent et nous accompagnent, sont témoins de tout. Je suis très proche d'eux. Nous sommes une bande de nomades.

Jean-Louis vient s'asseoir près de moi. Lui, flotte très béatement ; il a dû boire plus d'un gobelet. Il me prend la main, reste silencieux. Un homme que je ne connais pas vient pour lui parler et avant toute

chose, Jean-Louis tourne sa tête vers moi d'abord, puis vers lui :

— Vous vous connaissez ?

— Non.

— Voilà, c'est Corine... la seule que j'aime vraiment.

Juste à ce moment-là, il est doux et vaporeux cet état de relâchement, de dénuement où tout est possible. Je suis attendrie et sûrement j'ai souri. Et pourtant, je ne suis pas dupe ; je sais que dans quelques minutes nous allons chacun revêtir nos vieux systèmes, car au-dedans de nous, peut-être aurons-nous froid et peur de rester si démunis.

Mymy Abraham a une émission sur Europe 1 appelée *Chlorophylle*. Elle réalise une longue interview du groupe. C'est la première fois qu'une femme regarde la femme en moi dans cette histoire si singulière. Elle voit tout. Elle a tout compris. Elle devient une tendre amie, lointaine, mais là pour toujours.

Janvier 1980. Les années quatre-vingt commencent pour nous par une tournée en Italie. Brescia, Turino, Varese, Milano, Bergamo, Modena, Parma, Roma, Genova, Firenze, Milano... Elles se mélangent toutes dans mon souvenir.

Parfois je croise une personne qui me dit :

— Tu te souviens, on a dîné ensemble après le concert de...

Non, je ne me souviens pas ; je ne peux pas me souvenir. Chaque soir, je m'adresse à des milliers de personnes, je croise des centaines de visages, j'embrasse des dizaines de joues, je tente d'échanger des paroles avec celles et ceux qui imaginent avoir une relation avec moi, puisqu'ils m'ont vue sur scène et que c'est effectivement en partie à eux que je m'adressais. J'ingurgite plus d'émotions que le commun des mortels ne peut normalement en digérer. Oui, ce que nous faisons est insensé.

Et pourtant, c'est à ça que nous dépensons l'argent des éditions : à tourner, tourner, quand et où nous voulons, sans rien demander à personne. Nous dormons dans des petits hôtels. Nous ne sommes pas exigeants ; nous voulons juste qu'on nous laisse dormir le matin.

Je ne sais plus dans quelle ville d'Italie, la salle de concert est fermée lorsque nous arrivons. Personne ne sait qui a les clés ; tout le monde s'en fout mais tout le monde s'excite et s'insulte. C'est drôle. J'aime voyager.

Nous sommes le 7 mars 1980. Il doit être une heure du matin. Je viens de rentrer chez moi après avoir assuré consciencieusement ma fonction de bassiste-chanteuse de Téléphone lors d'un festival organisé par Europe 1 au Pavillon Baltard de Nogent-sur-Marne.

C'était ignoble. Jean-Louis était dans un état d'esprit qui me paraissait particulièrement égocentrique et désolidarisé. De plus, il avait choisi de s'habiller d'un slip, d'un tee-shirt ras le slip, et de bas qui s'arrêtaient à mi-cuisses. Pour moi, c'était juste insupportable et même impossible de monter sur scène avec lui dans cette tenue dont la portée me semblait indéniablement obscène. Nous nous sommes disputés ; il a tenu bon ; j'ai cédé.

Et maintenant, je suis seule chez moi, c'est mon anniversaire ; j'ai vingt-huit ans. Je pleure d'épuisement, je hurle de contradiction, et je tente de réfléchir. Jalouse ? Non, je ne crois pas. Bien sûr, ça arrange tout le monde de penser que ce n'est que ça. Mais je sais que ce qui se joue là est bien plus essentiel. Il y a la place de Jean-Louis qui cherche de plus en plus à se poser en unique porte-parole et sex-symbol. Il y a la place de François qui s'est collé aux fantasmes de Jean-Louis et se tient à ses côtés, fidèle et complice, presque servile parfois. Il y a la place de Richard qui pense qu'il se fout de sa place et n'aime pas les histoires. Il y a la place de Louis qui sait qu'il mérite une meilleure place mais me laisse me battre à sa place. Et il y a ma place que personne dans ce petit groupe ne réussit à admettre ou à reconnaître, parce qu'elle est autre, incomparable, incompréhensible.

Et Mymy était là ce soir-là, puisqu'elle présentait le festival. Elle se souvient :

De vous à elle sans passer par eux...

Année 80, week-end rock à Baltard organisé par Europe 1 et décision de diffuser chaque soir les épisodes d'une Telephone-story, ambiance Friends, version « le plus grand groupe de rock français ».

Je réserve « la Belle » pour le dessert, les trois « bêtes » sont déjà en boîte.

Rendez-vous chez Elle à Pigalle. 15 heures. Elle a joué la veille, rentrée tard (tôt), arrive de la boulangerie, pains-chocolat-escargots-raisins à la main, file un briquet à une prostituée fixée sur son bout de trottoir, et direction escalier raide qui monte à son duplex-une pièce-cuisine.

Nous voilà parties pour un thé-bols tranquille entre filles. Elle récupère des fatigues de la nuit et malgré ça, elle est fraîche, jolie, douce, fine, genre adorable petit mec. Je cherche la danseuse passée des pointes à la basse, des pointes aux notes, des pointes aux mots.

Ses mots à Elle, choisis justes, sonnent d'une voix à peine « débraillée » par les nuits-fumée, une voix que j'adore : la sienne.

Me donnera-t-elle sa-vision-de-fille-au-sein-de-Telephone ?

Je lui tais celle des garçons, glissée entre malice et sarcasme, réduite à :

— On l'aimme bien notre petite Corine... chacun à son tour... ha, ha... jamais tous ensemble.

Elle décolle les Urgo de ses doigts blessés, me balade dans une belle love story façon rock'n roll. Séquence tout va bien. Elle ne cherche pas à retenir ses cheveux effilés à la diable. Se sait-elle jolie ?

Elle propose de (re)faire chauffer de l'eau, essuie les miettes de nos gourmandises, vide le cendrier, évoque des fragments de voyages réels ou symboliques, changement de famille pour échapper au vide. Au point de s'oublier ? Elle s'en fout, se refuse à être dans un rapport-séduction. Aux premiers Corine (re)vit, basse au bout des doigts, rock à marée haute.

— Jamais à l'ombre des garçons ?

Elle esquive comme en boxe, m'attire dans les cordes de sa guitare, de sa culture, une connaissance musicale IN-FI-NIE.

Arrêt sur image : harmonie rêvée au sein du groupe.

Sa vie intérieure crache à plein régime.

— Rêver ne guérit pas son âme. Non ?

Elle me ramène au centre du ring. Telephone-story. Point barre.

Elle raconte bien, Corine. Un brin trop bien, la bande défile...

— Merde Corine ! Et TOI, tu existes !

— On a appris à se faire confiance, puis... t'inquiète, je sais me défendre.

Quelques soirs plus tard, Baltard backstage, avant le concert (où elle sera sublime), elle remue ciel et terre pour trouver les trucs-à-grignoter-que-les-garçons-aiment-bien.

— CORIIINE ! ! !

Téléphone ? C'est l'histoire de trois filles manquées et d'un petit mec réussi, scénario « je t'aime pas, mais quand tu me quittes j'ai mal... »

Inexorablement, j'avance sur ce chemin qui me coûte autant qu'il me fournit, qui se trace avec moi, malgré moi.

Une semaine plus tard, nous voici dans un avion pour le Canada. Je vais mal et m'isole encore un peu plus. Aucun de ces petits bonshommes n'est capable de m'aider. Jean-Louis se montre même particulièrement odieux, comme si j'étais un jouet, et que dans une toute-puissance infantile il pouvait me manipuler, me secouer, me prendre dans sa bouche, me jeter à terre. Je dois juste tenir, tenir, tenir.

Québec... Après le concert, dans la chambre d'hôtel, encore une fois, je veux bien plus que dormir. Je ne sais plus pourquoi ni comment j'ai à ma disposition des cachets. J'en prends plus qu'il n'en faut. Alors on vient me réveiller. Vite, il y a une interview et puis nous devons partir pour Toronto. Ce qui est agréable, c'est que lorsque je prends des substances qui désinhibent, je suis emplie d'une belle joie et je vois la vie en rose. Alors tout passe et les journalistes me trouvent très drôle.

Toronto-Montréal. Et puis Montréal-New York. Nous allons y donner de petits concerts dans des clubs fameux.

Allez, François Ducray, raconte encore :

— *New York, trois mois plus tard. Les mêmes. Plus d'autres journalistes français, dont un impayable crétin qui gâchera son séjour à traquer des Téléphone jouant l'Arlésienne. Dans ces cas-là, Corine assume allègrement sa réputation de « dure ». Avec les types, pas de problème, un con est un con, tout le monde s'accorde. Avec les filles, l'effort de salubrité mentale se heurte à plus de résistance : Corine n'aime pas les groupies, tandis que les autres, parfois, leur trouvent d'indéniables autant qu'obscurités qualités. C'est qu'au cœur de la nuit de leur subconscient, les quatre Téléphone ne voient pas tout à fait du même œil. Et Au cœur de la nuit, le disque, en portera la marque. D'où, je crois, sa densité, et le gage qu'il incarne de leur longévité. À New York, une nouvelle fois, le groupe prenait ses mesures en même temps que les titres leur hypothétique tournure. J'y découvris les prémices d'Au cœur de la nuit, de Pourquoi n'essaies-tu pas, d'Argent trop cher, d'Ordinaire dans les piaules délabrées d'un ancien hôtel chic. Par-delà les pauvres cloisons, c'était les Clash qui tripotaient le futur Sandinista. C'était bizarre, mais ça usinait sec, et personne n'avait tellement de temps à perdre avec autre chose que la musique... sauf que le*

rock n'est pas une musique seule, et qu'à braquer un club par soir et tout ce qui s'ensuit, nos héros s'asticotaient sérieusement les nerfs. Certes, les petits teigneux et les grands snobs de la Grosse Pomme(69) succombaient grappe par grappe au rock frais des Frenchies, mais trop à contre-pied, trop à l'esbroufe ingénue pour que les mémoires s'ouvrent, même si les cœurs avaient battu. Les garçons s'agaçaient, puis festoyaient largement. Et là j'ai vu Corine et sa superbe : vitupérant tout et tous d'abord, mais à juste titre souvent, pour s'ériger en unique muscle de lucidité. Et d'exigence. Je me souviens d'une étonnante balade autour de Manhattan, sur le trimaran d'Eugène Riguidel(70), par une après-midi tombante et glaciale. Le multicoque frôle le socle en granit de la statue de la Liberté... Au sortir de ces quatre fois vingt-quatre heures pratiquement sans sommeil, les quatre fers toujours en l'air dans cette cité dingue, on était là à siffler du Ricard ! Alors j'ai regardé Corine, debout sur son aileron, sa grave frimousse dans le vent, et j'ai pensé que si quelqu'un portait, et porterait indéfectiblement le flambeau du « soi » et du prix de ce que ce « soi » vaut, c'était elle. C'était bien beau, New York, c'était bien marrant et chahuté, mais c'était qu'une portion, qu'un lambeau de l'histoire, de leur histoire, pas le Pérou. Non que Corine soit le trouble-fête grincheux (...), mais simplement le dérapage l'énerve, et le faux-semblant l'écœure. Non que le capharnaüm l'effraie, mais elle veut toujours savoir où est la porte (...). »

Oui, moi aussi je me souviens du fameux Gramercy Park hôtel, délabré, tellement new-yorkais, où nous croisions les Clash en plein enregistrement, chaque groupe restant dans le confort et la chaleur de sa bulle, de sa famille, mais échangeant des « Hi » complices. Je me souviens de nos concerts dans des petits clubs sombres où notre charme opérait systématiquement après deux ou trois morceaux joués devant des spectateurs plutôt ouverts, curieux et surpris. Nous avons joué sept soirs de suite dans les sept clubs les plus rocks de la ville. Je me souviens du concert au Mud Club, où Jean-Louis était tellement saoul qu'il est parti s'éclater et draguer dans la salle sur la fin du Vaudou, perdant la conscience du temps et de nous trois en train de jouer ; au bout de longues minutes, épuisée et furieuse, j'ai quitté la scène. Je me souviens d'avoir appelé Tina, la bassiste des Talking Heads(71), et d'avoir tenté de vibrer avec elle dans sa ville, sans vraiment y parvenir, tant j'étais sous pression. Je me souviens d'un concert de soutien à une radio pirate où nous avons joué gratuitement et même prêté notre matériel, ce qui a définitivement étonné et séduit les Américains. C'est entre autres Johnny Thunders(72) qui en a profité, tellement abîmé dans l'autodestruction qu'il n'y avait déjà plus rien à voir ni à entendre. Je me souviens de cette petite pilule qu'on nous a donnée un soir après notre concert ; il paraît que c'était un tranquilisant super puissant pour éléphant ; après vingt minutes,

toutes nos inhibitions chimiquement levées, Jean-Louis et moi nous sommes retrouvés dans les toilettes en train de faire des acrobaties pour satisfaire notre pulsion sexuelle devenue incontrôlable. Lorsqu'enfin nous avons libéré les toilettes, une file de personnes pressées et en colère nous a copieusement engueulés, et nous sommes passés devant eux, nous tenant par la main, comme des gamins pris en faute. Je me souviens du lendemain, où la virée en trimaran autour de Manhattan m'a remis les idées en place ; l'océan, le vent, l'imposante présence de la statue de La Liberté, New York, qu'enfin extirpée de son antre trop bouillonnante je pouvais calmement caresser d'un regard lointain, oui, tout cela m'a remise en contact avec la vraie nature de ma vie.

Avril 1980. Quelques jours à Paris, et puis nous repartons pour dix jours sur l'île de La Réunion, où nous allons donner deux concerts. L'océan Indien...

La légende dit que le nom de cette île lui a été donné par ses premiers habitants, six mutins d'origines diverses, indésirables au fort de Madagascar, arrivant en barque et désirant s'unir sur cette terre de rêve pour construire une vie meilleure. Je ne sais pas si la légende dit vrai, mais l'atmosphère de cette île est particulièrement apaisante. Les habitants sont effectivement si métissés que toute idée de distinction de « race » devient ridicule et impossible. Leurs ancêtres, colons français, esclaves africains, main-d'œuvre venue d'Inde ou de Chine pour travailler à la culture de la canne à sucre, n'ont apparemment pas eu trop de mal à se mélanger.

À l'heure où le soleil se couche, nombreux sont celles et ceux qui s'arrêtent là où ils sont et s'assoient, pour simplement contempler la disparition de l'astre rouge sous l'horizon, au-delà de l'océan déjà sombre.

Loy, un musicien ami de Louis, rencontré autour de Jacques Higelin, vit maintenant ici avec sa femme réunionnaise. Betty nous invite à dîner dans leur petite case sur la montagne. Nous dînons dehors, sous les étoiles, des mets qu'elle a préparés et nous sert dans des feuilles de bananier. Au dessert, champignons et herbe du coin. Voilà, je n'ai plus qu'à m'allonger sous la voûte céleste et contempler les étoiles du sud de l'hémisphère sud ; elles paraissent énormes et proches, et les figures qu'elles dessinent sont nouvelles pour moi. Et puis un ami de Loy et Betty se met à chanter dans la nuit, une mélodie suave dans une langue que je ne connais pas ; sa voix est douce, profonde, chaude et enveloppante ; je me sens protégée. C'est bienvenu car les substances locales sont intensément actives et déboussolantes.

À la Réunion, même le café est hors du commun. Nous sommes allés rendre visite à une très vieille dame qui cultive et torréfie elle-même son café, dans son jardin. J'en ai bu une tasse. Le goût était si fort, si prenant... une tornade envahissant tout l'être ; je n'ai pas dormi pendant presque trois jours. Heureusement, il y a le rhum et les petits punches pour calmer tout ça.

Nous sommes logés dans des bungalows au bord de l'eau. Il n'y a personne d'autre que nous, aucun touriste. Pas de groupies non plus.

Alors Jean-Louis et moi nous retrouvons un moment, moi transportée par l'atmosphère de l'île et les effets de ses substances naturelles vers un amour mirage et désespéré.

Sur la plage de sable noir, j'aperçois au loin deux silhouettes vêtues de noir qui marchent dans notre direction. Nous les rencontrons. C'est un couple de jeunes punks paumés, échoués, défoncés, déplacés dans leur blouson de cuir qu'ils ne peuvent plus quitter. Comme c'est triste et étrange de les croiser ainsi enfermés, en ce lieu si vaste et ouvert sur l'infini.

Le film de Jean-Marie va ouvrir le Festival de Cannes, et nous, nous allons monter les marches. Nous y arrivons en limousine comme il se doit, d'où nous descendons tous les quatre habillés de smokings noirs ; la question de choisir entre une robe longue et un smoking pour moi ne s'est pas posée plus d'une seconde ; le groupe a toujours présenté une image ingénument androgyne, d'anges adolescents, au-delà du sexe. Il est en tous les cas inimaginable pour qui que ce soit, moi y compris, que je m'habille en femme.

La projection est émouvante. Nous sommes assis au premier rang du balcon. C'est très embarrassant pour nous d'être vus dans notre vérité, notre candeur, et nous paraissions, j'imagine, plutôt attendrissants. Lorsque sur le grand écran on me voit dire que seul un mutant pourrait changer ma vie, que je vivrai et mourrai certainement seule, un homme s'écrie dans la salle :

— Oh... la pauvre !

Et tout le monde rit et ça me fait sourire.

À la fin de la projection, les lumières s'allument. Les gens debout se tournent vers nous, lèvent la tête et applaudissent assez longuement. Et nous, dévisagés, nous sommes là, debout aussi, nous tenant soudés entre la gêne et l'amusement.

Juin 1980. Nous partons donner un concert à Abidjan. L'hôtel Ivoire où nous sommes logés, est un grand immeuble moderne et luxueux. Le concert aura lieu dans la salle de spectacles de l'hôtel.

Nous comprenons rapidement que le public sera composé de jeunes Blancs, dont les parents travaillent à l'ambassade ou au consulat, ou appartiennent en tous les cas à la classe dominante. Les Noirs ne sont pas autorisés à entrer dans l'hôtel, à moins d'y avoir un emploi. C'est une vraie claque pour nous. Nous menaçons d'annuler le concert. Il nous faut vite sortir de cet endroit triste, sofitelisé, de ce ghetto à forte odeur de restes de colonialisme ; il nous faut vite aller nous engouffrer dans les rues de la grande ville africaine, entrer dans ce monde de sensations inconnues et saisissantes.

Un jeune homme nous emmène chez lui, à Treicheville, à l'époque un bidonville où vivent les plus pauvres. Aucun Blanc à l'horizon. Nous marchons dans les allées poussiéreuses, bordées de petites cases construites de bric et de broc. Les murs sont en terre et les toits en taule. La misère et la saleté sont bien là, mais les sourires et l'accueil aussi. Nous arrivons chez notre hôte. Au milieu d'une cour en terre, le feu et la nourriture qui cuit ; nous sommes conviés à partager le repas familial. De nombreux enfants nous regardent en riant ; c'est la première fois qu'ils voient des Blancs. Je les intrigue particulièrement ; je suis très menue et j'ai les cheveux coupés court. Ils viennent toucher mes petits seins à travers mon débardeur afin de vérifier mon sexe, puis s'éloignent en criant. Au menu, poisson et manioc que nous prenons dans la marmite avec les mains ; c'est délicieux.

Le concert a eu lieu, dans cette salle sans âme, avec les jeunes Blancs favorisés d'Abidjan et la vingtaine de jeunes Noirs de Treicheville que nous avons réussi à faire entrer.

Au cœur de la nuit

Juillet 1980. Nous répétons à nouveau dans les studios de Pathé pour préparer les chansons du troisième album. Je les aime toutes. Les thèmes des paroles sont ciblés, actuels et vécus. De l'expérience du deuil est née *Au cœur de la nuit* ; de nos problèmes internes relatifs à l'argent est née *Argent trop cher* ; de notre choix commun de vie est née *Ordinaire* ; de l'expérience avec l'héroïne dont certains ont bien du mal à se séparer est née *Fleur de ma ville*. La solitude, les jeux de pouvoir, le manque de courage, l'amour, la dépendance... tout est bon pour écrire une chanson et Jean-Louis devient expert en la matière ; il s'appuie sur ce qui l'entoure, a le sens des formules, et donne l'impression de s'adresser à l'autre même lorsqu'il s'adresse à lui-même. Sa voix est charnelle et porteuse. Louis a toujours la tête dans les étoiles et tient à l'y laisser ; il écrit *2000 Nuits*. Ses notes sont précises, inspirées, subtiles. Richard et moi sommes toujours aussi engagés et dévoués à l'œuvre commune ; lui coloré et présent, moi plus sûre et plus ondulante. Nous chantons nos émotions, nos crises, nos réflexions, nos rêves parfois. La musique du groupe s'ouvre et se condense à la fois, se charpente et se libère. Nos voyages nous ont enrichis. Nous avons tous progressé et notre osmose n'en est que plus efficiente et harmonieuse. Le fruit est mûr et juteux.

Nous allons donner deux petits concerts-surprises en banlieue parisienne afin d'emplir les chansons de plus de vie, de plus d'énergie, puis nous partirons nous enfermer en studio pour les graver définitivement. C'est de nouveau Martin Rushent qui sera aux manettes.

Nous avons longuement discuté pour décider où nous irions enregistrer. Il y avait la tendance « cocotiers » et la tendance « urbaine ». Nous aimons quitter Paris pour enregistrer, tout simplement pour former plus facilement la bulle de créativité dans laquelle tout artiste éprouve la nécessité de s'extraire du monde ; ne pas être chez soi, ne plus avoir de courrier, de coups de fil, ne plus voir d'amis, ne plus avoir de liens, d'habitudes, de distractions. Finalement nous partons pour Berlin.

Pour être urbain, c'est urbain. Je n'aime pas cette ville, sa modernité froide et angoissante. Le studio est exigü et noir. Je ne m'y plais pas du tout. J'ai de la chance : les guitares non plus ne s'y plaisent pas. Par des phénomènes magnétiques complexes, les micros des vieilles guitares captent des ondes, et les interférences produites

empêchent tout enregistrement propre. Il y a deux solutions : changer de guitares ou changer de studio. Je crois que tout le monde est soulagé de choisir la deuxième solution.

Tandis que François se démène pour trouver un autre endroit, nous sommes conviés à faire une incursion dans Berlin-Est... Oui, il est dur ce mur qui coupe la ville en deux. Il est dur, il est laid ; il est long, éprouvant, désespérant. Les soldats qui vérifient longuement nos passeports et nos laissez-passer, enfermés dans leur guérite, ont des visages durs eux aussi, glaçants. Voilà, nous roulons lentement dans un autre décor, un autre système ; on dirait un autre espace-temps. Les élans de la révolution ont depuis longtemps déjà été brisés par la corruption et la folie des hommes de pouvoir. Il semble qu'il n'y ait plus de vie. Les avenues, les édifices, tout est large et carré, gris, d'une nudité et d'une uniformité surprenantes. C'est un véritable choc. Les rares voitures ont des formes et des couleurs inconnues de nous. Un petit tour et nous repassons dans l'autre sens, non sans qu'on nous ait montré l'endroit où ceux qui tentent de franchir le mur se font tuer.

Paris. Nous commençons à enregistrer les bases dans nos bons vieux studios Pathé. Les bases, ce sont les chansons jouées par nous quatre, sans les voix, sans les solos. C'est un moment où nous devons être particulièrement solides, appliqués, tout en restant vivants et généreux. La batterie et la basse resteront à coup sûr ; les guitares pourront éventuellement être refaites. Nous jouons les chansons rarement plus de quatre ou cinq fois et ensuite, il faut choisir. La plupart du temps, nous sommes d'accord, nous entendons la même chose.

C'est peut-être à cette période que nous allons jouer dans l'usine où l'on fabrique nos disques, pour soutenir les ouvriers en grève. Jacques Higelin et le groupe Starshooter sont là eux aussi. Et puis nous quittons Paris à nouveau.

New York, studio Hit Factory. John Lennon est à l'étage au-dessus, bien gardé. Nous n'aurons pas l'occasion de le rencontrer car ici non plus, les guitares ne se plaisent pas. Il faut déménager à nouveau. La solution se trouve sous terre, là où il y a moins d'interférences, au studio Electric Ladyland, autrefois conçu et habité par Jimi Hendrix.

J'ai gravé peu de souvenirs lors de cet enregistrement. La fatigue accumulée, les épreuves affectives, les voyages incessants, ne me laissent que la force de faire ce que j'ai à faire pour le groupe, comme une somnambule. Jean-Louis, au gré de ses désirs, continue de jouer au yo-yo avec mon besoin d'amour ; je suis en manque, depuis que je suis née, je suis en manque d'amour et de reconnaissance ; je

fonctionne comme une droguée.

Nous partons mixer en Angleterre. Louis est de plus en plus investi dans le travail de réalisation. Je suis de moins en moins intéressée ; ce n'est pas mon boulot, je fais confiance.

Au cœur de la nuit est un album dense, d'une belle complétude, sans doute le plus proche de ce que nous étions.

Octobre 1980. Les retours à la maison sont rares et difficiles. C'est une rencontre avec soi douloureuse. Plus d'obligations, plus d'activités ; plus de réveil organisé, de voiture pour me conduire là où je suis attendue, plus de restaurant pour me nourrir, de lit prévu pour m'accueillir ; plus de nécessité absolue d'être en forme pour remplir ma fonction ; un vide plein de séquelles, vide qu'il faut combler encore plus pour masquer la peur de ce vide pas si vide ; ou qu'il faut fuir.

J'ai une amie dont la présence m'aide ; c'est Brigitte. Je l'ai connue l'année de notre formation en 1976. Elle rentrait d'Afrique, avec son fiancé Hüseyin. Ils étaient amis de François. Elle avait voyagé en Inde, vécu en Angleterre, baroudé ici et là. Et puis elle était retournée en Alsace, sa région d'origine, pour y être institutrice pendant deux ans. Et maintenant, elle habite Paris, près de chez moi. Hüseyin est entre Paris et la Turquie, son pays d'origine.

Brigitte est belle, elle a le cœur bon et paisible ; elle aime le farniente, le soleil ; elle ne demande rien à personne, elle se débrouille avec peu. C'est la compagne idéale pour voyager. Alors je lui propose de partir avec moi pendant dix jours en ce mois d'octobre où notre album va sortir. Brigitte est toujours partante ; j'ai de l'argent pour deux. Nous choisissons la Crète.

Ouf... je me quitte. Orly, un avion, une petite île désertée par les touristes, la tiédeur du soleil d'automne, le blanc de la chaux, le bleu du ciel et des volets, les odeurs méditerranéennes. Nous louons une petite jeep et nous roulons où bon nous semble, le plus loin possible de la ville et des lieux touristiques qui ne sont pas si nombreux. Dans n'importe quel village, on trouve un petit restaurant où manger une délicieuse salade et boire un verre d'ouzo, une chambre où dormir chez l'habitant. La vie est douce, si douce... et nous sommes libres, dégagées de tout.

Un jour où nous faisons le plein d'essence dans une petite station au milieu de nulle part, un groupe de motards arrive. Ils viennent de Grenoble. Ils sont jeunes et fous, plutôt drôles. Nous décidons de faire route commune. Et nous voici devenues routardes avec les routards, mangeant et dormant sur les plages désertes, chahutant nus dans le sable et dans les vagues, dans une insouciance jubilatoire.

Je suis séduite par Philippe. C'est le plus taciturne et il semble prêt à mourir pour vivre. Le sexe n'est pas son fort, mais je m'en fiche, et

même, ça m'attire encore davantage, comme si sa blessure, mystérieuse et évidente, le rapprochait de moi. Il me rappelle l'autre Philippe.

Brigitte a trouvé son amourette à elle, et nous avons passé dix jours vraiment savoureux.

De retour à Paris, je retrouve Jean-Louis. Lui aussi est parti ; aux Canaries, avec Hüseyin. Oui, bien sûr, il a eu une fiancée là-bas, mais justement, je lui ai beaucoup manqué. Il m'aime, et d'ailleurs, il m'a rapporté un beau bracelet. Bon ben alors, c'est reparti pour un petit tour. Il sait y faire ; il agit comme un chat qui vient se frotter encore et encore, et mendier des caresses.

Décembre 1980. Nous voici repartis pour une tournée en Italie.

C'est à cette époque que Jean-Louis et François tentent de me convaincre de changer de place sur scène. Ils veulent me mettre à la droite de Jean-Louis.

— Comme les Clash ! C'est plus rock ! disent-ils.

Ce que je ressens moi, c'est que le triangle formé par les trois garçons sera désagrégé et que je ne pourrai alors plus m'y promener, que je n'aurai plus l'ampli de Louis tout près de mes oreilles, que le couple artistique Louis/Jean-Louis sur le devant de la scène va disparaître. Ce que je perçois, c'est que Jean-Louis va prendre la place centrale et que l'équilibre du groupe déjà si fragilisé sera encore un peu plus corrompu. Alors je refuse obstinément... et puis, sous la pression, je cède.

Les concerts sont pleins ; plusieurs milliers de personnes dans chaque ville. Nous sommes même à la une d'un journal sous le titre « Al basso, culo basso(73) ». Quelle classe, ces Italiens !

À propos de phallocratie, les Talking Heads sont par là aussi. Je passe une soirée avec Tina, la bassiste. Bien qu'elle soit heureusement mariée avec Chris, le batteur, elle évolue dans un conflit permanent avec David, le chanteur. Elle est une femme qui ne cherche que sa juste place, dans ce monde où les hommes sont habitués à une compétition entre semblables. Alors, elle aussi est « autre », et en cela elle est insaisissable, puis insupportable pour ceux qui ont besoin de comparer, de posséder, de maîtriser. Le temps d'une soirée, Tina et moi sommes sœurs.

À Florence, nous avons partagé la scène avec un chanteur italien en vogue. Il est tombé amoureux de moi et m'invite à suivre sa tournée qui se prolonge après la nôtre. Je dispose de quelques jours et je suis ravie de m'échapper, de prendre le train seule, de filer vers une ville inconnue, d'entendre une langue que je ne parle pas, de retrouver un homme que je ne connais pas dans un hôtel de luxe de la belle Italie. Oui mais voilà : cet homme est amoureux et je ne le suis pas. Il est à mes pieds et je le voudrais face à moi. Cette position dominante ne me convient pas du tout. Je ne sais ni en jouer, ni en profiter. Déjà avant d'aller dans la chambre, j'ai envie d'être ailleurs.

Le lendemain, je prends la fuite.

Janvier 1981. Nous partons pour une longue tournée française.

Cette fois-ci, les concerts sont introduits par un jeune Africain aux percussions qui chante *Un homme + un homme + un homme... quelque chose de beau, quelque chose de nouveau...*

Il est tellement discret que j'ai oublié son prénom, mais je n'ai oublié ni sa fine et élégante silhouette, ni le son de sa voix chaude et rythmée.

Nous sommes maintenant une trentaine sur la route. Félix est aux commandes pour les éclairages, Cowboy pour le son, mais tous les assistants sont anglais.

Le métier de technicien me fait penser à celui de marin. Pas de maison, une aventure d'un soir si l'occasion s'en présente. L'alcool parfois, la cocaïne souvent pour pouvoir assurer un travail dément où on ne compte pas les heures.

Félix, qui fait nos lumières depuis un bon moment, nous connaît bien. Le soir, dans les loges, il vient après le concert, passe juste la tête dans l'embrasure de la porte et prononce le verdict :

— *IL* était là !

ou

— *IL* n'était pas là !

IL, le truc en plus, l'esprit... En général, je suis d'accord avec Félix.

Je ne supporte plus du tout les après-concerts avec le groupe et les groupies. C'est dommage, nous pouvons maintenant nous offrir des hôtels un peu plus luxueux dont je profite rarement. Je prends l'habitude de voyager avec les techniciens. Les roads anglais sont respectueux et galants avec moi ; je suis leur petite reine. C'est infiniment reposant et agréable.

Roy s'occupe des éclairages. Il est roux, sa peau est blanche et douce. Son âme aussi est douce. Lorsque je suis trop seule et trop triste, il vient dormir avec moi. Nous parlons peu, nous ne faisons qu'associer nos solitudes chagrines pour les rendre un peu plus caressantes. Nous savons bien que nous ne construirons rien ensemble. Il se met un peu à ma disposition et j'en profite de manière égoïste, mais il y a beaucoup de tendresse et de compréhension entre nous.

Les concerts sont toujours plus puissants, les salles bondées. La spirale enfle.

Un soir, une bagarre éclate, face à moi, au bas de la scène. Je ne supporte pas du tout de voir des hommes se frapper. Je m'approche tout au bord de la scène et tente d'attirer l'attention des combattants par ma seule posture et mon seul regard. Mais ils sont pris par leur rage. La violence s'amplifie et s'accélère d'une manière intolérable pour moi. Alors sans y penser, je vise, puis je saute, droite et tendue, comme d'un plongeur, tenant le manche de ma basse vers le haut et continuant à jouer. Miraculeusement, j'atterris sans mal aucun pour personne juste là où il faut, au milieu de la bagarre et je continue de jouer. Ils sont tellement surpris et embarrassés de me voir là, si près d'eux, eux qui avaient oublié le concert, la musique, les autres. Alors ils se mettent à sourire bêtement et à agiter la tête en rythme comme pour créer une complicité avec la vedette d'habitude inaccessible. Je les fixe tour à tour d'un regard impitoyable, puis je me détourne et rejoins la scène sur laquelle les roads me hissent.

Et puis ce sera la Belgique, l'Allemagne, le Portugal.

Mai 1981. Lionel Rotcage est un journaliste plutôt autonome. La nouvelle idée est de préparer une cassette d'enregistrements de nos anciens morceaux, d'y ajouter un ou deux inédits, de faire une photo où nous sommes méconnaissables, et de partir pour le Midem(74), tenter de nous vendre comme un nouveau groupe. C'est encore Jean-Baptiste Mondino qui se charge de la photo. Nous sommes grimés et déguisés ; je suis un petit mec, genre titi parisien volontaire et rebelle ; les trois garçons sont mes musiciennes, affriolantes.

Lionel est à Cannes et joue son rôle de manager du nouveau groupe, Edouard Kriek et sa mutuelle. Les gens du métier, y compris ceux qui nous ont signés et nous produisent, écoutent la cassette, regardent la photo. Aucun ne nous reconnaît. Certains proposent un contrat.

— C'est pas mal, disent-ils, c'est mieux que tout ce qu'on nous envoie en ce moment. Et ça joue mieux que dans Téléphone. Mais dis donc, la brune-là(75), elle est canon ! Je pourrais la rencontrer ?

Pendant ce temps, nous sommes partis donner un concert en Tunisie. Nous y passons une semaine, mi-vacances, mi-promotion, puisque la télévision française en profite pour filmer un sujet sur nous. Je ne suis pas fan de ce genre d'exercice et j'invite Brigitte à venir partager ma chambre. J'ai besoin de sa présence simple, humble et généreuse.

Le concert nous donne l'occasion de ressentir ce qu'est la vie en Tunisie. Les places devant la scène sont réservées aux plus nantis. Un cordon entier de policiers nous sépare des premiers rangs. Il nous faut user de notre pouvoir et imposer notre vision des choses, alors, dans une volonté farouche et faussement espiègle, je vole la casquette de l'un des policiers, la mets sur ma tête en lui souriant, et j'exhorte la foule à se rapprocher de nous. Pour quelques instants, c'est un peu la panique ; je vois des matraques se lever dans les airs et j'ai peur de ce qui peut arriver. Puis rapidement les policiers cèdent et le concert nous appartient enfin, à nous et au public. C'est la liesse ; nous faisons bloc et nous sommes invincibles. Ce n'est qu'une petite victoire éphémère sur un État policier qui reprendra sa place sitôt que nous serons partis, mais c'est bon pour le moral de tous.

Nous passons le reste de la semaine dans un hôtel de Sidi Bou Saïd. Un après-midi, nous nous promenons sur la plage déserte. Au loin, un petit jeune homme marche vers nous, conduisant deux chevaux. Nous

décidons de lui demander si nous pouvons monter. Bien sûr, pas de problème ; il me donne un gros cheval. C'est la deuxième fois de ma vie que je monte. Après une ou deux minutes, mon cheval part seul au galop. Je m'accroche à l'encolure, paniquée à l'idée de tomber. Il galope, galope, comme s'il voulait partir au bout du monde. Soudainement, il s'arrête, fait demi-tour, puis se cabre en hennissant. Je suis terrifiée ; je l'enserme de mes jambes et de mes bras. Je ne vois plus ni l'homme, ni l'autre cheval. J'ai l'impression que j'aurai encore plus peur si je vais à terre. Le cheval se cabre à nouveau et je vois sous son ventre son énorme sexe rouge et tendu. Un sentiment de panique insensée m'envahit. La bête veut me mettre à terre. Des pensées irrationnelles et fantasmatiques me traversent l'esprit à toute vitesse et je m'accroche comme une égarée, certaine que je risque moins en restant sur lui.

Enfin, un petit point apparaît au loin sautillant sur la plage. C'est le jeune homme aux chevaux qui court le plus vite qu'il peut. Je tiens bon jusqu'à ce qu'il arrive près de notre couple étrange. Je suis sauvée et traumatisée.

Un jour, je racontais cette aventure dans un club hippique où je tentais d'apprivoiser ma peur, lorsque le cheval que je m'apprêtais à monter se mit à bander tous ses muscles, et son sexe aussi...

C'est le 10 juin 1981. François Mitterrand vient d'être élu président de la République. Nous n'avons pas voté ; nous faisons du rock ; c'est là que se situent notre engagement et notre responsabilité. Nous avons surfé sur cette vague et cet élan qui ont abouti à l'arrivée de la gauche et de l'Europe. La gauche n'avait pas été aux affaires depuis vingt-cinq ans. Une bonne moitié de la France fait la fête. Nous en sommes, pour un concert populaire organisé en plein air sur la place de la République.

Jacques Higelin est là aussi. C'est sans doute ce jour-là qu'il m'a giflée, dans les nouveaux bureaux des éditions Clouzeau nouvellement créées par notre ami Philippe Constantin, rue de Belleville. Jacques me voulait, me l'a signifié en m'invitant impérativement à le suivre chez lui. J'ai refusé, lui demandant s'il était malade. Visiblement, il l'était un peu.

Bientôt, la bande FM sera créée, offrant un espace légal aux radios libres, et tout de même, la peine de mort sera abolie en France.

Juillet 1981. Nous partons faire la première partie d'Iggy Pop en Allemagne, puis en Angleterre.

Iggy Pop ; on l'appelle Jimmy(76). Il semble fatigué de lui-même, las de jouer son rôle de premier punk, le cerveau dénaturé par les drogues et boursoufflé d'une folie à peine contenue. Il est comme un gosse perdu que la vie ennuie douloureusement, alors que justement, il est bourré de vie jusqu'à en exploser. « Born to be wild » disait la chanson. Jimmy est plutôt sage à cette époque, materné par son road-manager, un type dévoué et chaleureux. Les musiciens sont de sympathiques exécutants ; ils font correctement leur métier, celui-là même qui n'est pas le mien. Les concerts ne m'impressionnent pas, ne me racontent pas grand-chose. Le seul événement remarquable pour moi est qu'un soir, Jimmy a furieusement envie de chier au milieu d'un morceau. Alors il va derrière la batterie et dépose là un gros caca.

Après les concerts, nous traînons dans les clubs tous ensemble. Le petit batteur d'Iggy est adorable et un soir, nous entamons tous les deux une longue conversation, interrompue brutalement par Jean-Louis qui ne supporte pas le spectacle de cette légère séduction réciproque, prémices d'une relation éventuelle. Ça ne lui plaît décidément pas de me voir emprunter ce chemin qu'il connaît bien. Ma tentative par défaut de faire comme « eux » lui semble incongrue, inconvenante. Richard, qui pourtant ne se mêle jamais de rien, intervient pour demander à Jean-Louis de me laisser tranquille ; de temps en temps, Richard s'engage, tentant d'honorer cette promesse qu'il m'a faite un jour, que je pouvais compter sur lui.

Tu sais, petit batteur d'Iggy, j'ai oublié ton nom, mais je n'ai pas oublié ton visage de Petit Prince. J'ai aussi oublié notre nuit à deux – un plus une –, une courte nuit sans passion et sans conséquences.

Jimmy m'a remarquée. Il a remarqué aussi que je n'étais pas pâmée d'admiration devant lui. Ça l'excite et le réveille un peu. D'ailleurs, d'une manière générale, notre groupe est stimulant. Mon pauvre petit moi meurtri est flatté de voir Jimmy séduit. Un soir où nous rentrons très tard, il écoute bien le numéro de clé que je demande haut et fort au réceptionniste de l'hôtel, pour tenter la vie. Jimmy a ramené deux groupies et je me demande comment il va s'en sortir. Une heure plus tard, on frappe à ma porte.

— So, what did you do with your groupies ?

— Oh... they're so boring(77) !

Le hasard veut que mon appareil à cassettes joue à cet instant précis la version originale de *Everybody Needs Somebody*, écrite et chantée par Solomon Burke, une version méconnue que je préfère largement à celle des Blues Brothers. Jimmy n'en revient pas. C'est sa culture musicale, ce qu'il a toujours aimé, et il est stupéfait qu'une petite Française connaisse l'existence de Solomon Burke. Alors nous parlons jeunesse et musique. Je lui raconte mon attirance pour le gospel, ma balade à Harlem. Il est tout content ; il me trouve exceptionnelle et déclare, enthousiasmé, que dès son retour à New York, il fera ériger une statue de moi. Puis, aux premières lueurs du jour, il doit bien entendu m'honorer sexuellement. Il est tard et je suis fatiguée. Mais je laisse advenir, tout en me posant de sérieuses questions sur ces agitations animales, égoïstes et démonstratives ; ces « faire l'amour » qui me semblent plus proches d'un désir de pouvoir infantile et phallocrate que d'une recherche de communion. Ça n'a pas de sens. Quelle triste condition que celle de groupie. Je m'ennuie et il ne me reste à offrir qu'une sorte de pâle consentement et une tendresse quasi maternelle. Je comprends seulement maintenant qu'ils ont tous profité de moi plus que je ne le pensais quand je cherchais désespérément un homme qui me reconnaisse et me respecte.

J'ai revu Jimmy bien des années plus tard. Il jouait au Palace à Paris. Je suis allée le saluer dans les loges ; il était dans un sale état... et ne m'a pas reconnue.

Au festival de Reading en Angleterre, nous résistons vaillamment au chauvinisme de la foule alcoolisée et au lancer de pierres et de canettes qui accompagne notre arrivée sur scène. Je vois passer tout près de ma tête une canette pleine qui aurait pu me tuer si elle m'avait atteinte. J'informe le public que « We're not thirsty anymore, thank you(78) » et nous jouons, particulièrement tendus mais performants. Les jets finissent par laisser la place aux applaudissements.

L'engueulade qui suit dans les loges est à la mesure de la pression insensée que nous avons subie. J'en ai oublié le motif. Je crois que nous n'avons fait que recracher hors de nous la violence et la bêtise reçues pendant ce concert. Il n'y a qu'au Parc des Princes où j'étais invitée à voir un match de foot que j'ai ressenti cette même odeur d'abrutissement épais, de haine gratuite et effrayante.

Août 1981. Nous passons quelque temps à Paris. Chacun tente de souffler un peu, de se retrouver, de construire sa vie. Le duplex de Pigalle que j'habite toujours est à vendre. Bernadette, une amie de Brigitte à qui j'ai proposé de travailler un peu pour moi en qualité de secrétaire particulière, me pousse avec insistance à prendre un crédit pour l'acheter. Judicieux conseil que je finis par suivre à condition qu'elle s'occupe de tout. Et puis je me suis aussi acheté une moto ; une XLS125. Le casque n'est pas encore obligatoire en ville et je me régale des sensations que mes virées nocturnes me procurent. Je me sens libre, autonome, en harmonie avec l'air ambiant ; j'ai l'impression de boire la ville.

Lorsque nous ne sommes pas en concert ou sur la route ou dans un aéroport, nous répétons, toujours avec bonheur et implication. Nous nous prêtons aussi de plus en plus au jeu ambigu des médias ; François et Jean-Louis aiment à penser que c'est indispensable. L'engrenage tourne.

Je lis tous les livres de Jack London pour qui je me passionne un temps. Il y a une photo de lui sur la couverture de *Radieuse Aurore* ; il est d'une beauté intemporelle dans son blouson de cuir des années vingt ; je suis sa sœur d'âme, sa compagne, je voudrais être sa femme... mais il y a bien longtemps qu'il s'est suicidé.

J'écris quelques phrases dans un cahier, espérant sans doute qu'elles se transformeront en chanson. J'ai du mal à me retrouver seule devant la page blanche. Parfois, je prends ma basse ou me mets au piano et j'enregistre quelques idées. Mais la motivation profonde est comme corrompue, alors l'inspiration n'offre qu'un silence qui se durcit. Ma façon de faire, intellectuelle, volontariste et scolaire, produit quelques petites chansons, mais au fond, je suis cadennassée. J'ai quand même présenté un morceau en répétition. Le titre en est *Le Fil du temps*. Les paroles sont sérieuses et métaphysiques ; ennuyeuses et pas musicales du tout, à vrai dire. Elles racontent le temps qui passe divisé en jours et en nuits, le sens du rythme qui me fait croire à l'unanime, les tempes qui battent et qui battent et invitent à respirer et à souffler sur le refrain. Ce n'est pas un franc succès, mais la musique plaît bien. Nous la mettons de côté.

D'autres idées révélatrices resteront lettre morte.

*Amante pour que tu m'aimes
Sensuelle pour que tu me sentes*

*Attirante pour que tu m'attires
Ardente pour que tu te réchauffes
Reposante pour que tu t'apaises
Remuante pour que tu te bouges
Sauvage pour que tu te sauves
Affolée pour que tu me tiennes
Ravie quand tu me ravis
Seule pour te laisser seul
Mais pas sexy, non surtout pas sexy*

Louis tente aussi d'écrire ses propres chansons, seul. Ce n'est pas vraiment son truc, mais les blessures liées au problème des droits d'auteur et aux rivalités suintent toujours.

Et j'ai toujours du mal à être chez moi, avec moi. Il me faut partir. Alors je dépense mon argent en petites folies agréables comme aller à Rome avec Brigitte acheter des chaussures. Il suffit d'appeler un taxi, de filer à Roissy. J'ai réservé pour deux nuits à l'Hôtel de la Ville, Via Sistina, près de la Piazza Di Spagna. C'est un hôtel de luxe dans un bâtiment ancien. Tout est somptueux, joyeux, léger. La terrasse est en partie baignée de cette lumière romaine si chaude et belle. Nous sommes heureuses. Marcher dans Rome à l'automne est un régal. Nous faisons des courses, nous dînons dans le meilleur restaurant du coin. Mon Dieu que la cuisine italienne est délicieuse ! Brigitte a une amie à Rome qui achète, répare et revend des objets anciens ou rapportés de ses voyages lointains. Nous allons lui rendre visite dans les petites ruelles des vieux quartiers pas très loin du Vatican, où sont alignés les ateliers des artisans. Il n'y a pas de voitures et tout est ocre, rose, orange, suave. Le soir, nous allons en boîte entre filles, danser, boire, rire, se moquer un peu des hommes qui nous draguent. Je fais le grand écart et mon pantalon de cuir est tout déchiré.

Rentrée à Paris, je ne dîne que dehors, invitant mes amis. Je deviens une habituée de La Cloche d'or, un restaurant de nuit près de chez moi fréquenté par les artistes et les noctambules. Je ne fais jamais de courses, je ne fais jamais à manger, et en fuyant ma demeure, je me fuis toujours. La nuit, je vais parfois au Rose Bonbon, un petit club sous l'Olympia où se retrouve la faune rock. C'est là que je revois Joe Strummer, le chanteur des Clash.

Je suis allée à leur concert au théâtre Mogador. J'y ai aperçu Louis de loin, fripé de jalousie. Il espionnait sa fiancée du moment, assistante du sonorisateur des Clash. Il m'a fait de la peine.

Les Clash nous ressemblent un peu. Il y a chez eux ce même engagement, exigeant, intègre, vital et désespéré ; cette même complémentarité et cette diversité de talents qui leur donne un son prenant et singulier. Je retrouve aussi cette rage honnête et visible lorsqu'ils n'arrivent pas à être aussi bons qu'ils le souhaiteraient.

Au Rose Bonbon donc, j'ai retrouvé Joe. Nous avons passé toute la nuit à nous promener dans Paris, tranquilles comme deux adolescents possiblement amoureux, sûrement amis, qui se découvrent et se livrent tendrement, heureux de faire partie d'une même famille de pensée. Lorsque je lui ai expliqué que Jean-Louis et moi avions une espèce de relation en pointillé, il s'est écrié, navré :

— Oh no... don't tell me you are with this little pop star(79) !

J'ai éclaté de rire :

— I see what you mean, but believe me, it's not *that* bad(80) !

Au petit matin, je l'ai invité à dormir chez moi, mais il a refusé mon offre, m'expliquant qu'il était amoureux d'une femme qu'il respectait énormément, et qu'il préférerait dormir ailleurs. Il a dormi chez Richard. J'ai beaucoup aimé cet homme, cette nuit.

Dure limite

Nous sommes le 14 décembre 1981. Notre contrat chez Pathé Marconi est arrivé à terme et nous avons rendez-vous au château de Maisons-Laffitte pour signer un nouveau contrat avec la maison de disques Virgin, création de l'étonnant Richard Branson. Ce jeune homme a déjà fait fortune avec Mike Oldfield en sortant l'album *Tubular Bells* au début des années soixante-dix. Il est d'une intelligence et d'une ambivalence remarquables ; entre Howard Hughes et Robin des bois, avec une touche de Jésus-Christ. Les femmes sont sous le charme, les hommes sont envieux. Ce type vibre et rayonne, sans aucun doute.

J'arrive en retard, habillée comme une sorte de cow-girl hors la loi. Par ce déguisement, je cherche principalement à justifier le foulard qui couvre mon visage, en réalité destiné à masquer ma bouche enflée par l'extraction de mes dents de sagesse.

Pour les photos de presse, Richard Branson m'assoit joyeusement sur ses genoux et me scrute de ses yeux bleus. L'expression sur le visage de Jean-Louis mêle la contrariété et la frustration de ne rien oser dire. Il se crispe et se ratatine. Peu m'importe.

Il y a là la toute fraîche équipe de Virgin France, petite maison d'éditions musicales récemment créée. La standardiste est une jeune fille extrêmement timide, inhibée ; elle a probablement passé sa courte vie à se réfugier dans l'invisibilité. Elle est seule, assise sur une chaise. Richard Branson s'avance vers elle, l'invite à danser un slow. Tout le monde les regarde, particulièrement les autres femmes, dont certaines ont probablement du mal à déglutir. Ça me plaît beaucoup et je me dis que ce Richard est un homme exceptionnel. Il a passé tout le reste de la soirée uniquement avec elle, et n'a plus parlé à qui que ce soit d'autre.

Ambivalence ; elle s'installe aussi en moi et bien malgré moi. Je n'ai pas le temps de réfléchir au grand écart que nous faisons entre la fête de signature au château et le concert donné à la Cité des 4 000 à La Courneuve.

Les morceaux du quatrième album apparaissent et se façonnent peu à peu. Dans la chanson *Dure Limite*, je reconnais le fond de conversations passionnées que j'ai eues avec Jean-Louis. *Ex-Robin des bois* parle déjà de la difficulté de la gauche au pouvoir à rester de gauche. J'imagine que notre *Ça* a fort à voir avec le *Ça* de Freud et de Groddeck.

La musique de mon *Fil du temps* que nous avons jouée deux ou trois fois en répétition a finalement traversé les étapes éliminatoires. Jean-Louis écrit dessus l'histoire d'un chat qui « donne l'amour ». Je la transforme en histoire de chat qui « vole l'amour », et en retire les allusions sexuelles les moins fines. Il suffit de changer quelques verbes – ces mots qui agissent – et quelques substantifs clés ; très peu. Je chanterai donc *Le Chat* sur cet album. Louis triture sa *Cendrillon* dans tous les sens, dans une insatisfaction anxieuse et éternelle.

Nous avons choisi Bob Ezrin pour produire ce quatrième album. C'est un producteur star ; il a entre autres réalisé *The Wall* des Pink Floyd. Bob est canadien et vit en famille à Toronto, mais c'est à Paris que nous le rencontrons. Il est venu nous écouter en répétition et a donné son accord. C'est un homme séduisant, brillant et spirituel. Je ne sais plus comment, je me retrouve dans sa petite chambre de l'hôtel des Beaux-Arts. Nous avons beaucoup de mal à résister à notre attirance mutuelle, mais après un long baiser nous décidons d'un commun accord que c'est vraiment une très mauvaise idée de nous lancer dans une relation amoureuse, alors que nous allons travailler ensemble dans la ville de Toronto où il vit avec femme et enfants. Il me regarde avec une attention enveloppante, intelligente :

- You are the most frustrated woman I've ever met.
- I know(81).

Et je me replie dans mon vague à l'âme.

Février 1982. Nous voilà partis pour Toronto où nous logeons dans un grand appartement-hôtel moderne et lumineux. Ça ne marche pas ; mon mal-être de plus en plus à fleur de peau me rend intolérante et de moins en moins capable de supporter la vie avec mes trois ou quatre – lorsque François est là – compagnons. Eux s’installent avec plus ou moins d’aisance dans leur peau de rock stars en devenir. Musique, célébrité, reconnaissance, argent à dépenser, belles voitures, voyages incessants, rencontres, grands hôtels, groupies de plus en plus belles et malignes ; il faut jouer, jouir et profiter. François boit de plus en plus et se montre alors particulièrement grossier et méprisant envers moi. Je suis séparée, isolée. Plus de partage, plus d’amour, même plus d’amitié. Je ne suis plus que l’empêcheuse, la dérangeuse. Tout compte fait, les femmes sont ou des salopes ou des emmerdeuses ou les deux, surtout lorsqu’il s’agit de moi. Une femme dans un groupe de rock ! Non mais... J’ai beau avoir endossé la peau d’un petit mec, ça ne fonctionne plus ; je sais que ça ne pourra plus jamais fonctionner, mais une partie de moi a choisi le déni. Par réflexe et par fidélité, et peut-être aussi par prétention, je sauve les apparences. J’arrive même à me convaincre que c’est une chance de découvrir une ville, un pays, de façonner les nouvelles chansons, d’être qui je suis là où je suis. Lorsque je relis aujourd’hui les interviews de l’époque, ce que j’y raconte ne ressemble pas à ce que ma mémoire a conservé. Sans doute sentais-je déjà de manière fugitive que quelque chose vacillait au fond de moi ; et je m’appliquais, dans un refoulement nécessaire à la poursuite de l’aventure, à présenter une image extérieure idéale, malgré ma dislocation intérieure. Me suis-je aujourd’hui rassemblée ?

C’est le début de l’après-midi et nous traînons dans l’appartement. Est-ce un jour de repos ? Il fait beau ; la baie vitrée donne dans le ciel, le soleil nous réchauffe et la lumière nous épanouit. Le téléphone sonne ; François est là, c’est lui qui répond. Et puis :

— Corine, c’est Bill Graham. Il veut te parler.

Alors oui, je sauve bien les apparences ; je suis si présente et importante que c’est à moi que Bill Graham, un des managers des Rolling Stones veut parler. Ou peut-être quelqu’un lui a-t-il dit quelque chose du genre : « c’est la fille qui bloque » ? Depuis plusieurs semaines, nous sommes harcelés ; les Stones nous veulent en première partie de leur tournée française. C’est difficile à imaginer aujourd’hui,

mais à cette époque-là, ils sont en perte de jeunesse, de talent, de succès, et ils peinent à faire le plein de leurs immenses lieux de concert en France. Nous avons refusé leur offre ; notre propre tournée démarre juste après la leur et nous n'avons pas besoin d'eux pour emplir nos salles. De plus, ils représentent maintenant un rock vieillissant, installé et commercial qui ne colle pas à notre image. Les années quatre-vingt commencent à peine et l'argent n'est pas encore officiellement l'unique valeur à défendre. François a déjà secrètement choisi son camp ; il aime la jet-set et cette sorte d'anarchisme opportun qui laisse le champ libre à toutes les ambiguïtés. Je suis très ferme. Les autres oscillent. Je suis soumise à une pression habile, un chantage sentimental. Tout de même... les Stones ! Le plus grand groupe du monde et le plus grand groupe français réunis sur la même scène pour une magnifique fête du rock ! Ça ne se refuse pas !

Nous finissons par nous mettre d'accord sur l'idée de faire l'un des deux concerts parisiens, mais je reste sceptique.

En attendant, nous sommes là pour enregistrer un album dont on se plaît à croire qu'il nous ouvrira les portes de l'international.

Pendant les premières semaines, Bob est quasiment absent. Sa femme attend un cinquième enfant et il nous laisse mijoter dans notre jus, dans la neige et le froid de la plate Toronto. L'ambiance se dégrade dans l'appartement. Il nous faut plier bagage et aller à l'hôtel, chacun dans sa chambre, et pas au même étage. Je suis de nouveau face à une solitude que je n'ai pas choisie, qui m'enrage et m'épuise. Une nuit où je rentre tard du studio où nous répétons, un homme d'affaires, tristement fade et arrogant, me drague lourdement dans l'ascenseur. Je l'éconduis à peu près sobrement, mais c'en est trop. Je m'effondre en larmes sur mon lit. J'ai l'impression de porter la condition humaine à moi seule sans avoir les capacités de la faire évoluer. C'est le désespoir ; je n'ai plus aucun recul, aucun humour sur rien ; je trouve les hommes bêtes et grossiers ; j'ai le sentiment que rien n'a changé, que rien ne changera jamais.

Le lendemain, j'ai le visage défait et les yeux rouges. Je craque un peu, je me plains :

— Et en plus, maintenant, il faut que je me tape les gros cons qui draguent dans les ascenseurs !

Jean-Louis est furibond et François se trémousse en me jetant des coups d'œil paniqués et insistants. Il m'explique un peu plus tard que justement, Jean-Louis a une nouvelle fiancée, un genre de femme d'affaires qu'il est très fier d'avoir draguée... dans l'ascenseur.

Bob nous a invités à dîner dans sa maison pour une fête juive. Les scooters des neiges sont garés dans le jardin tout blanc. La table est dressée, somptueuse, suivant la tradition. Tous les enfants sont sagement assis. La femme est magnifique, dans la splendeur de sa grossesse. Nous prenons place à table. Bob préside ; je suis à sa droite, sa femme est à sa gauche, face à moi et à côté de Jean-Louis. Très solennellement, Bob fait un discours de patriarche, puis il nous invite à lever notre verre à je ne sais plus quoi, mais je fais un faux mouvement et son verre vole sur la table. Le silence qui suit est à hurler ; personne ne bouge ; je suis terrassée. Bob me fusille du regard et met un temps infini à dire « it's OK ». Mais son visage est fermé ; j'ai l'impression d'être un oiseau de mauvais augure, une hérétique que Dieu punira forcément pour ce geste sacrilège. Rouge d'embarras, c'est dans les yeux de Jean-Louis que je cherche un appui, et je le trouve, sans défaillance.

C'est l'anniversaire de Louis. Bob lui a préparé une surprise. Une strip-teaseuse est venue au studio rien que pour lui. Non vraiment, je n'arrive pas à trouver ça amusant ; je suis consternée, pire, je voudrais déchirer le ciel pour qu'un autre monde naisse.

Deux semaines plus tard, c'est mon tour ; j'ai trente ans. Jean-Louis m'a acheté un calumet de la paix dans la boutique d'artisanat local de l'hôtel. Je l'ai toujours ; je ne sais pas quoi en faire ; je n'ose pas le jeter. Bob m'a offert un splendide stylo à plume avec lequel j'ai beaucoup écrit et que j'ai perdu tout récemment au mois d'août 2006.

Au fond, je dois bien le sentir que dans cet album il y a du « trop ». Un son riche, même luxuriant ; un son international. Les guitares sont parfois noyées dans une sauce qui fait disparaître les saveurs originelles. Je dois bien le sentir que les chansons ne sont pas toutes bonnes et que ce disque sera plus hétéroclite et plus difficile à défendre que les précédents. Mais comme mes compagnons, je donne le maximum car je ne sais pas faire autrement, et je ne sais pas que je fais semblant d'y croire. Nous sommes dépassés, nous ne sommes plus aux manettes, et nous sommes tellement loin les uns des autres, loin de chez nous, loin de nous-mêmes. Tôt ou tard, probablement très bientôt, nous serons un groupe sans intérêt. Chacun jouera son rôle de son mieux, mais le résultat sera insipide, et peut-être même fallacieux. C'est sans doute cette évidence enfouie et déniée qui me rend si

malheureuse.

Alors j'essaie de dire. Sur un rifif de Louis, j'écris *Je brûle*, et nous tentons d'en faire une chanson, mais je suis comme un animal blessé qui se lève et retombe à chaque pas. Ces tentatives intimes et embarrassantes sortiront sans mon accord en 1996 dans un coffret célébrant nos vingt ans, avec une transcription inexacte et idiote des paroles, qui plus est, attribuées à Jean-Louis.

Bob a demandé à Lou Reed de traduire nos paroles en anglais. Ça ne l'intéresse pas. La fiancée de l'ascenseur planche aussi dessus. Moi, on ne m'a rien demandé. Pourtant je suis quasiment bilingue, mais nous sommes cantonnés chacun dans nos attributions, et je ne suis « **RIEN QU'UNE BASSISTE !** » comme me le hurlera Jean-Louis vingt ans plus tard. Bob et moi avons simplement et rapidement traduit *Le Chat*. Nous enregistrons quelques chansons en anglais malgré tout.

Le résultat est assez ridicule, sauf pour *Le Chat*. Elle pourrait très bien passer sur les radios new-yorkaises. C'est Giorgio Gomelsky qui le dit, le tout premier manager des Stones, un baroudeur du rock, comme François aime à en fréquenter. Il avait enregistré pour la radio RTL notre concert au CBGB(82) lors de notre passage à New York. Oui mais voilà, je ne suis pas la chanteuse du groupe. Alors... rien ne passera en radio. Et nous ne le savons pas encore, mais nous n'aurons jamais de carrière internationale.

En attendant nous avons fini par le boucler cet album. J'ai à peine susurré *Le Chat*. Nous l'avons enregistré vite fait juste avant de plier bagage, et le souvenir qu'il me reste de ma petite prestation est mon inhibition tenace malgré les verres de bourbon recommandés par Bob.

Nous filons à Londres tourner le clip de *Ça (c'est vraiment toi)* sous la direction de Julian Temple. Nous avions déjà travaillé ensemble pour *Argent trop cher*, alors que les clips étaient rares et innovants. C'est un plaisir de le retrouver ; Julian est vif, talentueux, et j'aime me prêter au jeu de ses scénarios.

Les Stones ne lâchent pas l'affaire. Ils nous ont invités à leur concert de préparation, dans un théâtre de Glasgow. La limousine vient nous chercher à l'aéroport ; on nous soigne. Nous sommes installés aux meilleures places. Le concert est agréable et détendu. C'est Jerry Hall(83) qui vient nous chercher après le rappel, pour nous conduire dans les loges. Mick s'occupe immédiatement de moi ; il a revêtu son sourire de séducteur pour ne pas dire de pute. Je cherche son regard, mais ne vois que le reflet de mon visage dans les verres argentés de ses grosses lunettes de soleil. Ça m'empêche de l'écouter. Spontanément et innocemment, je lui coupe la parole :

— Sorry... would you mind taking off your glasses(84) ?

Bien sûr, il les a gentiment enlevées ; son sourire s'est même élargi, jusqu'à en devenir carnassier. Je ne savais pas encore à quel point j'étais manipulée, mais au moins, je l'ai ingénument obligé à le faire en supportant mon regard.

Nous avons finalement accepté de jouer avant eux pour le deuxième concert parisien. Ce sera « foormidaaable », n'est-ce pas ?

Le concert a lieu à l'Hippodrome d'Auteuil, le 14 juin 1982. Nous arrivons tôt dans l'après-midi pour régler le son. La scène ne paraît pas haute tant elle est immensément large ; nous sommes perdus au milieu de ce terrain de jeu conçu pour servir la mégalomanie. Alors nous allons tout resserrer ; placer nos trois micros proches les uns des autres, et nos amplis pas trop loin de nous, légèrement en demi-cercle ; faire bloc. Cowboy, à la console de mixage, traite avec les techniciens des Stones.

Bien sûr, nous sommes nerveux dans les loges. Nous allons à peine écouter le J. Geils Band qui joue avant nous. Richard Branson est là. Et les Stones... ils sont arrivés ? Non ?

Bon... on y va. Nous bondissons sur scène, nous précipitant vers nos amplis pour enfiler rapidement nos guitares posées là et nous courons

vers nos micros pour entamer un *Hygiaphone* explosif. Oui mais voilà : après la balance, les amplis ont été replacés plus en arrière que là où nous les avions laissés ; nos jacks(85) ne sont pas assez longs pour couvrir la distance qui sépare les amplis des micros, et notre course est arrêtée, un mètre avant les micros. C'est ridicule, comique sûrement pour qui voit ce qui se passe. Mais le public est trop loin pour comprendre. Notre élan est coupé net. Les roads s'activent pour rapprocher les amplis, reculer les micros ; c'est la panique. Nous devons repartir de zéro, recréer les conditions de l'envol. Ce sera très difficile. Nous sentons que le son est mauvais ; je vois au loin Cowboy manipuler nerveusement les boutons de la console, tête baissée. Nous faisons ce que nous pouvons, déçus et en colère. Le public nous aime et nous suit. Pas de catastrophe, si ce n'est que ce concert est sans doute l'un des plus mauvais de notre carrière.

Dans les loges, Cowboy nous explique qu'il a tout de suite été perdu, étant donné que ses repères sur la console avaient été inversés. Je commence à trouver tout ça suspect, d'autant que les Stones ne sont toujours pas là. Et la « grande fête du rock » alors... ? Je suis écœurée. Nous le sommes tous. Nous décidons d'aller voir ailleurs si la vie est plus belle. En partant, nous croisons la limousine des Stones aux vitres noires. La vitre arrière s'abaisse ; c'est Charlie qui nous salue avec une moue navrée, ses deux mains tournées vers le ciel comme pour dire « ça ne dépend pas de moi, je n'y peux rien ». Cher Charlie, je t'adore.

Le lendemain, dans une interview télévisée, je ne sais plus quel journaliste a demandé à Mick Jagger ce qu'il avait pensé du groupe national français, le fameux Téléphone. Et Mick, avec un sourire immonde dont lui seul a le secret, a répondu : « Qui ? »

Juin 1982. Au restaurant après le concert, Richard Branson me sort le grand jeu pour me détendre et me faire rire. Il y parvient fort bien ; c'est un homme incroyablement spirituel et séduisant. Il m'invite à rentrer à l'hôtel avec lui, mais je décline son offre, prétextant très sérieusement je ne sais plus quelle occupation importante avec Louis ; peut-être écouter pour la centième fois les mixes de *Dure Limite*.

— Ah... ! C'est donc lui... ? Ça ne fait rien. Appelle ma secrétaire demain. Tu vas aller te reposer dans ma maison à Minorque. Tu ne vas pas très bien n'est-ce pas ?

Non, je ne vais pas très bien. Je rentre au Royal Monceau où j'ai demandé une chambre pour ne pas être chez moi. J'aime l'illusion de paix et de repos que procurent le luxe et le confort. L'espace, la hauteur des plafonds, me laissent respirer plus profondément, voir plus grand ; l'épaisseur des tapis, le moelleux des peignoirs de bain, la douceur des draps me caressent ; je suis servie et je n'ai plus à servir.

Louis aussi est à l'hôtel. Lui non plus ne veut pas être seul chez lui. Il est sans fiancée pour le moment, et c'est comme si la place était à nouveau libre pour reconstruire notre amour, dans mon – notre ? – imaginaire, au loin, très loin, dans le lit de la nostalgie.

J'ai appelé la secrétaire de Richard Super-Star Branson. Je n'ai qu'à faire mon sac une fois de plus, mettre ma chatte Panda dans sa panier. Orly, escale rapide à Barcelone, Minorque. J'ai une voiture à mon nom ; Richard fait bien les choses. Un couple de ses amis m'accueille. Lui est dans la production de concerts, je crois. Il est assis dans un fauteuil roulant. Elle, d'une sérénité imposante, pousse le fauteuil. Elle est originaire d'Inde sans doute, très belle. Je ne sais pas si elle a une activité professionnelle. Je me laisse humblement baigner dans la sorte d'amour qui les lie ; c'est silencieux, élevé. Ils m'emmènent à la villa et m'installent ; tout est prêt, les lits sont faits. Les chambres donnent sur la piscine. Je n'ai plus qu'à profiter.

J'ai invité ma petite sœur Sophie, Louis, mon amie Martine. Ils vont venir ensemble ou successivement, je ne sais plus. Ce dont je me souviens, c'est que c'est là que j'ai vu Louis tenter de charmer Sophie, tandis que, avec souffrance, je voyais son besoin à elle d'être aimée et la faiblesse dans laquelle elle se débattait. Bien sûr, j'ai eu très mal. C'est dans des situations comme celle-ci, précises, que quelque chose se cabre en moi. Je ne veux pas du désarroi, je voudrais redresser l'ordre des choses pour que les valeurs de mon éthique se posent et vivent. Mais, cette fois-là, je me suis encore dit que c'était la liberté à l'œuvre, que je n'y pouvais rien, que c'était normal. Alors je me suis tue et j'ai laissé le chagrin discrètement m'envahir un peu plus.

Août 1982. Alors... rien d'étonnant à ce débordement dans les *Nouvelles littéraires* quelques semaines plus tard. Mon appartement est en travaux depuis des mois ; j'ai donc sous-loué à des amis de Bernadette un deux-pièces pour l'été, vers l'avenue de Wagram. C'est là qu'on vient m'interviewer et je laisse libre court à mon épuisement, mon amertume, ma déroute. Je me souviens d'une phrase reprise en titre : « Ils m'ont dégoûtée de l'amour ». Je n'ai pas retrouvé cette interview. En tout cas, elle a généré des rumeurs de séparation et une grande rage de Jean-Louis. Voilà quelque chose que ni lui ni François n'ont pu contrôler. Le parrain n'est pas content ; j'ai trahi la famille où la loi du silence aurait dû continuer à régner, comme dans la plupart des familles.

L'orage passe et nous nous consacrons plus vaillants et motivés que jamais à la grande tournée de *Dure Limite*. Nous avons loué un local dans d'anciens entrepôts frigorifiques de la SNCF. C'est immense, abandonné, glauque à souhait. Nous ne sommes pas dérangés. Personne n'oserait s'aventurer là, dans la désolation et l'obscurité. Notre seul voisin est un ancien universitaire, agrégé de linguistique. Il vit dans un petit local qui jouxte le nôtre, et sculpte les traverses de chemin de fer délaissées qu'il ramasse aux alentours. Il est barbu, renfermé et solitaire, en marge de la société, sur le fil. Il sculpte ce bois assez dur pour soutenir le poids des rails et des trains. Il y a un hippopotame, une tortue, et une girafe si élégante que je la lui achète. Elle me dépasse d'au moins cinquante centimètres. Je l'ai encore chez moi aujourd'hui. Les entrepôts sont maintenant transformés en ateliers d'artistes. La dernière fois que j'y suis allée, j'ai retrouvé le linguiste. Il avait rencontré une femme qui lui ressemblait. Lui sculptait des marionnettes de bois, et tous les deux montaient des spectacles. J'étais très émue de les voir là, si unis et complémentaires.

*Octobre 1982. Nous aurons un invité pour cette tournée : Michael Zwerin est journaliste à l'Herald Tribune, musicien de jazz, américain de cinquante-deux ans cherchant un dérivatif à une rupture amoureuse difficile. Cet homme a bien baroudé physiquement et intellectuellement dans les années soixante : il fut par exemple le témoin de la rencontre-débat entre le porte-parole des Black Panthers Eldridge Cleaver et le fameux Timothy Leary qui défendait l'usage des drogues comme instruments de libération intérieure. Bref, cet homme plutôt libre a accepté de jouer du trombone sur *Le Chat*. Voici ce qu'il raconte :*

— Avant un concert devant une salle comble en délire, Corine dit : « Ça devient trop facile. On pourrait aussi bien monter sur scène et ne rien faire qu'ils applaudiraient quand même. »

C'était plus dur pour elle.

Mis à part le voyage en Star Cruiser⁽⁸⁶⁾ et tout ce que ça implique (elle passe un temps fou à mettre au point divers moyens de ne pas tomber dans l'élitisme et l'isolement hautain qui semblent être invariablement la rançon du succès), elle devait aussi, en temps que femme, affronter le monde macho du rock.

Elle détestait absolument les groupies – oui, il y a des groupies – qui semblaient émerger de nulle part après chaque concert et se disputait souvent avec les autres au sujet de l'indifférence sexuelle.

Un soir, nous étions rentrés à l'hôtel vers deux heures du matin, mourant de faim. Le bar était ouvert, mais rien à manger. Quand le barman nous dit qu'il y avait tout ce qu'il fallait dans la cuisine, Corine s'y précipita pour préparer des sandwiches et de la salade qu'elle nous rapporta. Je lui demandai comment elle assumait son rôle traditionnel de femme avec les autres : « Le reste du temps, vous êtes des copains, non ? » Réflexion faite, elle me répondit finalement : « Ça ne me dérange pas vraiment, ils ne l'auraient jamais fait et j'avais faim. À part ça (c'est l'ainée) ce sont encore des mômes. »

Elle était là, ma combine pour être femme malgré tout : être maman.

Il fait beau et chaud à Montpellier. C'est là que vit mon ami Manu, maintenant architecte. Il est venu passer l'après-midi avec nous. Nous

avons fini la balance et nous sommes dehors sur la pelouse, répondant à une interview.

— Après tout ce temps sur la route ensemble, l'entente est-elle toujours aussi bonne dans le groupe ? nous demande la journaliste.

En guise de réponse, Richard et Louis commencent à se battre. Bel évitement, coloré d'humour. Mais nous sommes tendus, fatigués, nerveux. La plaisanterie se charge de violence. Richard plaque Louis au sol et enfonce un genou dans sa clavicule gauche. Cassée ; en trois morceaux. Louis est livide. Manu et moi l'accompagnons à l'hôpital.

Je retourne au Palais des Sports. On attend des nouvelles de l'hôpital. Elles viennent rapidement ; il faut opérer, mettre des broches, des vis. Pascal Bernardin, notre tourneur, se chargera d'organiser le rapatriement de Louis qui sera bien entendu soigné au mieux, par les meilleurs spécialistes, à la capitale. Il devrait être dans l'incapacité de jouer pendant des semaines.

C'est la panique dans les loges. Les quelque cinq mille personnes venues nous voir sont déjà compressées devant la scène. Nous sommes penauds. Quelle connerie !

Le groupe de première partie, Carte de séjour, veut absolument jouer, comme si de rien n'était ; Rachid, le chanteur, est furieux. Le chef de la sécurité est très inquiet. Nous hésitons sur la conduite à tenir. Annuler purement et simplement paraît difficile. Après de longues argumentations, nous décidons d'annuler la première partie, de parler au public, et de jouer une demi-heure, à trois. Bon... alors... heu... Jean-Louis ? Toi, le leader, le chanteur, l'auteur-compositeur, la bête de scène, le sex-symbol, que vas-tu dire à ceux qui t'attendent ?

Rien du tout ; Jean-Louis ne dira rien du tout. Il est dans le couloir près de la scène, mort de trouille. Et toi François, le Parrain, toi qui aimes tant nous présenter « à l'américaine » sur scène, comment vas-tu gérer cette situation ?

Les gens s'impatiente et crient :

— OH – OH OH OH – OH !

OH – OH OH OH – OH !

TELEPHONE ! TELEPHONE ! TELEPHONE ! TELEPHONE !

Qu'est-ce qu'on fait ?

Et là, tous les regards convergent vers moi.

— Tu devrais y aller Corine, ça passera mieux si c'est toi qui y vas.

Je ne discute même pas. Ce n'est pas si surprenant après tout. Et puis effectivement, je suis sans doute la seule capable d'affronter cette

réalité-là. Très concentrée pour gérer l'émotion, je monte doucement les marches, en accordant une attention particulière à ma respiration. Je pénètre sur la scène côté jardin et l'immense clameur chaude, vibrante, et désormais habituelle, qui accompagne nos entrées sur scène m'accueille et me nourrit. Je continue de marcher tranquillement en inspirant consciencieusement par les narines, vers le micro du centre, celui de Jean-Louis. Je me pose face à la foule, je la regarde et lui souris. Je n'ai pas envie de hurler pour couvrir leurs voix. Alors je lève les bras sur les côtés, et lentement, très lentement, je les abaisse. La clameur diminue en même temps que mes bras descendent ; le public et moi sommes en totale communion. Le silence est là. Ils savent maintenant que j'ai quelque chose à leur dire, que ce quelque chose est important, et ils attendent, réceptifs. Jean-Louis et Richard sont entrés sur scène discrètement. Jean-Louis branche sa guitare, Richard s'assoit à sa place.

Je leur ai dit que Louis était blessé, que la tournée était annulée pour trois semaines, qu'ils devaient garder leurs billets car ceux-ci seraient valables pour le prochain concert à Montpellier, et que nous allions leur offrir ce que nous pouvions, pour qu'ils ne rentrent pas chez eux les mains vides. Ils ont hurlé. Nous avons joué vingt minutes, une drôle de musique, tendue, accélérée, déchirée. J'ai beaucoup pleuré en jouant. Les gens ont vraiment été avec nous. Et puis ils ont quitté la salle calmement et respectueusement. Un ami de Jean-Louis qui traînait dans les loges m'a dit :

— Si tu arrêtes la musique, fais de la politique !

Des années plus tard, il m'a emprunté une basse – ma toute première, celle que Beubs m'avait offerte à Saint-Cloud – et l'a vendue à un magasin de musique, sans doute pour s'acheter de l'héroïne. C'est lui qui aurait dû faire de la politique !

Le chef de la sécurité, un homme plutôt silencieux et discret, est venu me remercier.

Nous sommes rentrés chez nous, à Paris.

Trois semaines plus tard, la tournée reprend à l'Hippodrome de Paris, en beauté. Louis porte sa guitare sur l'épaule droite. Des chapiteaux, des salles des fêtes, des palais des sports, des salles omnisports, des arènes, des patinoires, des parcs des expositions, tous ces lieux gigantesques et souvent froids s'emplissent d'une foule fervente, venue s'immerger dans notre sueur et dans nos émotions. Tous les soirs, nous entrons sur scène dans le vacarme du délire sympathique de milliers de spectateurs. Aujourd'hui je réalise que notre don de soi était rare ; chacun de nous quatre s'envoyait corps et âme bien au-delà de la scène, sans réserve.

Assez régulièrement, je vomis en sortant de scène ; le stress, bien sûr, mais aussi sans doute l'épuisement et les petits gobelets de Jack Daniels qui attaquent mon foie.

Je me souviens d'un groupe de première partie que j'aimais beaucoup et que nous avions invité sur quelques dates. C'était un trio talentueux nommé Blessed Virgin ; Frédéric, chanteur parolier d'une énergie phénoménale m'a écrit récemment :

— Je garde l'impression d'un groupe à la fois vivant et pourtant un peu déconnecté de la réalité. Je vous trouvais très touchants (surtout toi qui ne pouvais t'habituer à ces déchirements amoureux permanents). Cela dit, je trouvais souvent les garçons un peu égoïstes (enfants gâtés ?) et il n'y avait que toi pour ramener tout ce petit monde à la réalité. Je me souviens, à Nantes, de cette balance de dernière minute (vous ne vous étiez pas réveillés et étiez arrivés très tard à la balance). Tu étais restée dans la salle, pour obliger la sécurité à retarder l'ouverture des portes et nous permettre ainsi de balancer...

J'aimais ce groupe parce que je le trouvais à la fois brillant et fragile. Vous aviez l'élégance du rock, je pense...

Phyphy, ancien catcheur – entre autres activités plus ou moins avouables – a été engagé comme garde du corps. Un soir, après un concert particulièrement éclatant, je me trouve comme souvent seule dans les loges en train de ranger les affaires des uns et des autres, pour partir un peu plus vite et gagner un peu de temps de sommeil. Les garçons sont en chasse. Je sors porter les sacs dans le bus, et voyant Phyphy traîner derrière Jean-Louis très entouré, je lui demande de m'aider. Et voilà notre Phyphy tout décontenancé ; il ne vient pas m'aider. Je termine le chargement et j'attends dans le bus que les garçons et leurs groupies veuillent bien enfin rentrer à l'hôtel. Et puis j'engueule Phyphy, de plus en plus gêné. Il finit par m'avouer qu'il a été engagé comme garde du corps non pas du groupe, mais de Jean-Louis. Je n'en reviens pas ; je suffoque de consternation. Je me rue sur le pauvre François qui ne peut nier et me donne pour raison « mais tu comprends, Jean-Louis est un sex-symbol ». C'est à hurler ; et je hurle pendant tout le trajet.

Ce soir-là, j'ai décidé de prendre à nouveau mes distances. J'avais oublié, depuis la dernière tournée ! Je vais les laisser entre eux. Je suis vraiment d'une autre rive et je dérange. Je vais voyager avec le « crew⁽⁸⁷⁾ ». Adieu les hôtels confortables et les bonnes tables. Hello you guys, travailleurs de force, marins des routes. Bonjour les couchettes dans les bus et les nuits courtes dans les Novotel. Les techniciens anglais me regardent, m'écoutent, me parlent, me sourient, me trouvent séduisante, tombent amoureux, portent mon sac, me font rire et disent « thank you » lorsque je leur apporte un café pendant le montage ou le démontage de la scène. Ils me racontent leur vie et je me sens bien dans ce partage.

Décembre 1982. De jeunes Libanais très entreprenants ont organisé avec la Croix-Rouge un concert au Casino de Beyrouth. C'est un exploit, pour ne pas dire une folie, dans un Liban en guerre depuis plusieurs années, mais ils tiennent à profiter de la trêve généralement observée pendant les fêtes de fin d'année pour faire entendre d'autres sons que ceux des armes.

Est-ce le hasard, est-ce la peur ? On dit dans la médecine traditionnelle chinoise que la peur se loge dans les reins. Toujours est-il que, le jour de notre départ, nous apprenons que Jean-Louis a une infection urinaire inquiétante. Il a souvent des ennuis de ce côté-là. Il ne se sent pas de partir. Nous sommes déjà à Orly, et c'est là que nous tenons notre petite assemblée générale et votons l'annulation du concert, la queue entre les jambes, c'est bien le cas de le dire.

Ça a été terrible pour les personnes impliquées dans l'organisation de ce concert. Elles ne nous ont ni crus, ni pardonné. Je ne suis pas sûre que notre manager se soit comporté de manière très claire. Mais je reconnais que la situation était particulièrement difficile à gérer.

Des années plus tard, j'ai été violemment invectivée sur les Champs-Élysées par un homme enragé qui hurlait que j'avais gâché sa réputation à vie, tant cette annulation avait eu de conséquences pour lui. Et encore bien des années plus tard, j'ai retrouvé cet homme par hasard. Il tenait un restaurant libanais près du Panthéon, et cette fois-ci, nous avons pu discuter calmement de Beyrouth où j'étais finalement allée en 1987, pendant la trêve de Noël. Il pensait toujours que notre excuse était bidon.

Nous prenons deux mois de repos. Qu'est-ce que j'en fais ? J'imagine que je gribouille des notes sur mes carnets, que je pianote, que je lis ; les livres sont devenus de précieux compagnons. Et de temps en temps, je réponds à des interviews. Voici ce que Christophe Nick écrit :

— On dit « les filles du rock », je crois. C'est l'expression consacrée. Le féminin de « un mec qui fait du rock », c'est une fille. Pas femme. Surtout pas femme. Fille, c'est léger, sucré, gentil et un rien pervers. C'est réconfortant. Rassurant. Femme, c'est une autre dimension. Femme est un mot qui ne va pas avec rock. Femme est trop fort. Corine est une femme. On la prend pour une fille. Et je crois qu'elle en souffre. L'impression d'être « ramenée » à un statut de fille... Elle a trente et un ans. Qu'elle revendique. « Je suis vieille ! Non, pas vieille, je n'aime pas ce mot. Disons... mûre. » Quand elle dit ça, elle déborde de fierté du côté des yeux. D'ailleurs, elle déborde souvent de ce côté-là lorsqu'elle parle. Aussi bien de rage, quand elle parle de l'humiliation du phénomène « groupie » qu'elle doit subir quotidiennement en tournée, que d'émotion quand elle raconte l'enfant qu'elle voudrait... Corine est femme jusqu'au bout des ongles, et le décalage n'en est que plus saisissant avec son image publique, avec son attitude scénique. Corine est libre. Pas libérée. Libre. Ça n'a rien à voir.

Mars 1983. Nous partons pour Nouméa. Je me souviens à peine du concert. Il me reste en mémoire une traversée en voilier pour aller sur l'île des Pins ; la nuit sur le pont, la gueule dans les étoiles comme si on voulait aspirer les cieux, le thon que nous avons pêché à la traîne, laissé mariner toute la nuit dans du citron et mangé au petit matin. Je me souviens du chat couché sur les ruines d'un muret ; il avait à peine le courage de nous suivre de son regard indolent, et quelques Mélanésien déambulaient sur un rythme calme et envoûtant. Et puis je me souviens des vestiges du bain où là encore la trace des maux est restée vive.

J'aime ces voyages hors saison où les habitants sont ravis de nous faire partager un bout de leur vie. C'est le privilège de l'artiste en vadrouille. Et puis dans ces moments de voyage, nous redevenons des enfants curieux et ébahis, en prise avec des sensations nouvelles, et nos dissensions s'apaisent, passent en arrière-plan. Nous redevenons les meilleurs amis du monde.

Nouméa-Papeete. Nous prenons l'avion un jeudi soir et nous franchissons la ligne de changement de date, au-dessus du Pacifique, entre l'Asie et l'Amérique. Alors, à ma grande surprise, nous arrivons le jeudi matin et vivons deux fois le même jour.

À Papeete, nous annulons l'un des concerts pour cause de cyclone. Richard et moi tentons de sortir de l'hôtel, mais à la vue des noix de coco qui volent à l'horizontale à grande vitesse, nous rentrons nous mettre à l'abri.

Nous avons un peu de temps avant les concerts prévus aux États-Unis. François, sa fiancée du moment, Jean-Louis et moi décidons de passer ce temps sur l'atoll de Marlon Brando, Tetiaroa, où il a fait construire quelques bungalows et une petite piste d'atterrissage. Il avait acheté cet atoll après le tournage des *Révoltés du Bounty*.

Jean-Louis aurait préféré que je ne vienne pas ; notre relation chaotique et désolante touche à sa fin de toute évidence, mais de temps en temps, à tour de rôle, nous sommes pris par un manque de tendresse, dans une dépendance toxique, dans un rejet de la solitude, et nous allons alors l'un vers l'autre. Cette fois-ci, c'est moi qui suis en demande. Nous sommes les seuls clients de cet hôtel presque à l'abandon, à l'écart du monde. Un matin, je me lève et me dirige vers le petit bar à ciel ouvert au milieu de l'atoll. Je suis un peu triste et fatiguée ; j'ai tenté une bonne partie de la nuit de retrouver la

compagnie de Jean-Louis et ça s'est mal passé. Il n'y a personne au bar. Il n'y a personne nulle part. Je m'assois sur un tabouret et m'emplis de la beauté du lieu, de son silence parsemé de cris d'oiseaux marins ; le sable est blanc, l'océan turquoise, les lignes dessinées par les cocotiers invitent à la contemplation. Je réalise à quel point cet instant est unique, important, magnifique. Et puis, une femme polynésienne arrive lentement, de sa démarche souple et pesante. Elle passe derrière le bar. Je lui dis bonjour et lui demande un café. Elle ne bouge pas, ne me regarde pas, ne me répond pas. Je demande à nouveau :

— Heu... je pourrais avoir un café s'il vous plaît ?

— Ah... non... je suis « fiu » aujourd'hui.

Être « fiu » chez les Polynésiens, c'est être comme un peu las, un peu découragé. C'est dans les mœurs, et même toléré par les patrons. On n'a pas d'envie, on ne peut rien faire et on ne se force pas ; on attend que l'énergie revienne.

Nous avons bien parlé et j'ai finalement eu un café.

Mars 1983. Le Roxy à Los Angeles ; c'est le club rock branché de la ville. Quelques vedettes sont venues nous écouter ; il y a là Rickie Lee Jones, Nina Hagen, Moon Martin. Et puis la communauté française est venue en force.

Dans les toilettes après le concert, je vois une femme, les pieds bien ancrés, les jambes tendues, le torse plié sur les cuisses, la tête et les cheveux qui touchent presque le sol. Elle se laisse pendre dans une position que je prends souvent pour soulager mon dos douloureux. Elle se relève doucement, me voit et me dit d'une voix lasse et grave :

— Oh... I'm just an old girl.

C'est Rickie. Comme je la comprends, comme je me sens en sympathie ! Je pourrais en pleurer. La tristesse a parfois tant de force et de beauté.

Elle est venue à notre hôtel. Il me semble que c'est avec Richard qu'elle a tenté de pallier son infinie solitude, d'être un moment femme dans les bras d'un homme.

J'écoute encore beaucoup ses albums ; principalement *Pirates* et le précédent, sans titre. C'est une grande musicienne ; elle swingue comme personne.

Quant à cette allumée de Nina, elle a prétendu que nous étions ce qui était arrivé de mieux en France depuis la Commune !

À Chicago, nous devons jouer dans un petit club dont nous assurons la réouverture, après deux années de fermeture. Le quartier est glauque. Je me demande qui va bien pouvoir venir dans cet endroit. Cinq minutes avant l'heure du concert, je jette un œil par la fente du rideau. Il y a deux personnes, dont un homme noir d'une soixantaine d'années, en costume beige, avec un feutre sur la tête, des lunettes de soleil, un cigare à la main, distingué, impassible. Lorsque nous décidons finalement de commencer à jouer, il y a six personnes dans le club. À la fin de chaque morceau, l'homme noir pose lentement son cigare dans le cendrier, lève son visage vers nous sans qu'aucun de ses traits bouge, et applaudit fermement sur un rythme très lent. Nous sommes vraiment ailleurs, en terre inconnue ; c'est étrange ce groupe de rock français qui joue pour ces six habitants d'un quartier pauvre de Chicago.

Et puis Toronto, Ottawa, Montréal, Québec, et de nouveau New York, où nous jouons au Ritz bondé de Français et de la faune

branchée de la ville.

Et puis des concerts-surprises en banlieue (c'est devenu notre spécialité!).

Et puis des clubs en Hollande, en Allemagne.

Et puis le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Grèce...

Et puis, et puis... au fil du temps, l'écart se creuse entre mes aspirations et la réalité. Mais je suis emportée. Malgré tout, je continue à ressembler à un certain public qui veut de l'amour ; de l'amour avant tout ; pas tant la gloire, l'argent, le sexe, le pouvoir, non ; l'amour, sans savoir bien ce que c'est. Nos quêtes se confondent. Et je vis notre aventure comme une entreprise aussi, avec ses larmes et ses doutes, ses espoirs, ses combats, ses abandons. Nous portons depuis sept années le rêve d'une génération. Nous avons tous décroché du système dominant. Téléphone était notre évasion, notre rupture ; il y avait une urgence. Je ne sais plus. Parfois je retrouve cette énergie qui raconte que nous ne sommes pas là que pour nous distraire et nous enrichir. Nous avons des choses à dire, des choses sur le cœur, des choses dures. Nous avons l'audace d'exister librement, et cela nous permet de réveiller les consciences. Nous avons pris la place du journal intime dans la solitude de la chambre de l'adolescent. Oui, de temps en temps, je retrouve tout ça, le sens que nous avons mis dans notre son, chacun à notre manière, et alors, je trouve la force de poursuivre l'aventure.

Je crois bien que c'est dans un petit club d'Amsterdam que Louis et Jean-Louis se sont fait des crasses et des croche-pieds pendant le concert. Je ne les avais jamais vus rivaux à un niveau aussi primaire. Il y avait là, au pied de la scène, deux très jeunes filles parisiennes d'à peine quinze ans, qui semblaient appartenir à la chasse gardée de Louis. Oui mais voilà, elles avaient été repérées par Jean-Louis qui chantait pour elles et faisait le coq sans vergogne. Elles, ravies, se prêtaient au jeu de la séduction sans aucun état d'âme ; jeunes filles de familles riches pour qui tout est possible.

La belle et riche groupie de luxe est une denrée appréciée par la rock star. Elle est sûre de l'emporter sur toutes les autres. L'une de ces deux jeunes filles est effectivement devenue groupie de luxe, puis mannequin vedette, puis enfin artiste à succès.

Les groupies professionnelles, plus âgées, fonctionnent elles de manière plus ciblée, car elles sont le plus souvent d'origine modeste et ne sont pas là que pour briller et passer le temps agréablement ; elles n'acceptent comme compagnons que des vedettes. Elles les collectionnent, ainsi que les pensions alimentaires. Peu importe le domaine ; sportif, animateur de radio ou de télé, chanteur, avocat, acteur, homme politique, homme d'affaires, patron, banquier... ce qui importe, c'est de faire partie de la famille des personnes riches et célèbres. La fin justifiant les moyens, tous les coups sont permis. L'arme principale est le sexe bien sûr, mais aussi un savoir-faire remarquable pour nourrir et entretenir le narcissisme et la mégalomanie de la vedette, pour tenir une maison et recevoir les autres vedettes, pour gérer l'image, l'emploi du temps, pour être rapidement enceinte.

Les plus malignes commencent à approcher le groupe. Elles sont très manipulatrices. Je pensais en savoir déjà assez sur mes congénères pour ne pas devenir l'instrument principal de la stratégie de l'une d'entre elles, et pourtant, tel a été le cas. C'était pour moi inimaginable qu'une personne mentalement saine n'ait pas d'éthique du tout. Je n'ai rien vu venir, je ne connaissais pas l'odeur des manigances.

Et puis il y a la fan de base qui, si elle est jolie, gentille, courageuse et persévérante, peut aussi trouver un bon mari.

Elles sont toutes là.

Juin 1983. À propos de sportif célèbre, nous avons fait la connaissance de Yannick Noah. François l'a invité à l'Hippodrome de Paris. Nous sommes devenus amis. Il est fan, époustoufflé. Il nous a même accompagnés pendant la tournée des clubs en Allemagne. Il découvre sans le savoir son prochain métier.

Quelques mois plus tard, il remporte sa victoire à Roland-Garros et nous invite, Louis et moi, sur le yacht qu'il a loué en Méditerranée. Je suis très contente d'y aller. Je craque un peu pour Yannick ; je le trouve magnifique. Mais lui ne craque pas pour moi ; je ne suis pas son type. Alors que faire ? Sur ce bateau, j'ai l'impression d'être le vilain petit canard noir qui ne sait pas encore qu'il est un cygne. Ce n'est pas mon monde. Tout coule à flots ; la musique de Louis, les rires, la tendresse et l'amitié ; mais aussi les mannequins, l'argent, l'alcool, les joints et la cocaïne pour certains. Les plus vigoureux s'en sortent et savent même être raisonnables. Mais pour d'autres, il faut consommer à outrance pour tenter d'atteindre la satisfaction coûte que coûte. Sur ce bateau, je me referme comme une huître, et j'observe de loin un Paulo déjà parti à la dérive. Nous sommes à Saint-Tropez, mais nous profitons très peu de la nature, de la mer ; une petite tempête nous a immobilisés à quai. De sous ma candeur et mon enthousiasme à mener la grande vie avec mes amis, commencent à sourdre la tristesse et même l'écœurement. J'essaye de faire la fête avec ce monde-là, mais j'ai vraiment du mal.

En rentrant à Paris, j'apprends que mes fesses sont en première page d'un journal populaire lamentable, pour illustrer la narration de mes soi-disant ébats amoureux avec Yannick. Ils se sont trompés sur tout ; malgré le flou de cette très mauvaise photo prise au téléobjectif en pleine mer, je reconnais tout de suite ces fesses-là ; ce sont celles de Louis. Le journal a publié un rectificatif et m'a versé trente mille francs(88) pour éviter une procédure. Mon interlocuteur m'a expliqué que la plupart du temps, les vedettes sont d'accord et reçoivent même des sommes élevées pour des reportages préparés à l'avance. Pour ceux qui comme moi ne sont pas clients, une enveloppe de dédommagement est toujours prête. Non, décidément, je ne suis pas cliente.

Décembre 1983. Pour nos sept ans d'existence, François nous a concocté sept concerts-surprises dans des petites salles de banlieue. Heureusement, nous savons encore faire ce genre de choses. Mais les contradictions dans lesquelles je me débats me perturbent. Il faudrait que je devienne amphibie pour passer plus aisément des lieux populaires où se trouve notre public, aux boîtes de nuit fréquentées par la jet-set où se retrouvent entre eux tous les nantis, tous ceux qui pensent : « Je vais bien, donc tout va bien. »

Parce que je suis très seule, je passe parfois mes soirées à l'Élysée-Matignon, un bar de nuit cosy et très privé. Les années quatre-vingt ; le fric, c'est chic(89). C'est au cours d'une de ces soirées que mon désenchantement et celui de Gainsbourg se sont mélangés. Jane venait de partir. Lui et moi avons terminé la nuit ensemble chez lui, pour ne pas ajouter la solitude au désespoir. J'en ai gardé de la tendresse et de la compassion. Lui – ou peut-être était-ce Gainsbarre – s'est senti obligé de frimer en public :

— Voyez la p'tite là... ? J'me la suis faite !

Dieu que ces hommes peuvent être stupides et grossiers... même lorsqu'ils ont du génie.

Un autre monde

Tous les quatre, nous nous voyons de moins en moins en dehors du « travail ». Je deviens nostalgique du temps où nous étions si proches, ensemble par envie, lorsque les guitares acoustiques ne traînaient jamais à plus de quelques centimètres des mains de Louis ou de Jean-Louis ; nous pouvions nous envoler de n'importe où, en jouant, en chantant et en tapant sur nos cuisses.

Une de mes sorties m'a menée au Casino de Paris, assister à un concert de Jacques Higelin. Je passe l'après-soirée avec le pianiste et le bassiste. Ils ont de l'humour, et ça me détend. Éric Serra, le bassiste, me touche. Son parcours n'a pas été facile et je suis impressionnée par son courage et sa détermination. Il est vraiment gentil, attentionné, nous devenons amants et je retrouve un peu le sourire. Il m'a emmenée à la projection du premier film d'un de ses amis, dont il a composé la musique. J'ai bien aimé. Ça s'appelle *Le Dernier Combat*. C'est un film d'anticipation en noir et blanc où la musique prend une place particulière, puisque le seul mot prononcé est « Bonjour ». L'image est moderne et travaillée. Le copain s'appelle Luc Besson. Il n'habite pas loin de chez moi, avec sa compagne et monteuse, Sophie. Nous devenons amis.

Il est temps de répéter les chansons de notre album à venir. En apparence, tout va bien. En réalité, chacun se retrouve contraint à créer seul dans son coin. C'est très dommageable. Jean-Louis et Louis arrivent avec des riffs, des bouts de phrase, des chansons, mais ils ne se mélangent plus comme avant. Jean-Louis compte beaucoup sur nous autres pour ajouter ce qui manque aux chansons, leur donner de la force, comme si nous étions à son service. Ça marche encore, presque par habitude. Mais ça marche moins bien. C'est comme s'il ne nous restait plus qu'à nous imiter nous-mêmes. Le groupe se meurt. J'ai de moins en moins d'idées, de moins en moins d'envies, tout ça m'ennuie et parfois les larmes coulent sur mon visage sans que je sois capable de dire pourquoi. Sans doute parce que je suis dans l'incapacité de formuler que ce qui nous arrive est infiniment triste. Jean-Louis devient de plus en plus égocentrique et autoritaire, Louis est de plus en plus parcimonieux dans ce qu'il donne, presque méfiant et calculateur. Richard continue de donner le maximum, comme toujours, tentant de masquer les problèmes sous la bonne humeur et le bruit. Certaines paroles de Jean-Louis me déplaisent vraiment ; certaines chansons sont bêtes. J'ai du mal à jouer dessus ; parfois, je

refuse carrément. Je veux en parler avec lui, mais la dissension entre nous est trop forte ; méprise ou mépris, incompréhension sûrement. Je suis dispersée, lasse. Je ne pèse plus rien face au tandem leader-manager. L'ambiance est pénible, mais pas encore assez pour que tout explose. J'arrive à me persuader que c'est un petit coup de fatigue, que le studio puis la scène vont nous ressouder, nous ramener à la source. La seule chanson que je réussis à plus ou moins élaborer pour la présenter aux autres raconte : « Plus j'vois les hommes, plus j'aime les bêtes ». Jean-Louis la déteste ; elle ne sera pas sur l'album.

Nous aimerions travailler avec Steve Lillywhite(90) pour ce cinquième album. Il vient à Paris nous rencontrer et je finis la soirée seule avec lui au Bus Palladium, où la musique est bonne. À l'oreille, pour surpasser le son ambiant, je lui parle, comme seules parlent les femmes ; je suis franche, je vais droit là où ça fait mal, je parle de moi, je parle d'eux, je parle de nous, en toute innocence et sans aucun opportunisme. Une vraie sottise n'est-ce pas ?

Steve Lillywhite ne fera pas l'album. Le lendemain, avant de repartir pour Londres il a dit à François :

— Don't you see this band is gonna split(91) ?

Non, François ne peut admettre que ce groupe va se séparer. Aucun de nous ne peut encore faire face à ça.

Janvier 1984. Alors c'est Glyn Jones(92) qui réalisera notre album. Enfin, nous partons de Paris pour nous enfermer dans notre aquarium, espérant y retrouver notre son, notre âme et notre plaisir de créer ensemble. Le studio se trouve chez Glyn, dans la campagne anglaise. C'est très agréable. Sa demeure domine, au milieu des prairies grasses ; nous sommes logés dans une petite maison, et le studio est dans un troisième bâtiment. La vie est douce, calme. Certains week-ends, je rentre à Paris retrouver Éric et ça me permet de garder un équilibre affectif salubre. Glyn est un homme sérieux, tranquille, flegme britannique dans les gènes ; les séances d'enregistrement se déroulent plutôt bien. Sur la plupart des chansons notre son est là tout de suite. Nous sommes tous les quatre heureux d'être là où nous sommes. Coupés du monde. Ouf... !

Glyn va fêter ses quarante ans ; après la journée au studio, nous sommes conviés dans sa maison où il a réuni quelques amis.

Je me rappelle avoir vu en premier Eric Clapton et Charlie Watts qui jouaient au billard. J'ai un peu parlé de chats avec Jeff Beck et lui ai demandé s'il avait envie de venir faire le boeuf au studio. Ça l'a tellement angoissé qu'il a quitté les lieux sans demander son reste. Plus tard, dans la soirée, nous avons réussi à entraîner Jimmy Page(93) et John Entwistle(94) au studio, où ils ont joué avec les garçons, émus et fiers. J'ai laissé ma basse et mon ampli à John. Il a mis tous les potentiomètres à fond d'un seul geste de sa main immense et le son produit était une espèce de vrombissement à la fois puissant et diffus, qui s'écoutait plus par la chair que par les oreilles. Lui et moi avons mis nos mains paumes contre paumes pour les comparer ; les siennes faisaient vraiment le double des miennes, en hauteur comme en largeur.

Là-bas, j'ai eu trente-deux ans. Nous n'avons rien célébré mais Louis m'a écrit une carte pleine de belles paroles d'amour sincères et touchantes, venues de loin.

Mai 1984. Paris-Tokyo. Le voyage va être très long. En prévision, j'ai avalé une petite boulette d'opium, qui doucement m'emmènera dans une torpeur agréable. Il n'y a pas trop de monde dans l'avion. Je peux me coucher tout au fond en prenant quatre sièges libres et en relevant les accoudoirs. Jack Lang est en première avec une délégation française venue sous je ne sais plus quel prétexte s'offrir un séjour aux frais des contribuables, François est bourré, il y a des journalistes, les garçons s'engueulent je ne sais même plus pour quoi, et les hôtesse font tout pour que la situation paraisse normale.

Lorsque j'ai vu en 2003 le film de Sofia Coppola *Lost in Translation*, j'ai pensé que Tokyo n'avait vraiment pas changé. Tokyo ne peut pas changer, puisqu'elle avait déjà atteint les limites de la modernité, de la surpopulation, du nombre de gratte-ciel, d'enseignes lumineuses, de publicités. Le même accueil pour les vedettes, toujours, quel que soit leur degré de célébrité. À l'aéroport, des fans japonais nous attendent. Ils sont parfaits, gesticulent et hurlent comme pour les Beatles. Nous signons des autographes et je suis au bord du fou rire. Tout cela est tellement vain et ridicule. Notre interprète est là ; une femme en tailleur, belle et élégante, grande pour une Japonaise, très occidentalisée, pratiquant avec subtilité une séduction ostensiblement hautaine et mystérieuse. L'hôtel aussi est déjà comme dans le film de Sofia ; une bulle qui nous protège du dehors ; tout y est tamisé, confortable, uniformisé... mais il y a tout de même des Japonais. Notre emploi du temps nous est communiqué par une attachée de presse ; réveil à 5 heures du matin pour une série d'interviews à l'hôtel. Les premiers gestes en entrant dans la chambre, regarder par la fenêtre, allumer la télé, enlever tout ce qui serre le corps et se jeter sur le lit en laissant sortir un profond soupir.

Le réveil est difficile. La petite attachée de presse stressée nous installe dans une des salles de réunion de l'hôtel. Les journalistes entrent un par un ; ils ont une dizaine de minutes chacun. La fatigue et le décalage aidant, nous avons beaucoup de mal à être sérieux. Particulièrement avec les femmes ; à la moindre petite blague, elles s'enfoncent dans leur chaise en arrondissant le dos, mettent une main devant leur bouche et émettent des petits « hi, hi, hi » saccadés et aigus.

Nous allons déjeuner dans un restaurant traditionnel fameux. Les cuisiniers sont habillés de noir, façon arts martiaux. Derrière le

comptoir, ils préparent la nourriture dans un silence mystique, avec une dextérité époustouflante ; leurs visages sont impassibles. Nous dégustons respectueusement ce qui nous a été servi lorsque soudain, les cuisiniers stoppent toute activité et se collent dos au mur dans une immobilité totale, le regard fixe. Au fond du restaurant, une porte s'ouvre. Une nouvelle équipe de cuisiniers apparaît, se fige également contre le mur, et leur chef hurle des paroles aux voyelles terriblement sonores bien que tenues, profondes et longues. C'est saisissant. Ça ne dure qu'une minute ; ce n'est que la relève des cuisiniers.

Lorsque nous sortons, mon regard est attiré vers le trottoir d'en face, par un groupe d'une dizaine de personnes qui tournent en rond, sans prononcer un son, devant une entrée d'immeuble ; elles tiennent des pancartes. L'interprète nous explique que c'est une manifestation d'employés de bureau. Ils ont le droit de faire grève et de manifester, mais uniquement devant leur lieu de travail, pendant l'heure du déjeuner, et silencieusement.

Nous marchons dans les rues de Tokyo, portés par une foule compacte et fluide à la fois.

Le soir, nous jouons au Ruido, une salle qui ressemble à un cinéma. Dans les loges, Jean-Louis tente de se faire traduire les titres des chansons. C'est complexe. Lorsqu'il demande « Comment dit-on *Argent trop cher* en japonais ? », la réponse est : « Ça dépend. Vous le dites à une femme ou à un homme ? » Jean-Louis laisse tomber.

Le public est sagement assis, et de nombreux vigiles se promènent sur les côtés pour empêcher qu'on se lève. C'est bien plus qu'il n'en faut pour réveiller ma conscience rebelle et activer ma fonction militante. C'est un peu ma spécialité et l'affaire est vite réglée ; le public est debout, tout près de nous ; les vigiles se sont faits discrets.

Le samedi soir, dans les quartiers chauds, la rue est jonchée de tubes de Guronsan⁽⁹⁵⁾. Les boîtes de nuit, empilées les unes sur les autres à tous les étages d'immeubles spécialisés, sont pleines à craquer. Lorsqu'on en sort, on enjambe dans les rues les corps tombés ça et là sous l'effet conjugué de l'alcool et des médicaments. Tout est rigoureux, rituel, même cette déchéance hebdomadaire.

À Tokyo, les maquereaux s'appellent des yakusas. Des rues entières, trop bruyantes, trop lumineuses, sont consacrées au pachinko, une machine à jouer qui les rend tous fous. Les prostituées revêtent l'uniforme des petites collégiennes ; c'est étrange et monstrueux. Et parce qu'il est obscène de montrer les poils pubiens, les héros des bandes dessinées pornographiques vendues dans les kiosques sont des enfants.

Quel choc ce pays ! Je ne me suis jamais autant sentie étrangère.

Le lendemain, nous sommes invités à aller visiter l'atelier de confection des costumes de *Ran*, le film que prépare Akira Kurosawa. Nous sortons de la ville. La campagne est belle ; c'est le mois de mai. L'atelier est abrité dans un hangar si vaste qu'on imagine pouvoir y entreposer des avions. Des tables, de longues tables à perte de vue, régulièrement alignées ; et des femmes partout, les mains et le visage plongés dans des océans de tissus soyeux et colorés ; c'est éblouissant. Kurosawa nous guide et nous explique que toutes les soies chatoyantes que nous voyons, ont été teintées et tissées à la façon du XVI^e siècle. Il y tient absolument pour que de l'écran transpirent les sentiments et les valeurs de l'époque. Sa stature – il mesure presque deux mètres – et son discours rare me charment. Cet homme de soixante-quinze ans, descendant d'une lignée de samourais, est beau, calme, digne. Il a lui-même peint les story-boards de son film, et c'est plus de douze mille costumes qui seront ici fabriqués.

Il est prévu pour moi une stupide séance de photos pour *Paris-Match*. Dans un salon de l'hôtel, une vieille femme japonaise m'attend. Elle a apporté son kimono de mariage pour m'en vêtir. Nous restons seules toutes les deux. Elle ne parle que japonais ; alors nous ne parlerons pas. L'habillage dure près de deux heures. Sous le kimono de soie rose aux motifs d'arbres fleuris, il faut mettre trois sous-kimonos de coton très fin. Un genre de ceinture-corset me maintient le haut du torse parfaitement rigide ; mes petits seins sont soigneusement écrasés sous des bandes de tissus ; mes jambes sont maintenues droites et serrées par la superposition des kimonos. Je comprends alors la tenue et la démarche si particulières des femmes japonaises ; il ne peut en être autrement. Ce moment muet avec cette vieille femme concentrée et consciencieuse, me laisse comme traversée de beauté et de douceur grâce aux sourires des yeux et aux légers souffles des cœurs. Au-delà des mots, au-delà des cultures, je me laisse émouvoir par une sœur. Pas si mal cette séance photos *Paris-Match*...

Le soir, nous sommes conviés à l'ambassade de France pour je ne sais quelle occasion. Je croise Costa-Gavras et nous parlons un long moment. Il me dit des choses vraies et profondes sur moi, mais je les ai oubliées.

J'ai oublié beaucoup.

Juillet 1984. Roskilde. C'est un énorme festival d'été au Danemark. L'ambiance me fait un peu penser à Woodstock. Nous y sommes très appréciés et la nuit pleine de jour s'étire longuement.

Paris, la maison vide.

J'ai envie de retourner à Rome, avec Éric. Je l'emmène à l'hôtel de La Ville. La vie est plus gaie avec un amoureux.

Nous avons des idées à échanger, à partager. Éric a été initié au bouddhisme et il m'offre un magnifique dictionnaire des symboles rempli de trésors anciens et de sagesse.

Nous voyons souvent Luc et Sophie. Lui prépare son prochain film et espère Sting et Charlotte Rampling dans les rôles principaux. Luc est un jeune homme ambitieux et déterminé ; il veut bouffer le monde et pour ce faire, aucun doute, il faut passer par les Anglo-Saxons. Mais finalement, il tournera *Subway* avec Isabelle Adjani et le tout neuf Christophe Lambert, qui vient de séduire les foules dans la peau de Tarzan. Une Américaine devait écrire deux chansons pour le film. Elle s'est désistée et Luc m'appelle au secours. En peu de temps, j'écris les deux textes demandés, les donne à Éric pour qu'il les mette en musique. Je ne suis pas satisfaite du résultat, particulièrement en ce qui concerne *It's only Mystery*.

Je ne sais pas si c'est le chant d'Éric sur la maquette ou l'arrangement country, mais quelque chose ne convient pas du tout à ma chanson. Luc ne l'aime pas non plus et la refuse. Alors, j'appelle Louis à la rescousse, mettant ainsi Éric dans un état de contrariété difficile. Louis et moi réalisons une autre maquette sans changer une seule note de la mélodie ; c'est simplement moi qui chante, et les arrangements sont très différents. Lorsque Luc écoute la maquette, il est persuadé que c'est une autre chanson et il l'adore. J'ai beau lui expliquer que la mélodie n'a pas changé, il n'y croit pas. Et nous y revoilà, au cœur du problème, celui de la création, de l'écriture, de l'interprétation, de la réalisation. Qui fait quoi, qui donne quoi, qu'y a-t-il de plus dans une chanson que simplement des mots et des notes ? Il va falloir déclarer la chanson à la SACEM ; si l'on suit les règles communément admises, les signatures devraient être : paroles/Corine Marienneau, musique/Éric Serra, arrangements/Louis Bertignac. Mais je suis devenue intransigeante et très susceptible sur le sujet. J'exige que la chanson soit signée paroles et musique de nous trois, et que les droits d'auteur-compositeur soient répartis à parts égales. Je donne les

droits éditoriaux à Téléphone Musique. Je ne demande aucun argent à Luc pour le travail accompli, ce qui l'épate et le séduit, contrariant à nouveau Éric. Mon idée est que si le film fait un carton, tout le monde touchera des sous ; si le film se plante, il n'y aura rien pour personne, et ce n'est pas un petit salaire d'écriture ou de production qui changera notre vie. Je fonctionne encore avec l'esprit d'équipe ; Luc et Éric sont pour moi des amis qui débutent.

La vie est plus gaie avec un amoureux, mais tout bien considéré, je ne suis pas amoureuse. Il va falloir se quitter.

La place est vacante, et aussitôt, je ressens le besoin urgent de la faire occuper. Je suis en manque.

Je m'amuse bien sur le tournage de *Subway*. Un jour, Luc me demande si je veux bien prendre la place d'Isabelle pour répéter les mouvements des caméras. C'est la scène où le personnage joué par Christophe vient d'être tué ; Isabelle doit s'accrocher à son corps sans vie tandis que deux costauds tentent de la faire venir avec eux. Luc va prendre la place d'un des costauds :

— Bon... je viens pour t'emmener, mais tu résistes, tu ne peux absolument pas te séparer de lui.

— OK !

Personne n'a jamais pu m'emmener. Après une bagarre fulgurante et sauvage, Luc s'est retrouvé à terre, surpris et vexé :

— Mais t'es complètement folle !

— Ben, je ne sais pas, moi... tu me dis de résister... je résiste !

Tout ça, c'est du cinéma. Jean-Hugues me drague, je drague Christophe, Isabelle me dit qu'elle envie ma place, je lui dis que j'envie la sienne. Quel sac de nœuds !

Octobre 1984. C'est l'automne. Pochette, clips. Tout est parfait. Les meilleurs travaillent pour nous. Et nous allons partir pour la tournée française *Un autre monde*. Nous sommes partout ; journaux, radios, télévisions, Drucker, Mourousi, Sabatier, de Caunes... nous sommes partout, mais pas n'importe où. Nous refusons de jouer en Afrique du Sud tant que l'apartheid y est en vigueur, ou à un congrès du Front national. Notre discours, notre image sont au point. Nous sommes le groupe rock français n° 1, et malgré le succès, nous sommes restés une bande d'amis, sympathique et proche de son public.

Nous partons répéter dans une salle en Angleterre. Cette fois-ci, il y aura un clavier pour étoffer quelques morceaux. Nous choisissons un jeune musicien anglais, Paul, discret et professionnel.

L'équipe anglaise qui va travailler avec nous me plaît beaucoup ; des hommes coriaces, drôles, efficaces et très séduisants. Alan vient d'Écosse ; il est le maître des éclairages, fin et talentueux. J'ai vu ses yeux, ses mains, et j'ai lancé un hameçon ; j'ai tellement besoin d'être amoureuse !

Tout est rodé, tout est au point ; notre son est toujours là, malgré tout, malgré nous. L'équipe des roads de scène est fidèle, Cowboy aussi, et son sage recul plein d'humour est irremplaçable au sein du groupe. La présence de Marie, notre habilleuse, est aussi un grand plus. Mais en dehors de la scène, je fuis la compagnie du groupe qui me blesse et me déboussole. Et puis, les journalistes, les faux amis, les *pti*(96) du moment, les fans, les groupies... qu'est-ce que je peux faire de tout ce monde ? Ce n'est pas pour moi. Alors, dès le premier soir, je décide de rester avec les techniciens anglais. J'apprends leur prénom, leur apporte du café tandis qu'ils commencent à démonter. Le décor est tellement conséquent que la dernière porte du dernier camion n'est fermée qu'à 10 heures du matin ! Je suis sidérée ; comment est-ce possible, comment allons-nous tenir ? Comment vont-ils tenir, car moi, j'ai toujours le choix d'aller vivre ma vie de vedette relativement choyée et protégée. 24 heures par jour ne seront pas suffisantes. Je dois parler d'urgence à Pascal Bernardin, le producteur de notre tournée.

Je me suis un peu assoupie sur le siège du bus en attendant les forçats. Alan vient s'asseoir à côté de moi. Nous nous prenons la main, et nous sommes comme électrocutés :

— Oh my God, dis-je.

— I know, répond-il, sans me regarder.

Nous n'allons plus nous quitter pour un long moment. Nous partageons sa petite couchette dans le bus. Quand je suis trop fatiguée, je vais dormir dans les Novotel où ces hommes ont quelques chambres réservées pour se laver et faire de courtes siestes. Des « locaux » ont été engagés par Pascal dans chaque ville pour aider au montage et au démontage de la scène.

Parfois, Pascal, déconcerté, me supplie d'aller manger et dormir là où c'est prévu pour moi. C'est un bon vivant, un homme jovial habitué au luxe, et il a choisi pour le groupe d'excellents établissements. Je cède parfois, et goûte avec un vrai plaisir les délices de ces nourritures subtiles et raffinées, réservées à ceux qui ont beaucoup, beaucoup, vraiment beaucoup d'argent. Mais cela ne peut en aucun cas me suffire et de plus, me fait culpabiliser ; d'une part j'ai besoin d'amour, d'autre part, j'ai bâti ma vie de jeune adulte sur un fond de révolte et de lutte des classes.

Alors je retourne dans le bus des techniciens. Je suis leur mascotte. Ils ont pris l'habitude d'écrire mon prénom avec la cocaïne qu'ils disposent soigneusement sur un grand miroir et qui les aide à tenir le coup. Je les regarde me sniffer, en hochant la tête d'un air désapprobateur quoique attendri. Un soir, l'un d'eux me prend la main et, dirigeant son regard vers Alan, il me dit :

— Why him ?

— I don't know... it could have been you(97) !

Et c'était vrai. Je l'aimais beaucoup. Mais je rêve toujours d'être la femme d'un seul homme. Je ne suis pas polygame.

Alan, lui, est marié et père d'une petite fille de trois ans. Mmm... mince... bon... n'y pensons pas, nous sommes ailleurs, bien loin de chez nous. Un jour, pendant la balance, il vient me voir, tout pâle :

— The wives are coming to Paris !

— What ?

— The wives are coming to Paris(98) !

J'ai dû lui faire répéter encore et encore tant sa voix avait du mal à sortir ; il tremblait et avait soudainement un accent écossais très prononcé.

Nous voici au Zénith de Paris pour une semaine. Effectivement, les femmes de tous les techniciens d'outre-Manche ont été invitées à rejoindre leur mari pendant deux jours. La femme d'Alan est raffinée, gracieuse ; ils forment un beau couple. Alan est ravagé, déchiré ; il me lance des coups d'œil désespérés puis baisse les yeux tout de suite

après. Toute l'équipe est complice. J'ai mal pour sa femme. Je traîne dans les coulisses, donnant le change, mais véritablement triste et esseulée. Heureusement, nous sommes à Paris, à la maison ; les amis et Sophie, ma sœur, sont là pour me distraire et me soutenir et à nouveau, j'ai pris une chambre au Royal Monceau. Et tout de même, il y a les concerts ! Ces rassemblements pleins d'amour et de ferveur, cette communion toujours si intense qui me porte d'un soir à l'autre. Nous commençons le spectacle avec *Dunes*, un morceau solide et posé que nous jouons avec une emphase légitime ; j'adore ce début. Nous nous donnons toujours sans compter. Alors le reste demeure au second plan.

Et puis... nous reprenons la route.

Et je me sens déliée ; la route, notre ailleurs, notre réalité mouvante et rassurante. La nuit, dans le bus, je m'assois souvent devant avec le chauffeur. Nous parlons très peu. Le pare-brise est un écran géant où défilent des images qui m'absorbent totalement ; et petit à petit, la vitre se dissout, et je plonge, aspirée, dans l'infini tunnel au sol goudronné et au plafond étoilé ; je me laisse avaler, anéantir. C'est là qu'Alan et moi pouvons nous retrouver dans une fusion anéantissante elle aussi. Est-ce cela que nous cherchons, l'anéantissement ? Alan boit de plus en plus. Je n'aime pas quand il a bu ; il a l'alcool triste et un peu agressif. Nous en parlons. La situation devient compliquée ; il s'enfonce dans le mensonge et la culpabilité. J'ai perdu le sens de ma responsabilité. Voilà, c'est ça ; liberté et responsabilité devraient toujours marcher main dans la main.

C'est une vraie grande tournée d'un vrai grand groupe de rock ; impressionnant, jouissif, phénoménal. Les camions, les bus, sont splendides ; l'équipe est vraiment excellente ; les salles sont bourrées, les gens nous adorent et connaissent nos chansons par cœur ; nous sommes des vedettes plutôt sympathiques. Quelle chance, quel bonheur apparents !

Le dernier concert a lieu sous un chapiteau. Louis est très en forme ; il improvise vraiment brillamment, fait des bonds étonnants et des moulinets incisifs ; et plus il se déchaîne, plus Jean-Louis fait la gueule. Lorsque nous sortons de scène, il explose et hurle :

— CE N'EST PAS TON RÔLE ! C'EST LE MIEN ! TU PRENDS MA PLACE !

Il bave de rage. Louis l'insulte copieusement, à sa manière, froide et sardonique. Pascal et sa femme Catherine, qui sont venus de Paris assister au dernier concert, restent plantés, une bouteille d'un très bon champagne à la main. Ils posent dans la loge pour chacun un superbe sac en cuir coloré avec nos prénoms gravés. Je tente de calmer le jeu,

ne serait-ce que par politesse, mais c'est peine perdue. Pascal et Catherine quittent la loge et nous laissent à notre intimité.

La tournée est finie. Chacun, fracassé, retourne vaquer à ses occupations. Alan ne veut pas rentrer en Écosse ; il vient chez moi, à Paris. Sa femme sait maintenant, et elle souffre terriblement. Je n'encourage Alan ni à rester ni à retourner chez lui ; il doit décider seul. Nous voyons mes amis, qui apprennent à le connaître, et nous parvenons à vivre au jour le jour sans trop de peine, dans une insouciance confortable. Quelle inconséquence ! Réveillons-nous. Il faut qu'il rentre se confronter à celles qu'il a abandonnées.

30 décembre ; Alan m'appelle de Londres pour m'annoncer qu'il ne reviendra pas, si ce n'est pour prendre ses affaires et me dire adieu. Je suis très malheureuse, mais je pense qu'il a fait le bon choix. Et puis, un chagrin d'amour, on s'en remet, au moins en apparence, non ?

La maison vide, le silence, l'immobilité, le rien... terrassants. Alors vite, il faut prendre un crayon et un papier, ou une guitare, ou un livre, ou se mettre au piano, ou sortir, voir des amis, boire un peu, ou essayer de faire tout cela en même temps, vite... il faut s'emplir de quelque chose. La solitude, celle qui malgré moi me rend forte et libre, reprend le dessus.

Le 2 janvier 1985, nous sommes dans l'avion pour la Martinique où nous allons donner un concert.

Pendant deux jours, la beauté des couchers de soleil, les saveurs de la nourriture, l'exaltation d'être en bateau ou de nager dans la mer, le plaisir de chanter à toute heure, toute cette vie si chaude et éclatante se mélangent confusément au chagrin et au manque. Et puis c'est la vie qui gagne du terrain, seconde après seconde. J'ai de plus retrouvé ma sœur Cécile, anesthésiste d'île en île, de bout du monde en bout du monde ; elle est belle, porte sa famille à bout de bras, ayant trouvé son salut dans le soin et l'attention aux autres.

Nous sommes royalement reçus par les jeunes gens békés, habitués à la grande vie, au luxe, aux plaisirs et aux bienfaits que peut offrir cette nature si vaste et généreuse. Le concert devient presque secondaire pour une fois. Nos hôtes nous emmènent dans des endroits exceptionnels, déserts, intacts et nous croulons sous les invitations. C'est un petit monde, ils se connaissent tous. Ils vivent pour la plupart dans des propriétés grandioses. Tout y est ; les terres à perte de vue, la grande maison blanche à colonnes qui culmine ; les plantations de bananes où travaillent des Noirs, le visage dissimulé par de grands chapeaux de paille ; quelques vieux bâtiments de pierre çà et là, avec des barreaux de fer rouillés aux emplacements des fenêtres qui secrètent encore les souffrances de l'esclavage ; la table somptueuse où nous déjeunons servis par des domestiques noirs à l'expression dure et fermée, qui baissent la tête et se détournent lorsque je tente de leur sourire ou de croiser leur regard. Oui, l'Histoire est bien présente et bien lourde. Je suis affligée, je me sens honteuse et coupable, et encore et toujours devoir porter la condition humaine. J'observe tristement et avec surprise ce monde issu du colonialisme ; les parents travaillent, dirigent et restent les maîtres du jeu ; les enfants s'éclatent, se défoncent ; ils reprendront le flambeau plus tard.

« J'ai mal aux autres » disait Jacques Brel.

Nous partons sur un voilier pour une petite croisière dans la mer des Caraïbes. Je me souviens de la splendeur de la baie des deux pitons, qu'un richissime Anglais a nommée Jalousy Estate(99). Il a espacé les cocotiers pour que ses chevaux profitent d'une herbe étonnamment verte et grasse. Il y a un éléphant aussi. Le soir, assise sur le pont du bateau, je regarde les vers luisants qui illuminent les monts volcaniques et lorsque mes yeux vont vers l'eau, ce sont les

algues phosphorescentes qui scintillent. C'est féérique. Le lendemain, sur Pigeon's Island, c'est la fête au village. Drôle de fête ; la misère est tangible. Dans les ruelles sales, on joue de la musique, on danse, on boit. Les grands-mères ont des têtes de punks défoncés et des gamins de treize ans sont déjà proxénètes. Ici encore plus qu'ailleurs, il faut savoir passer d'un extrême à l'autre sans avoir mal au cœur, de l'immense richesse à l'immense pauvreté, d'une île à l'autre, d'une baie à l'autre.

Aéroport d'Orly. Bernadette est venue me chercher. Derrière elle, apparaît Alan ; il s'est teint les cheveux en roux et tremble en me regardant. Une espèce de réflexe conditionné me fait me jeter dans ses bras, mais c'est comme si je n'étais pas entièrement d'accord. Je suis vraiment perturbée ; il y a eu un point final à notre histoire d'amour ; j'ai déjà traversé la douleur en traversant l'océan ; j'ai rangé tout ça dans le tiroir des beaux souvenirs éternels et romantiques. Ma joie de le revoir, pourtant sincère, est altérée par l'angoisse de l'avenir, la crainte de la vie en couple avec cet homme qui m'aime comme un fou, qui va dépendre de moi, qui va me vénérer. J'ai peur du pouvoir que cela me confère. Je l'empêcherai de m'aimer jusqu'à l'oubli de lui-même.

Mars 1985. Nous sommes amoureux. Doucement, nous découvrons notre vie à deux. Je suis mon emploi du temps de vedette invitée partout et c'est agréable d'être accompagnée d'Alan. Le Festival du film fantastique à Avoriaz, le Midem, Val d'Isère où j'ai des amis, les télévisions, les radios, les interviews... Alan s'occupe de moi, me bichonne, me fait à manger. Mais... je déteste ça, c'est horrible à quel point je déteste ça. Il ne vit que pour moi, qu'à travers moi. Je ne veux pas de ça du tout, j'étouffe. Je le pousse à travailler à nouveau pour d'autres artistes, à me quitter des yeux. Il devient triste, boit beaucoup. J'écris des chansons.

Et puis nous repartons pour le Danemark, la Suède, la Hollande, la Belgique, quelques dates en France, l'Espagne, quelques dates en France, l'Italie, la Suisse... ah oui, je me souviens, j'ai tellement mal au dos que je joue tout le concert réellement pliée en deux. Et puis dans les loges, nous faisons venir un chiropracteur connu de l'organisateur local. Je suis assise sur une chaise. L'homme est debout derrière moi. Il me prend par le cou avec son avant-bras gauche, et tout d'un coup, me soulève d'un mouvement puissant, rapide, précis. C'est une douleur fulgurante. Pendant plusieurs jours, j'ai très mal, mais je peux me redresser et continuer la tournée. Besançon... le 7 mars. Au moment du rappel, une flight-case(100) roule sur scène vers moi. Dedans, il y a un gros paquet. Je l'ouvre et en sors un énorme chat gris en peluche ; c'est le cadeau d'anniversaire des roads de scène. La surprise est totale, pour moi, et surtout pour mes trois partenaires éberlués et un peu gênés de ne pas y avoir pensé du tout. Le public réclame *Le Chat* que je ne chante plus sur cette tournée, et nous nous exécutons volontiers, le sourire aux lèvres.

Et puis nous sommes invités à Val d'Isère, au Trophée des Gagnants, une espèce de concours sportif multidisciplinaire destiné à faire venir des *pti* dans la station. À la surprise générale, c'est le frère Louis qui gagne le concours, non pas qu'il soit un grand sportif, mais il a battu tout le monde au karting et au ping-pong. Il faut dire que nous avons pris l'habitude de faire installer une table de ping-pong dans les coulisses des salles où nous jouons, afin de nous détendre et de nous échauffer.

C'est au cours de la soirée de remise des prix que les regards de Richard et de Marie Trintignant se sont croisés pour la première fois.

Marie est d'une vivacité rare, drôle, intelligente et belle. Nous nous revoyons à Paris et je lui parle d'Alan, de ma décision de lui louer un studio près de chez moi, le temps pour lui de se reprendre et pour moi d'y voir plus clair.

— Le pauvre, dit-elle, il t'aime.

Avril 1985. Alan a emménagé rue des Abbesses. Je me sens libérée, lui souffre insupportablement. Alors très vite, à mon insu, il se trouve une autre femme, plus jeune, plus punk, moins difficile. Je le découvre par hasard, et ça me rend folle de rage. Mais j'accepte, car c'est la seule solution à ce moment-là. Et de toute façon, leur relation ne dure pas et je suis de plus en plus occupée ; ça m'évite de réfléchir à la confusion qui règne maintenant dans ma vie où plus rien n'a de sens. Au fil du temps, les liens entre les membres du groupe se sont effilochés et je flotte, presque sans attaches, ballottée de rendez-vous en rencontre, de réunion en concert, de télé en aéroport. François vise tous azimuts. Il adore ça, il ne veut vivre que dans la jet-set, un verre à la main et des billets plein le slip, avec des artistes tous plus géniaux et plus connus les uns que les autres. Il va devenir le manager des Rita Mitsouko. Rock and roll ! Tout s'enchaîne malgré moi, et pourtant je reste persuadée que je décide et choisis ce qui m'arrive, que j'ai beaucoup de chance.

Gérard Lanvin a écrit un film pour jouer avec sa toute nouvelle femme Jenifer, une de mes récentes amies de la nuit, et il a prévu un rôle pour moi. Il me voit actrice et je dis oui, avec plaisir. De plus, je l'aime bien, Gérard ; il est loyal. Le scénario raconte une histoire d'amour qui se passe dans le milieu de la musique. J'ai un rôle relativement important et suis de plus responsable du casting des groupes et des enregistrements. Je me plais à penser que c'est une garantie d'authenticité. Bien sûr, le scénario ne me séduit pas beaucoup, mais l'idée de vivre cette nouvelle aventure avec mes nouveaux amis m'excite et je suis ravie qu'on m'offre ce dérivatif. Le tournage est prévu pour l'été. La préparation demande un gros investissement de ma part, ce qui me convient. Gérard m'a présenté le producteur, Christian Fechner. Il habite une somptueuse villa aux portes de Paris ; somptueuse comme au cinéma. C'est un ancien champion de magie, un être froid et malin. C'est François qui me tient lieu d'agent ; je serai payée comme une comédienne débutante. Le film sera réalisé par... un réalisateur, destiné à suivre le scénario de Gérard et les exigences de M. Fechner. Mais c'est pour plus tard.

Juin 1985. La société a bougé depuis quelques années. Nous participons au grand rassemblement Touche pas à mon pote organisé par SOS Racisme sur la place de la Concorde. François nous a réservé une suite à l'hôtel Meurice pour servir de loge.

Et puis il y a ce 21 juin 1985, la Fête de la musique. C'est la première fois que nous y participons car à sa création en 1982, nous faisons depuis longtemps la fête de la musique tous les jours avec notre public. Mais là, c'est différent.

Là où nous allons jouer, c'est tout neuf, c'est tout propre, au milieu d'un immense espace plat et vide. C'est la prison de Fleury-Mérogis pour les jeunes.

Dès que je franchis la première grille, je me ferme sans le vouloir, dans un réflexe de défense contre une réalité trop violente pour moi. Je revêts un scaphandre pour plonger dans ces fonds inconnus et angoissants. Je respire moins. Nous marchons dans les couloirs, suivant un homme silencieusement, écrasés par le son des clés qui entrent et tournent dans les serrures des portes-grilles, et de ces mêmes portes qui claquent derrière nous tous les dix pas. Ça cogne. Ça résonne.

C'est tout neuf, c'est tout propre. Peintures claires et lino. C'est froid et lugubre.

On nous conduit dans une sorte de grand préau. La routine de l'avant-concert me sort un peu de la sensation oppressante qu'ici, rien n'est à vivre. Installer le matériel, faire le son, accorder ma basse, fumer des cigarettes, froncer les sourcils, avoir l'air occupé, m'agiter pour rien, mais surtout, ne pas trop laisser l'atmosphère qui m'entoure m'envahir puis me paralyser.

Là encore, notre réflexe est de ne faire qu'un. Cher groupe !

Pourvu qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'il y a une femme !

Je ne me souviens plus.

Ils étaient assis, séparés en deux groupes par une allée centrale. Les gardiens peu nombreux circulaient de manière relativement discrète, mais refrénaient rapidement toute démonstration excessive d'un enthousiasme trop vif pour être vrai. C'est ça qui me rendait presque physiquement malade de chagrin. Cette manière grossière, factice et désespérée de s'écarter à tout prix, car il ne fallait pas rater cette occasion si exceptionnelle. Certains, au contraire, restaient

impassibles, cloîtrés. C'était d'une violence contenue terrible. J'avais envie que le concert finisse. La scène très basse était loin du premier rang. Pas de communication possible. Deux mondes coupés l'un de l'autre. Pas le temps, pas l'espace pour se regarder, pour se rencontrer. Dure limite.

Le concert a été court, comme si nous voulions jouer plus vite et en terminer. Il paraît qu'il en était prévu deux ; je ne sais même plus si nous avons fait le deuxième.

En sortant, je me suis dit que ça n'avait servi à rien ; que si c'était à refaire, je ne le referais pas ; qu'il valait mieux être visiteuse de prison, ne rencontrer qu'un seul individu, mais le rencontrer vraiment. Et j'étais lourde d'impuissance, abîmée dans une souffrance trop immense, impossible à contenir. L'empathie est un chemin difficile.

Je débarque pour mon premier jour de tournage de *Moi vouloir toi*, le film écrit par Gérard. La scène se passe dans un local de répétition et mon personnage sonorise un groupe ami. Nous tournons dans les entrepôts frigorifiques de la SNCF que je connais bien. En arrivant, je vois dans la cour une vingtaine de figurants pitoyablement déguisés en punks de série B. Renseignements pris, ils sont supposés représenter les fans du groupe venus assister à la répétition. J'apprends de plus que dans le studio, sur une table, ont été disposés de fausses lignes de cocaïne et de faux joints. J'ai envie de foutre le camp ; je me lance dans un discours énervé destiné à démontrer à tous ces ignorants que ce n'est pas en s'occupant des apparences et en se défonçant la gueule avec des fans et des groupies qu'on fait un groupe de rock. Merde à la fin ! Je suis effondrée. Gérard, très ennuyé demande qu'on m'écoute et les figurants sont congédiés. Enfin, pas tout à fait, car ils ont été convoqués, seront payés, et doivent donc rester toute la journée à attendre dans la cour. Mais qu'est-ce que je suis venue faire dans cette galère !

Sur le reste du tournage, l'ambiance n'est pas très excitante. Je suis maintenant tellement sûre de m'être fourvoyée que je suis incapable de donner en tant qu'actrice. Je joue juste, mais mon jeu est terne, insipide. Gérard est déçu.

Bon, pas le temps d'y penser. Un autre concert en Suisse, et puis, je crois que je ne veux plus rien sauver de ma relation avec Alan, et puis nous partons pour un gros festival à Athènes où il y a des émeutes, et Culture Club se fait jeter de scène, le bassiste des Stranglers me drague, Alan est totalement bourré, je ne sais plus très bien comment ça se termine, mais vite, je dois rentrer, pour la suite du tournage, ah oui, c'est vrai, Pascal et François ont décidé que pour une fois, nous allions gagner de l'argent en concert, alors au mois d'août il y a une tournée des arènes, sans décor du tout et avec peu d'éclairages, et des flambeaux, et après Béziers, Nîmes et Fréjus, il y a Dax, et personne, non, personne ne se doute que c'est le dernier concert de Téléphone.

Août 1985. Un peu de répit, un peu d'air. Je pars rejoindre Luc et sa bande à Rome. Il m'a invitée à passer quelques jours sur l'île d'Elbe, où Jacques Mayol vit et entraîne sa jeune fiancée Angela dans les abysses de la Méditerranée. Elle a tout d'une sirène ; ses yeux allongés s'étirent sur les côtés de son visage ; ses longs cheveux flottent librement. Sur le petit bateau de pêche qui nous a conduits au large, j'assiste à sa préparation. Elle est appuyée, debout, le dos contre le bois coloré de la cabine du pilote ; elle respire calmement et profondément, le regard au loin, tandis que Jacques prend doucement sa jambe gauche, la tend et la lève jusqu'au grand écart. Nous sommes tous silencieux, attentifs. J'ai mis un masque, j'ai sauté dans l'eau, et je regarde ce gros filin métallique qui s'enfonce verticalement dans les profondeurs. Angela a pris sa respiration. Je la vois onduler le long du filin et s'engloutir dans l'opacité de la mer ; elle a disparu de notre monde. Je scrute de toutes mes forces. Jamais le temps ne m'a paru si lent. C'est excitant, angoissant, pénible. Elle remonte enfin. Je ne sais pas si elle a atteint l'objectif fixé, ça ne m'intéresse pas. Dans quatre ans, elle battra le record de Jacques, mais pour le moment, elle s'occupe de dauphins à Rimini. Elle m'impressionne. Le soir, Jacques parle de sa passion à lui pour ces animaux, de sa certitude que nous avons beaucoup en commun avec eux et beaucoup à apprendre d'eux. Il veut réellement se transformer physiologiquement, physiquement et mentalement, afin de ressembler le plus possible à ceux qu'il considère comme d'anciens congénères. À cette fin, il a appris avec des yogis à baisser son rythme cardiaque. Il a rapporté de ses voyages des documentaires, et je me souviens de ces images où l'on voit un homme se tirer indéfiniment sur la langue afin de l'allonger et de l'affiner ; ensuite, il la retourne à l'intérieur de sa cavité buccale, la passe derrière le palais, derrière le nez, et va se titiller la glande pinéale afin de stimuler je ne sais plus quelles fonctions. Tout cela est vraiment surprenant et captivant.

J'ai une nouvelle amie. Elle s'appelle Martine Rapin. C'est une amie de Luc, costumière de ses films. Nous avons passé une nuit blanche à Rome à nous raconter nos vies, nos aspirations, nos désillusions, nos découvertes, et elle m'a donné l'adresse de J. F., un ami homéopathe.

De plus en plus, mes questionnements, mes lectures, mes rencontres m'ont amenée à faire la connaissance de systèmes de pensée alternatifs et d'esprits œuvrant hors des sentiers battus. Je cherche en permanence des interprétations du monde autres, et j'entrevois plus précisément des dimensions de l'être dont je soupçonnais vaguement l'existence. J'achète des livres anciens qui traitent d'occultisme, d'ésotérisme, du sacré, des mystères de l'univers, d'astrologie, de la vie des grands prophètes, en somme de tout ce dont je n'ai jamais entendu parler, ni dans ma famille, ni au cours de ma scolarité, ni dans les médias courants, et qui pourtant a depuis toujours occupé tant d'esprits éveillés. C'est un immense fourre-tout, dans lequel je m'immerge avec délectation, tant j'ai soif de sens, de reliance, d'appartenance.

Le carnet d'adresses de J. F. est impressionnant. Il a vent de tous les thérapeutes alternatifs qui passent par Paris. Lui est brillant, hédoniste délirant, d'une curiosité insatiable. Je découvre grâce à lui l'esprit de l'homéopathie, et cela valide encore plus mon cheminement. L'idée qu'on donne une « information » à une personne et que cela met alors en œuvre les réactions nécessaires à sa guérison me séduit totalement. Là encore, je me passionne pour la discipline et cherche à en savoir plus. C'est véritablement un art audacieux, qui s'appuie sur des processus encore bien mystérieux. It's only mystery, (and I like it).

Un journaliste, ancien professeur de philosophie de François et Olive, m'a contactée en vue d'organiser une rencontre avec Arletty. Il a toujours été frappé, dit-il, par la ressemblance de nos voix et de notre franc-parler. Cet homme est franc-maçon. Il m'emmène déjeuner au restaurant du Grand Orient de France et ma curiosité est attisée. Je décide de me documenter, ma bibliothèque s'en trouve encore enrichie. Ce goût pour la philosophie, la métaphysique et la spiritualité enfle, comme si devenir une chercheuse de vérité et de sens tous azimuts était le seul choix possible. Après tout, je retrouve sous d'autres formes, cet espace indéfini déjà visité dans les années soixante-dix.

Je ne suis pas devenue franc-maçonne, mais j'ai déjeuné avec Arletty. Nous nous sommes bien entendues. Elle m'a dit son intention, une fois partie pour l'au-delà, d'y ouvrir une fumerie d'opium, avec des beaux tapis d'Orient au sol, et comme invité privilégié permanent,

Jacques Prévert. Elle m'a promis de m'y garder une place. Nous verrons bien...

Lors d'un dîner à La Cloche d'or, je rencontre Ged Marlon, Jean-Claude Leguay et Philippe Fretun, de jeunes comédiens bien animés qui jouent leur pièce au Théâtre Fontaine. À la suite d'une conversation, Philippe me conseille de me plonger dans la lecture du *Yi King*, le Livre des Transformations, un des plus anciens textes de la Chine. La préface du traducteur français commence par cette citation de Saint-Augustin :

« Tard je t'ai aimée, beauté si ancienne et si nouvelle. »

Ce livre me semble aussi important que la Bible ou le *Mahabbharata*. Il a été révélé pour la première fois à un Européen, Richard Wilhelm, au début du XX^e siècle, afin que cette sagesse et ce savoir anciens survivent aux bouleversements irréversibles qui secouaient la Chine. Une seule vie n'est sans doute pas suffisante pour se laisser pénétrer par la connaissance qu'il contient. C'est un véritable continent lointain et attrayant, que j'irai explorer de temps à autre, comme on retourne à un endroit où on s'est senti rassuré. J'apprends vite à utiliser les baguettes d'achillée pour faire parler le livre et l'utiliser comme oracle. J'éprouve de plus en plus souvent le sentiment que ce passé très éloigné porte en lui plus d'avenir que le présent que je vis, lourd et stagnant, vraiment plus innovant du tout.

Octobre 1985. Souvent, je me mets au piano, seule chez moi, dans un état de grande mélancolie. J'écris de plus en plus d'ébauches de chansons, nées de mes observations et de mes frustrations, mais je ne sais comment les partager avec ce groupe qui n'en est plus un.

Alan est parti comme un voleur, sans me prévenir, me laissant l'appartement que je lui avais loué sur les bras.

Les répétitions pour le sixième album ne sont pas encourageantes. Nous jouons des heures durant les idées que déballe Jean-Louis, mais même avec de la bonne volonté, le cœur n'y est plus. L'ambiance est terne et tendue. Jean-Louis se comporte en petit despote et Louis garde maintenant de manière ostentatoire ses meilleures idées pour lui-même, car il prépare un album solo. Je ne trouve, quant à moi, aucun intérêt à devenir une bassiste professionnelle, accompagnatrice de Jean-Louis Aubert. L'aventure humaine si exceptionnelle qui nous a menés là où nous sommes est arrivée à son terme. Il faut simplement le voir, l'accepter et prendre les décisions qui s'imposent. Mais personne n'est encore prêt à ça. C'est fou. Les disputes entre Louis et Jean-Louis sont quotidiennes. Louis passe son temps à la table de ping-pong installée à côté du studio :

— Tu m'appelleras quand tu auras besoin d'un solo !

J'essaie encore parfois de recoller les morceaux, mais entre les deux, mon cœur ne balance pas ; il n'a jamais balancé. Je sais de quel côté je tiens à rester, tout simplement par éthique.

— Je ne me sens pas en sécurité, me dit Jean-Louis.

Je me moque de lui :

— Ah bon, pourquoi ? Tu as peur que Louis te vole ta guitare ?

Et malgré tout, nous partons dans le Midi enregistrer un 45-tours de deux titres, dont l'un est destiné à célébrer la venue au monde prochaine de l'enfant de Jean-Louis. Heureusement, j'aime toujours être en studio, pratiquer la musique et participer à l'élaboration de ces petites œuvres. Je ne sais pas bien comment sortir *Le jour s'est levé* de son ambiance fade ; je fais de mon mieux en mettant toute mon âme dans les chœurs qui me sont entièrement confiés par le réalisateur, Steve Levine.

Une nouvelle cérémonie voit le jour en cette année 1985, les

Victoires de la Musique. Nous hésitons à y aller. L'aspect distribution des prix ne nous correspond pas, et nous avons peur de nous ennuyer. Mais la stratégie choisie depuis toujours est de se montrer dans les médias. Les heureux élus pour la corvée seront Louis et moi. La soirée est plus drôle que nous l'avions imaginé. Elle se passe au Moulin-Rouge, me semble-t-il, en tout cas dans un cabaret parisien. C'est un dîner ; nous sommes à table avec entre autres les Rita Mitsouko, et je suis assise à côté de Catherine Ringer, nominée dans la catégorie « révélation féminine » avec France Gall et Jeanne Mas. Les vins sont bons ; nous sommes rapidement à notre aise et notre marginalité s'exprime au travers de quelques railleries de circonstance, en particulier pendant un discours enflammé et plaintif d'Henri Salvador sur le thème « il n'y a plus de chanson française ». Nous faisons nos pronostics ; sans aucun doute, Catherine va l'emporter et la nouvelle coqueluche des médias, le tout jeune groupe Indochine, sera le gagnant dans la catégorie groupe de rock. C'est Balavoine qui remet ce prix. Je suis vraiment détendue et détachée, légèrement ivre. Alors, lorsque j'entends Balavoine annoncer que nous sommes les gagnants, je me tourne vers Louis, yeux écarquillés, bouche ouverte, dans un moment de stupeur. Et puis mon entrain naturel reprend le dessus et nous voilà tous les deux sur scène. J'ai peu croisé Balavoine, mais je me sens proche de son humour et de ses emportements. J'ai très envie d'occuper la scène à ma façon et me vient subitement l'idée de faire plaisir à Henri, en interprétant une vieille chanson du folklore français, à tue-tête :

La pauvre vieille, elle n'avait qu'un enfant (bis)

En fit son amant la pauvre vieille

Elle en fit son amant, de son enfant

Louis et Balavoine entrent dans le jeu, prétendant me bâillonner, m'emmener hors de scène et demander au public d'excuser mon attitude.

Catherine n'a pas eu le prix et a fait aussi son petit spectacle solo, dans la salle, en venant s'asseoir à côté de France Gall et en commentant à très haute voix le pauvre discours dramatique et narcissique de Jeanne Mas.

Les amis sont honorés aussi : Éric a eu le prix pour la musique de *Subway*, et Luc pour le clip d'Isabelle Adjani qui chante *Pull marine*.

Jean-Louis m'a appelée le lendemain :

— Vous étiez bien !

Nous prenons un peu de temps. Je l'occupe en dévorant tout ce qui peut décoller les affirmations pleines de suffisance dont mon cerveau a été encombré depuis toujours, achetant par exemple un livre de mathématiques de quatrième. Je veux tout reprendre sous un autre jour, et Pythagore(101) m'intéresse au plus haut point, car je viens d'apprendre l'existence du Nombre d'or(102). Je suis en rage d'avoir passé tant de temps à subir un enseignement superficiel et incomplet.

Je prends soin de mon pauvre corps esquinaté en visitant tour à tour les thérapeutes alternatifs conseillés par J. F., acuponcteurs, ostéopathes, à l'époque considérés par l'ordre des médecins comme des sorciers qu'il faudrait brûler sur la place publique. Je découvre l'existence des méridiens, ces trajets énergétiques qui parcourent le corps, sur lesquels la médecine chinoise agit depuis des millénaires, malgré leur immatérialité. Ça me fascine. Je commence un travail de longue haleine avec Marie-Claude, une kinésithérapeute, elle aussi chercheuse éternelle devant les mystères de ces êtres qu'elle a entre les mains tous les jours. Elle va m'accompagner comme une sœur pendant un long moment.

Et puis, j'ai un nouveau fiancé, réalisateur de cinéma. Ce n'est certes pas le grand amour, mais nous passons des moments agréables et nous avons du respect l'un pour l'autre.

J'ai aussi fait la connaissance de Laurent Gréville, un comédien préparant le test d'entrée au cours de Patrice Chéreau. Il va présenter une scène tirée d'une pièce de Tennessee William, *Été et fumée*. Au bout de quelques semaines de travail avec différentes comédiennes, il me dit ne pas avoir trouvé son bonheur et me propose de jouer Alma, la jeune fille dont il est amoureux dans la pièce. J'accepte avec plaisir. Si mes souvenirs sont justes, je joue une amie d'enfance, douce et prude ; lui est parti, revenu. Dans la scène que nous présentons, nous sommes assis sur un banc, nous parlons de nos vies, et finalement, il m'embrasse ; c'est bien sûr mon premier baiser.

Laurent vient chez moi travailler tous les après-midi. J'aime ce travail. Nous ne répétons pas le baiser ; je n'en vois pas l'utilité, ou plutôt, je constate que moi aussi je suis très prude, comme mon personnage. Le grand jour arrive. Je porte une robe de crêpe de laine noire brodée de petites perles blanches et une voilette sur le visage. Laurent est très élégant et c'est un beau mec. Le Théâtre des Amandiers est moderne, spacieux, et vers les derniers rangs, on aperçoit vaguement quelques personnes assises, dont Patrice Chéreau.

— Allez-y !

Mon trac m'aide à entrer dans la peau de cette jeune fille timide et réservée, tout en retenue. J'y suis vraiment, assise sur ce banc, avec ce jeune homme séduisant qui trouve tranquillement son chemin au milieu de mes résistances. Il me pose une question. Je baisse les yeux, gênée. Il y a un long et beau silence, et puis lentement, je vais à la rencontre de son regard et je réponds :

— Je ne sais plus.

Ce n'est pas une phrase de Tennessee ; c'est une phrase de moi. Car un trou noir abyssal s'est substitué à mon cerveau et il m'est impossible de retrouver le fil du dialogue. Laurent soutient mon regard, et un nouveau silence s'installe, tendre et approprié.

— Merci ! nous lance Patrice Chéreau.

La candidature de Laurent sera retenue, et il semblerait qu'on soit aussi intéressé par la mienne :

— C'est qui la petite qui te donnait la réplique ?

Mais j'ai largement dépassé l'âge d'admission et mon temps est déjà occupé. Dommage...

Gérard Lanvin est fâché. Il considère que mon refus de faire la promotion de *Moi vouloir toi* avec lui est une trahison. Je comprends son point de vue, mais il en est un autre qui prend le dessus pour moi ; Christian Fechner m'a clairement signifié que je n'étais qu'une comédienne débutante au moment de la signature du contrat ; et tout d'un coup, au moment de la promotion, je redeviens la célèbre bassiste du célèbre groupe Téléphone, et je dois courir partout pour défendre un film dont je n'ai pas honte, mais qui ne me ressemble pas. Ce n'est pas mon histoire, ce n'est pas mon monde, j'ai fait ce qu'on m'a demandé de faire du mieux que j'ai pu, point final. Christian Fechner est fou de rage, de cette folie froide, contenue, presque invisible des hommes de pouvoir ; il me jure que plus jamais je ne travaillerai dans le cinéma français.

Novembre 1985. C'est la fin du mois de novembre, la lumière s'en est allée sur l'autre moitié du globe, et nous, nous allons commencer un marathon promotionnel sans précédent pour annoncer que *Le jour s'est levé*. Bien qu'il n'y ait que quatre chaînes de télévision à l'époque, nous passons notre vie dans les loges de maquillage et sous les projecteurs impudiques des studios. François a engagé l'attachée de presse la plus ancienne et la plus connue du show-business français, Tony. Nous sommes vraiment entrés dans un autre monde, où je tente de faire bonne figure, mais je m'y perds. Tony m'emmène dans des instituts de beauté, me donne des conseils. Malgré ma bonne volonté, ce n'est assurément pas ainsi que je deviendrai une femme épanouie.

L'une des émissions est enregistrée au Bataclan, une petite salle du boulevard Voltaire. Au milieu d'un de ces longs moments d'attente spécifiques des tournages, je suis assise sur les marches qui montent à la scène, et je regarde Jean-Louis s'installer devant le clavier d'un piano à queue. Encore une fois un piano à queue ? Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ces réalisateurs télé à vouloir des pianos à queue ? Je n'aime pas ça du tout ; cela met en exergue le besoin impérieux de Jean-Louis d'être isolé du groupe et remarqué ; ce n'est pas le moment, l'équilibre est déjà fragile. Et de plus, ce n'est pas lui qui joue du piano sur le disque, il n'a pas suffisamment de pratique. J'en parle à François qui me fait sa mimique « je n'y peux rien ma Corine-mais je t'aime ». J'en parle à Richard qui me fait sa mimique « ben oui t'as raison mais c'est comme ça – ne fais pas d'histoires je n'aime pas les conflits – on a tellement de chance d'être là ». Louis erre, en retrait, le visage chaque jour un peu plus crispé.

18 décembre 1985. Nous sommes conviés pour l'émission *C'est encore mieux l'après-midi*, présentée par Christophe Dechavanne. J'arrive sur le plateau et je vois trôner en son milieu un immense piano à queue blanc. C'en est trop ; je craque, jette mon sac à terre, et gueule :

— Mais qu'est-ce que c'est encore que ce putain de piano à queue ! Y en a marre... on est un groupe de rock... et même si la chanson est une ballade, ce n'est pas la peine de faire une mise en scène aussi ridicule... Merde, quoi... Virez ce piano à queue !

Dans un silence ébahi de tous, François s'est approché de moi pour me dire avec sa tête de gamin pris en faute que c'est « Nous » qui avons exigé un piano à queue pour cette série de promos.

— Ah bon ?... mais c'est qui « Nous » ?

Louis s'en mêle, Jean-Louis aussi, et le ton monte rapidement entre eux. La discussion se transforme en duel verbal, amer et blessant. J'arrive à les convaincre de monter dans les loges et là, ils se crachent à la face l'un de l'autre toutes les rancœurs, les rivalités, les frustrations, les déceptions accumulées depuis ce jour de juillet 1978 où nous sommes devenus divisibles. Les insultes fusent, les accusations de vol, d'incompétence, de trahison, tout y passe. Je suis silencieuse et comme soulagée. Enfin..., enfin un peu de vérité émerge de tout ça. Et ce que je ressens de cette vérité, c'est que c'est foutu. Le mal est profond, ancien, la corruption a rongé le noyau dur du groupe. Les positions sont fermement antagonistes et les opinions enkystées. Ce n'est pas une engueulade de plus, c'est la fin de l'histoire. François et Richard tentent d'apaiser les fureurs. En personnes responsables que nous sommes parfois, nous remettons à plus tard la suite de cette dispute et nous sauvons les apparences en retournant sagement sur le plateau exécuter notre pitoyable play-back(103).

Dans la voiture de Serge, un comédien-musicien qui traîne souvent avec Louis et que j'avais fait travailler dans *Moi vouloir toi*, les embouteillages du périphérique me laissent le temps de visualiser notre avenir ; les répétitions, la réalisation du sixième album, et surtout les concerts prévus à Bercy. Je ne crois pas que dans l'état où nous sommes il soit possible de donner de bons concerts dans cette salle de sports froide et démesurée. Rien de tout cela n'a plus de sens. C'est décidé, je vais proposer une année sabbatique ; nous devons impérativement prendre le temps de réfléchir à notre vie et nous sauver de nous-mêmes.

Je suis seule à la maison, assez calme bien que très remuée par ma décision. C'est le moment où jamais de tirer un Yi King. J'aime cette cérémonie où la manipulation des tiges demande une concentration d'une vingtaine de minutes, à elle seule bénéfique. Je ne sais plus quel hexagramme est sorti, mais un des traits me disait qu'il était préférable de faire des groupes avec des personnes animées des mêmes sentiments. Voilà, c'est exactement ça ; je suis saisie par la justesse de l'oracle.

J'appelle Luc d'abord. Il est doué d'un esprit logique et ambitieux, et sûrement, il me dira si je fais une grosse bêtise. Il est d'abord suffoqué, puis me dit son admiration pour le parti que j'ai pris et son espoir d'être lui-même capable d'un tel choix, si un jour il se trouvait dans une situation similaire. Puis j'appelle Louis. Il est ravi, soulagé ; il n'aurait pas eu ce courage-là et il va pouvoir se consacrer entièrement à son album solo. Richard est désolé, mais bien sûr, je fais ce que je

veux. François est très secoué et commence son travail de persuasion pour m'expliquer que je ne peux pas faire ça. Jean-Louis est furieux et hurle que si je n'ai rien à faire pendant un an, il a, lui, énormément de choses à faire et ne s'arrêtera pas.

Bon... je crois que j'ai mérité un dîner tranquille avec les copines chez Thor, un petit restaurant thaïlandais de la rue Houdon où l'ambiance est simple et chaleureuse, et la nourriture particulièrement savoureuse. Bernadette pense que je suis folle, Brigitte comprend, simplement.

Les jours suivants, François m'appelle beaucoup, Philippe Constantin aussi. Je ne sais plus comment j'ai cédé ni pourquoi ; il me semble que Bercy a été annulé et que j'ai accepté de tenter le sixième album.

Alors c'est reparti. Nous tournons le clip *Le jour s'est levé* avec des gens charmants, malgré la tristesse envahissante et tenace comme un brouillard glaçant.

Et puis nous reprenons les répétitions. Les futures chansons de notre sixième album – que Jean-Louis reprendra à son compte – tournent et tournent encore. Chacun fait de son mieux, mais l'état morbide du groupe a raison de la liberté à l'œuvre qui nous étourdissait et nous rendait si créatifs. J'éprouve un sentiment atroce à nous regarder nous enfoncer inéluctablement. C'est Jean-Louis qui cette fois-ci appelle François pour l'informer de son désir d'arrêter là l'aventure Téléphone.

Nous nous retrouvons tous les cinq dans le petit bureau de nos éditions, rue de Belleville, sonnés par ce qui nous arrive. Il n'y a pas assez de sièges et nous sommes assis par terre, sur la moquette grise, adossés au mur, comme des adolescents dans leur chambre. Nous sommes calmes, dignes, conscients de vivre un moment grave. J'ai depuis quelque temps une image en tête que je tiens à partager. Alors, je raconte l'histoire de notre petite planète où tout fonctionnait à merveille pour que la vie apparaisse : Jean-Louis était le feu, Louis était l'eau, Richard était l'air, et j'étais la terre. Et puis, le feu s'est déchaîné, attisé par François, lui-même secondé par la maison de disques et les médias ; un François ébloui par les flammes, en manque de chaleur et de lumière, et qui soufflait, soufflait, inconscient de détruire un équilibre essentiel. Alors l'air est devenu irrespirable, la terre s'est desséchée, sauf aux abords de l'eau, là où elle n'était pas tout évaporée.

François me déteste :

— Tu me traites de soufflet ?

Jean-Louis me fusille, comme si j'avais commis un crime de lèse-majesté en m'autorisant à concevoir une allégorie aussi élaborée. Louis et Richard ne savent que se soustraire.

Nous convenons de ne pas parler de notre rupture à la presse. On prend un pot quand même ? Oui, nous prenons un pot et nous nous quittons, la tête bien basse.

Voilà, c'est fini.

Ou tout du moins, c'est ce que nous croyons.

Je vois beaucoup mes amis, Luc entre autres. Il m'a toujours trouvée fiable et devine chez moi des compétences dont il pourrait se servir :

— Si tu ne sais pas quoi faire, je t'embauche comme directrice de production, me propose-t-il.

C'est vrai, je suis un peu perdue car doublement orpheline. J'ai rompu avec ma famille de substitution, comme j'avais rompu avec ma famille de naissance. Je me suis à nouveau trouvée être révélatrice, porteuse de la névrose familiale. Je me suis à nouveau heurtée à la toute-puissance, au narcissisme, au déni et au rejet des uns, ainsi qu'au silence, à la soumission et à la fuite en avant des autres. Et de cette répétition inconsciente je ressors blessée, sans savoir encore à quel point.

Mais... comme me le résume à présent le professeur qui me suit pour une hépatite chronique :

— Vous êtes très attaquée, assez peu sclérosée, et vous avez une force de récupération phénoménale.

Il parle bien sûr de mon corps physique, mais sachant que cette maladie touche le système immunitaire – c'est-à-dire la reconnaissance du soi –, et touche aussi le foie – c'est-à-dire le siège de la colère dans la médecine chinoise –, je trouve aujourd'hui ce bilan particulièrement approprié à ma vie de l'époque, époque où, probablement, j'ai rencontré cette maladie.

Cowboy m'a appelée. Il veut me parler de quelque chose que « sans doute, il ne devrait pas me dire ». Ce quelque chose, c'est Maryse, la secrétaire de François, qui le lui a raconté pour soulager sa conscience. Alors voilà : Jean-Louis est allé à Londres enregistrer des morceaux que nous avons travaillés pour notre sixième album, le tout, payé avec l'argent de nos éditions, et il va sortir en 45-tours *Juste une illusion* en solo. Cette nouvelle me met dans un état de rage insurmontable. Il y a des choses qui ne se font pas, en tout cas, pas sans concertation. Je suis révoltée jusqu'à l'hystérie par autant de mépris. Non, ce n'est vraiment pas fini ; nous ne sommes pas du tout libérés les uns des autres ; rien n'est résolu entre nous et cette prise de pouvoir sur notre passé commun et sur l'argent que ce passé si récent a généré ne se fera pas sans que je pose tous les actes de résistance possibles et imaginables. Richard avait sans doute la tête dans le sable. Louis n'est bien sûr au courant de rien.

J'appelle Jean-Louis dont je sais qu'il est en train de répéter avec son nouveau groupe, dans ce même studio où nous étions quelque temps auparavant, ces mêmes chansons que nous avons malgré tout, malgré nous, nourries des heures durant. La conversation est extrêmement orageuse ; ma colère est violente, la sienne haineuse. Nous hurlons sans nous écouter, mais il est néanmoins très clair qu'il considère que tout l'argent généré par les chansons de Téléphone lui revient et aurait dû lui revenir depuis le début ; il se sent spolié et n'aura de cesse de tenter de réparer les torts qu'on lui a faits. Ce n'est plus un kyste, c'est une tumeur ! Et tout d'un coup, il me raccroche au nez. Alors, hors de moi, j'appelle un taxi et vingt minutes plus tard je fais irruption dans le studio. La surprise est totale.

Je ne sais plus ce que j'ai dit. Richard et les autres musiciens sont rapidement sortis pour nous laisser seuls tous les deux. Dans mon souvenir, mue par une envie furieuse de les corriger sévèrement lui et François, j'ai tout simplement menacé d'écrire un livre racontant tout et d'intenter un procès volontairement très médiatisé. En sortant, j'ai croisé Daniel, l'ex-nouveau bassiste, et il m'a dit :

— C'est vrai qu'il est tyrannique !

Je n'ai jamais vérifié si l'argent avait été remboursé, car de l'argent lui-même je me fichais, mais j'ai convaincu François que la seule solution pour des gens aussi demeurés que nous était de vendre nos éditions. Nous l'avons fait, trois ans plus tard, nous privant ainsi de

revenus considérables qui sont allés et vont toujours dans les caisses d'Universal Music. Quel stupide gâchis !

Luc m'a embauchée comme deuxième assistante pour réaliser un film en Birmanie. Il s'agit d'une coproduction entre la télévision et Médecins sans frontières. Six fictions seront tournées dans divers pays, par des réalisateurs différents, pour donner une idée de ce qu'est le travail des médecins sur place. Les budgets sont très limités ; nous serons douze à partir, comédiens compris. Je suis très heureuse de ce projet.

En attendant le départ, je passe voir Louis. Il est seul dans sa petite cave sombre, humide et désordonnée où il travaille sur ses chansons. Je le sens presque déprimé. Bien sûr il ne l'exprime pas, il fait de la musique. J'ai immédiatement envie de le soutenir et de l'accompagner à nouveau.

Ça se fera, car le tournage en Birmanie est reporté ; les guérillas font rage. Luc passe à autre chose.

Je suis devant une page blanche de ma vie et je vais à nouveau laisser Louis la noircir. Ensemble, lui et moi, nous décidons de repartir dans une aventure de groupe, comme si c'était notre manière à nous de procréer. Ce n'était pas prévu, ce n'était pas un projet ; ça nous advient simplement.

Téléphone est arrivé au bout de son chemin ; Les Visiteurs arrivent.

Bibliographie

Alain Wais, *Téléphone le livre*, Éditions Love me tender/ Virgin, 1983

Jean-François Bizot, *Underground l'histoire*, Éditions Actuel/Denoël, 2001

Laurent Chollet, *Les Situationnistes. L'utopie incarnée*, Gallimard, 2004

Merci à Laurent Chollet, Emmanuelle Cosso-Merad, Gilles Seban, François Ducray, Michael Zwerin, Frédéric Lebovici, Christophe Nick.

Un merci infini et éternel à Alvaro Escobar Molina.

Et mille mercis à Mymy Abraham, Dominique Stein, Brigitte Oberlé, Naomi Marienneau, Bruno Delpont, Charlotte Lévy.

Achevé d'imprimer en octobre 2006
par Normandie Roto Impression s. a. s.
61250 Lonrai N° d'impression : 06-2592
N° d'édition : L01ELINFF8655N001
Dépôt légal : octobre 2006

Imprimé en France

-
- 1 Albert Jacquard, généticien, philosophe, militant du Droit au logement.
 - 2 Conte d'Andersen.
 - 3 Note de l'éditeur : en fait, elle tente de ramasser les bouts de cervelle.
 - 4 Gospel signifie « évangile » en anglais.
 - 5 Animatrice de radio sur RTL que les auditeurs appelaient pour lui confier leurs problèmes.
 - 6 Chant révolutionnaire écrit suite à la répression de la Commune de Paris, puis utilisé comme hymne national de l'URSS jusqu'en 1944. Paroles/Musique : Eugène Pottier/Pierre de Geyter.
 - 7 « Nous voulons tous changer le monde » - Paroles de *Révolution*, chanson des Beatles sortie en 1968.
 - 8 Une salle spécialisée dans la diffusion de ce film uniquement, année après année.
 - 9 Principe de l'ancienne philosophie chinoise.
 - 10 Boutique-salon de thé et rendez-vous des hippies, rue Vavin.
 - 11 Écrivain américain né en 1922, auteur de *Sur la route*, la bible de la Beat Génération.
 - 12 Mathématiques supérieures. Classe préparatoire aux grandes écoles.
 - 13 Guy Debord s'est suicidé en 1994. Le système est toujours en place, plus vigoureux que jamais.
 - 14 Le « Mai 68 » de la Tchécoslovaquie a été réprimé par les chars soviétiques, laissant de nombreux morts.
 - 15 Compagnie de bus qui couvre tous les États. Greyhound = lévrier.
 - 16 Sorte de petit écureuil.
 - 17 Album *Corine* sorti sur le label Atmosphériques en 2002.
 - 18 « Oh mon Dieu, je t'aime tant ! — Oui moi aussi. »
 - 19 Elle instille la dissension dans le cerveau des enfants.
 - 20 Dessinateur underground américain des années soixante-soixante-dix, francophile.
 - 21 Femme de lettres américaine, amante d'Henry Miller, francophile.
 - 22 Mathématiques spéciales, classe préparatoire aux grandes écoles.
 - 23 Sorte de pipe conique souvent en terre cuite.
 - 24 Celui qui cherche.
 - 25 Alvaro Escobar Molina.
 - 26 Fondateur d'un réseau d'associations de défense des droits citoyens et trublion du contre-pouvoir de la société américaine.
 - 27 Terme pour désigner les flics, signifiant « porcs ».
 - 28 Devise affichée sur bon nombre de plaques minéralogiques, signifiant « L'Amérique, tu l'aimes ou tu la quittes ».
 - 29 Chanson des Rolling Stones.
 - 30 Vingt et un ans jusqu'en 1974.
 - 31 Mot indien signifiant « père », désignant également un guide spirituel, puis devenu synonyme de « hippie ».
 - 32 Technique de jeu caractéristique de la folk-music où tous les doigts agissent, un peu comme sur une harpe.
 - 33 Soirées mondaines très fermées.

- 34 Préparation au service militaire obligatoire jusqu'en 1996.
- 35 Figure notoire du Centre Américain.
- 36 Virtuose de la guitare électrique.
- 37 Étudiant en anthropologie à Los Angeles initié au Mexique à la connaissance des Indiens Yaqui.
- 38 Compagnon des musiciens qui s'occupe du matériel.
- 39 Improvisation musicale collective.
- 40 Chanson de Téléphone.
- 41 Morceau culte de la BO d'*Easy Rider*, interprété par Steppenwolf.
- 42 Titre d'un livre de Jack Kerouac.
- 43 Improvisations en groupe.
- 44 Par la suite, il composera la musique *Era*, et celle des *Visiteurs* 1 et 2.
- 45 Extraits de plusieurs chansons mis ensemble pour ne former qu'un seul morceau.
- 46 Célèbre série de romans d'aventure pour enfants.
- 47 Chanson de Téléphone.
- 48 Batteur des Who.
- 49 Parti socialiste unifié, aujourd'hui dissous.
- 50 Deborah Harry.
- 51 L'équivalent d'environ un euro aujourd'hui.
- 52 Société des auteurs compositeurs et éditeurs de musique, chargée de récolter et de redistribuer les droits générés par les chansons.
- 53 L'équivalent d'environ trente mille euros aujourd'hui.
- 54 Tu trouves pas que Keith a l'air plus jeune aujourd'hui ?
- 55 Où as-tu appris à jouer de la batterie ? Tu joues vraiment bien !
- 56 Heu... j'ai beaucoup écouté un groupe de rock dont j'ai oublié le nom, mais le batteur s'appelle Charlie Watts.
- 57 Chanteur jamaïcain produit par Mick Jagger.
- 58 Oui, oui, on le rapportera, t'inquiète pas !
- 59 Salut, c'est Corine et Louis.
- 60 Expression décrivant l'ouverture d'esprit recherchée dans la méditation bouddhiste, reprise par une des premières radios libres en 1980 et par des mouvements anarchistes.
- 61 Radio pirate née en 1964, émettant d'un bateau ancré dans les eaux internationales au large de l'Angleterre.
- 62 L'équivalent d'environ cinq mille euros.
- 63 Célèbre parolier.
- 64 Roman dont la publication ne sera autorisée en Angleterre qu'en 1960.
- 65 Guitariste du groupe de rock progressiste Gong, devenu producteur.
- 66 Réglages du son avant les concerts.
- 67 Premières parties que nous choissions surprenantes.
- 68 Bourbon.
- 69 Surnom de la ville de New York.
- 70 Navigateur marginal.
- 71 Groupe américain, né en même temps que Téléphone et présentant la même configuration (trois hommes et une femme).
- 72 1952-1991. Membre fondateur des New York Dolls et des Heartbreakers, groupes punks new-yorkais.

- 73 « À la basse, bas-du-cul ».
- 74 Rendez-vous annuel des professionnels du marché de la musique.
- 75 Louis.
- 76 Son prénom de naissance est James.
- 77 — Alors, qu’as-tu fait de tes groupies ?
— Oh... elles sont si ennuyeuses !
- 78 Nous n’avons plus soif, merci.
- 79 Oh non... ne m’dis pas que tu es avec cette petite vedette de variété !
- 80 Je vois ce que tu veux dire, mais crois-moi, ce n’est pas si grave !
- 81 — Tu es la femme la plus frustrée que j’aie jamais rencontrée.
— Je sais.
- 82 Célèbre club de rock new-yorkais.
- 83 Mannequin célèbre, compagne de Mick Jagger.
- 84 Excuse-moi. Ça t’ennuierait de retirer tes lunettes ?
- 85 Câbles reliant les amplis aux guitares.
- 86 Bus luxueusement équipé pour les tournées.
- 87 « Équipage », c’est-à-dire l’équipe technique.
- 88 Environ cinq mille euros.
- 89 *Le Freak*, tube disco sorti en 1978.
- 90 Producteur de U2.
- 91 Tu ne vois pas que ce groupe va se séparer ?
- 92 Producteur anglais ayant travaillé avec les Beatles, les Who, Led Zeppelin...
- 93 Guitariste de Led Zep.
- 94 Bassiste des Who.
- 95 Médicament excitant.
- 96 Personne très importante, traduction de VIP (very important person).
- 97 — Pourquoi lui ?
— Je ne sais pas... ç’aurait pu être toi.
- 98 Les femmes viennent à Paris !
- 99 Le domaine de la Jalousie.
- 100 Caisse destinée au transport du matériel.
- 101 « Tout est arrangé d’après le nombre. »
- 102 Aussi appelé proportion dorée.
- 103 Faire semblant de jouer et de chanter sur le son du disque.